

Fabrice Colin

Le fils des Ténèbres

Winterheim - 1

Fantasy

LE FILS DES TÉNÈBRES

DU MÊME AUTEUR
Aux éditions J'ai lu

Winterheim :

1 – Le fils des Ténèbres, J'ai lu 6180
2 – La saison des conquêtes (à paraître)
3– La fonte des rêves (à paraître)

FABRICE COLIN

LE FILS DES TÉNÈBRES

WINTERHEIM –1

ÉDITION DÉFINITIVE REVUE PAR L'AUTEUR

Carte et illustration : Julien Duval

À Stéphane, qui y a cru le premier,

À Benoît, qui a repris le flambeau.

Fort bien, mon fils,
il faut qu'on te guérisse
de cette fichue nature humaine.

Henrik IBSEN, *Peer Gynt*


Erland
Cauchemar
Nordheim
Désir
Monts Pétrifiés
Forêt des songes
Crêtes de Sang
Souvenir
Darkwald
Archipels de Brume


Asgard
Désolation
Blanche
Elgnör
Aasb-Erden
Walroek
Ombres-Monts
Abagaï
une des Ames
Dolor
Lys

Premier mouvement

Elsnör

PRÉSAGES

Le soir venu, lorsque les derniers lambeaux du jour s'enroulaient aux sommets d'Elsnör en traînées de grisaille ambrée et qu'au-delà des collines le soleil s'enfonçait dans la forêt tel un disque d'or fondu, il arrivait que la reine, au sortir d'un sommeil sans rêves, secoue les voiles de sa tristesse et, quittant les hauteurs de sa tour solitaire, descende en hâte les interminables marches du grand escalier de pierre blanche. Comme un fantôme retourne à la nuit, elle disparaissait sous la voûte frémissante des immenses sapins noirs, les épaules secouées de sanglots, sa traîne bleue ondulant sur un épais tapis d'aiguilles et de mousse.

Elle ne pouvait se faire au souvenir de son enfant. La blessure était restée ouverte et son cœur débordait de chagrin : un fleuve d'amertume et de douleur charriant sans cesse les mêmes regrets. On la disait folle à la Cour. Les rumeurs proliféraient comme des insectes mauvais, fuyant dans le noir à son approche. Elle le savait bien sûr, mais elle n'en avait cure. La mort de son fils avait tout emporté.

La nuit, cette fois, était tombée plus vite que d'habitude. L'hiver approchait et un vent glacé faisait ployer la cime des arbres, agitait les branches frêles. La reine rabattit sur elle les pans de son manteau et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le château d'Elsnör écrasait le paysage de son imposante majesté. Un géant de pierre surveillant la forêt : ses tours extraordinaires, brillant de mille feux, trouaient le ciel charbonneux de leurs flèches élancées.

La reine frissonna. Tout ceci t'appartient, murmurait une voix dans le tréfonds de sa conscience. Cent fois, mille fois, elle avait répété ces mots. Mais c'était inutile. Fermant les yeux, la jeune femme prit une profonde inspiration et se remit en route.

Ses petits souliers de vair n'étaient guère adaptés à une marche en forêt mais de cela aussi, la reine se moquait. Ses longs cheveux dénoués, elle marchait droit devant elle, le visage fermé, indifférente au froid et à la fatigue qui engourdissaient ses membres. Une heure durant, elle poursuivit son chemin sans plus penser à rien ; ses pieds semblaient frôler le sol plus qu'ils ne s'y enfonçaient et le vent continuait de souffler – de longs soupirs sinistres.

L'obscurité était devenue presque totale lorsqu'elle déboucha sur une clairière semée d'herbes folles. Là gisait une mare d'eau croupie, flanquée d'une cahute branlante. L'endroit était lugubre. Ridée par la caresse du vent, la surface de l'étang reflétait le disque laiteux de Maan, la déesse de la lune à laquelle les sorcières d'Abagaï rendaient un culte presque exclusif. Dans le lointain, les tours d'Elsnör scintillaient au-dessus de l'océan de ténèbres.

Après une brève hésitation, la reine s'approcha de la maisonnette et frappa trois coups. Elle entendit un pas traînant. La porte s'ouvrit en grinçant.

— Entre, croassa une voix éraillée.

La reine disparut à l'intérieur et referma derrière elle.

— As-tu fait bon voyage, ma fille ?

— Bonsoir, Fräzel.

La jeune femme s'approcha du chaudron qui trônait sur l'âtre pour se saisir du bol fumant que lui tendait la sorcière. Elle lui adressa un regard intrigué.

— Simple tisane, dit la vieille en agitant une spatule en bois. Je savais que tu viendrais.

Les rides de son visage étaient si marquées, et ses petits yeux noirs si profondément enfoncés dans leurs orbites qu'il était impossible de lui donner un âge. Sans doute était-elle aussi vieille que le monde.

— Je veux… commença la jeune femme. Je suis venue pour connaître mon avenir.

— Je vois, fit la sorcière en remuant le contenu de son chaudron. Toujours le souvenir, hein ? Tu espères un autre enfant.

— Oh ! Je le voudrais *tellement.*

— Vouloir n’est pas tout, cracha la sorcière en se retournant à la recherche d’un ustensile, qu’elle dénicha finalement sur l’une de ses étagères couvertes de poussière. Ta volonté est rarement seule en jeu. Podoï, mon bandeau !

La reine tourna la tête. Émergeant d’un coin obscur, un petit lutin à la démarche comique, un leshy à la barbe embroussaillée, passa devant elle en s’inclinant maladroitement et commença à fouiller dans la pile d’objets hétéroclites (cornues ébréchées, racines graisseuses, peaux de lézard racornies) qui s’amoncelaient près de sa paillasse.

— Bonsoir, Podoï, fit la reine en avalant une gorgée de tisane. Je suis navrée, je ne t’avais pas vu.

D’un haussement d’épaules, le leshy indiqua qu’il était habitué de longue date à pareil traitement. Après quelques instants de recherche frénétique, il finit par extirper de son tas crasseux un bandeau de soie grise et le tendit à Fräzel. Celle-ci le noua sur ses yeux et s’approcha à tâtons du chaudron.

— Je vais te dire ce que l’avenir te réserve, princesse, puisque tu sembles si désireuse de connaître les fils de la trame de Wyrd. Voyons cela… Podoï, mon couteau !

Bondissant sur ses pieds, le leshy attrapa l’ustensile demandé sur le coin d’une étagère. La sorcière s’agenouilla devant son chaudron et grava une première rune dans l’écorce du récipient cuivré.

— *Ing*, annonça-t-elle, le front barré d'un pli de concentration. La Rune des Faeders. J'en appelle à Reah.

— Reah, répéta la reine.

— *Ewaz.* L'amour et les liens sacrés.

— Fräzel, mais pourquoi les Faeders ?

— Silence, intima la sorcière en fouillant les replis de ses vieilles hardes pour en tirer un napperon noirci, qu'elle laissa tomber dans l'eau bouillonnante. Ne sais-tu pas ce que je suis en train de faire ? Sonder la conscience des Faeders n'est jamais chose aisée. Écoutez-moi, ô maîtres des trois mondes, et manifestez-vous par le pouvoir de ces runes ! Moi, Fräzel, votre humble servante, j'ai brûlé ces motifs pour vous, toi, douce Wyrd, dont les doigts agiles filent la trame du destin ; et je t'ai offert à toi, Reah, une parcelle de mon esprit, afin que ta lumière… Ah çà ! Par les Ténèbres !

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

De fines gouttelettes de sueur perlaient au front de la vieille femme. Sans un mot, elle se releva et s'épongea d'un revers de manche en dénouant son bandeau.

— Alors ? la pressa la reine, au comble de l'anxiété. Qu'as-tu vu, Fräzel ?

— Rien, rien. Il vaudrait mieux que tu rentres chez toi, mon enfant. Au plus vite.

— Rentrer ? Mais que disent les runes ?

— Le message est rarement limpide, Eelen, même pour les plus vieilles d'entre nous. Il se peut…

— As-tu vu quelque chose de grave ? N'aurais-je… N'aurais-je jamais plus d'enfant ?

À peine avait-elle posé cette question qu'un hurlement de Podoï les fit se retourner. Le corps tremblant, le petit leshy se

tenait au bord du chaudron, ses bras noueux repliés sur sa poitrine, la mâchoire tombante. Il leva la tête vers elles : son regard exprimait une terreur intense.

— Par les dieux… murmura la reine, en reposant son bol.

— Ce n’est rien, dit Fräzel. Elle attrapa le lutin par un bras pour l’éloigner du chaudron. Cela lui arrive souvent. Là, fit-elle en l’asseyant sur sa couche, c’est fini, maintenant. Trop de racines : tu auras eu une mauvaise vision. Je n’ai rien vu de distinct, Eelen, reprit-elle en revenant vers la reine d’un pas boiteux.

Mais les présages semblent néfastes. Il vaudrait mieux que tu rentres. Reviens… Reviens me voir un autre soir, veux-tu ?

— M… mais… Qu’est-ce que ça signifie ?

— Il vaudrait mieux que tu rentres, répéta la sorcière d’une voix sourde.

Son visage se ferma.

— Fräzel ?

— Un autre soir, fit la vieille en ouvrant la porte.

Une bourrasque de vent glacé s’engouffra à l’intérieur, faisant voltiger un tourbillon de poussière. Recroquevillé dans un coin de la pièce, Podoï le leshy marmonnait un chapelet de paroles inintelligibles sans quitter la reine des yeux.

— Fräzel. Je t’en supplie ! s’écria la jeune femme, alors que la sorcière s’apprêtait à refermer derrière elle. Dis-moi ce qui se passe, ne me laisse pas, ne me…

Sans répondre, la sorcière claqua sa porte et tira prestement les verrous.

La reine Eelen se retrouvait seule. Un brouillard glacé s’était levé sur la clairière et ses doigts humides

s'immisçaient sournoisement sous les étoffes de son manteau. Il ne lui restait plus qu'à rentrer chez elle.

Dans les nuées du lointain, filandres cotonneuses aux reflets de lune pâle, les lueurs du château ressemblaient maintenant à de frêles papillons de nuit. Comme elles lui semblaient lointaines !

Rassemblant son courage, la jeune femme se remit en route. Les douleurs et la fatigue que, pleine d'orgueil, elle était parvenue un temps à tenir écartées, revenaient maintenant, plus pressantes que jamais.

Les sapins couleur nuit penchaient leurs silhouettes sur le chemin terreux. La reine ne trouvait nul réconfort en leur présence. Ils n'étaient que les témoins muets de son désespoir. Toujours, elle ressassait les mêmes pensées. Et tel un poison insidieux, la peur s'emparait peu à peu de son esprit. Elle avait peur de tout : de l'obscurité, de l'avenir, de son époux, des gens qui l'attendaient, qui l'observaient, qui la jugeaient. Elle n'aurait plus d'enfant, elle en était certaine. Les runes ne se trompaient jamais et même la vieille Fräzel n'avait pu lui mentir. Cette fois, l'espoir était mort.

Elle s'arrêta un instant, l'oreille aux aguets, essuyant ses joues mouillées de larmes. Elle sentait battre son cœur. Il lui avait semblé… Mais non : la forêt, à cette heure, était pleine de murmures. Elle reprit son chemin, essayant d'oublier ses sombres pressentiments.

— Bonsoir, ma reine.

Elle s'arrêta net. La voix était mélodieuse, grave et doute comme du miel.

— Qui… Qui est là ? Montrez-vous !

Sur sa gauche, quelques buissons s'agitèrent. L'obscurité était presque totale, mais elle le distinguait aisément. C'était un loup, un loup énorme, majestueux. Eelen retint

son souffle. La bête s'avança au milieu du sentier. Ses muscles puissants ondulaient sous la lourde fourrure, blanche et épaisse comme de la crème.

— Je suis là, ma reine. Je suis là, devant toi.

La langue pendante, les yeux fixés sur elle, il respirait avec calme. De petits nuages de vapeur s'échappaient de sa gueule pour se volatiliser aussitôt.

— Êtes-vous… Êtes-vous un esprit de la forêt ? bredouilla la souveraine, pétrifiée de stupeur.

— En quelque sorte, répondit le loup en se rapprochant d'elle. Oh, n'aie pas peur, ajouta-t-il d'une voix douce en la voyant reculer. Je suis là pour t'aider. Je connais tes malheurs, Eelen : les dieux n'ont guère fait montre de clémence à ton égard.

— Je ne me suis jamais plainte, commença la jeune femme.

— Bien sûr que non, reprit le loup en levant la tête vers elle. Pourtant, tu souffres. Car tu es née pour souffrir, n'est-ce pas ?

— Que voulez-vous dire ?

— Tu le sais parfaitement, Eelen. Ta vie n'est qu'une longue litanie d'espoirs mort-nés. Ton époux le roi ne te prête plus attention. Tu l'as déçu, comme tu as déçu ton peuple. Ils croyaient en toi, Eelen. Ils pensaient que tu leur donnerais un héritier.

— Je… J'ai fait mon possible.

— Et tes efforts sont restés vains, continua l'animal en se couchant à ses pieds. Tous ces sacrifices inutiles ! Ne sais-tu pas, ô ma reine, que le destin des hommes est tracé sur cette terre ?

— Mais qui êtes-vous, qui êtes-vous donc pour m'accabler ainsi ? s'exclama la reine, le visage baigné de larmes

nouvelles. Un messager des dieux ?

— Un messager, non, répondit le loup. Je suis venu pour t'aider, voilà tout.

— M'aider ? M'aider à quoi ? renifla la jeune femme un peu surprise en s'accroupissant près de lui.

— À accomplir ton destin, répondit le loup qui se laissait caresser.

Sa fourrure était chaude, douce et soyeuse à la fois. La reine ferma les yeux un instant.

— Et… quel est-il ? demanda-t-elle doucement, en se relevant.

Le loup se redressa à son tour et la fixa un instant en clignant des yeux, la tête penchée sur le côté.

— Mourir, répondit-il d'une voix tranquille.

Et d'un bond foudroyant, il lui sauta à la gorge.

CHAGRIN

Lorsqu’on lui ramena, sous un long drap couleur cendre, les restes mutilés de celle qui avait été sa femme, le roi Helmer refusa tout d’abord d’entendre ce que les pleureurs avaient à lui dire. Il fit fermer les portes de l’immense salle du trône et se mura dans un silence obstiné, seul avec le corps de son épouse.

Les poings serrés sur les accoudoirs tendus de brocart de son grand trône de chêne massif, il promena un regard sombre sur les tapisseries colorées qui, partout autour de lui, vantaient les hauts faits et les exploits de ses ancêtres. Bouillant de colère, son esprit ruminait des idées de châtiment et de vengeance.

Quand le soir tomba sur Elsnör, il n’avait pas bougé d’un pouce. Les ombres des trophées de guerre s’allongeaient lentement sur le sol de marbre. La nuit, maudite soit-elle ! La nuit emportait tout.

Lorsqu’il se releva enfin, fourrageant dans sa longue barbe rousse, une funeste détermination couvait dans son regard. D’un geste calme, il souleva le drap grisâtre et contempla longuement les restes de sa défunte épouse. Un sillon vermeil, ourlé de sang séché, fendait son visage en deux, de la gorge à l’oreille. La masse de ses cheveux blonds, intacts, encadraient ce sourire obscène comme une parure macabre.

Le roi tira le drap un peu plus. La poitrine était réduite à un amas de chair sanglante. Les entrailles avaient été littéralement arrachées : elles sortaient de son ventre comme des anguilles luisantes. L’une des jambes avait pratiquement disparu. L’autre avait été creusée jusqu’à l’os. Seuls les bras semblaient quelque peu intacts, quoique l’un d’eux luisît d’une humeur visqueuse, d’un rouge presque noir.

Malgré la nausée, le roi se força à regarder encore. Il se souvenait du corps de sa femme, souple et tiède lorsqu'il se glissait à son côté sous les couvertures. Il se souvenait de son visage, de la douceur brûlante de ses lèvres et de ses seins encore fermes, lourds de parfum sucré.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

Il l'avait délaissée ces derniers temps.

Il l'avait laissée seule avec son chagrin.

Mais était-il responsable de ce qui s'était passé ? Lui aussi avait désiré cet enfant. Doucement, il ramena le drap de cendre sur les restes de son épouse et se releva, l'esprit étrangement clair. Il lui fallait faire quelque chose. Agir, quel qu'en soit le coût.

D'un pas rapide, il marcha vers les battants de la porte d'airain et les ouvrit à la volée. Les deux gardes sursautèrent violemment et se redressèrent en serrant leur lance.

— Gloire à Sa Majesté ! hasarda l'un d'eux.

— Faites descendre la reine mère, ordonna le roi.

— Mais, Votre Majesté…

Le roi saisit des deux mains l'infortuné au collet et le souleva littéralement du sol.

— Faites-le maintenant.

Sans demander son reste, le garde prit le chemin des appartements royaux en essayant de remettre ses épaulettes en place. Le roi Helmer était un surhomme, un géant à la carrure d'acier, et ses colères étaient celles d'un volcan. Mais bien qu'il répugnât à se l'avouer, le garde éprouvait plus de crainte encore envers sa mère, la reine Djaniss : une femme grande et sèche, à la voix dure et cassante, au profil effilé. La souveraine avait des manières de serpent et toute la Cour s'en méfiait. Elle était belle mais

vaniteuse. Séduisante, mais imbue d'elle-même. On la soupçonnait d'avoir recours à des philtres pour entretenir son éternelle jeunesse, et des échos plus inquiétants encore parvenaient parfois aux oreilles des soldats – des échos que le garde préférait oublier.

Entre les murs d'enceinte d'Elsnör, les escaliers, les passerelles et les tours d'appoint dessinaient un véritable labyrinthe aux vertigineuses hauteurs. Arrivé devant les appartements royaux, le garde ralentit enfin sa course, comme pour retarder l'échéance. Après l'annonce de la mort de sa bru, la reine Djaniss avait expressément demandé qu'on ne la dérange sous aucun prétexte. Il paraissait pourtant douteux qu'elle éprouve un quelconque chagrin.

Avisant les deux hommes en armure noire qui encadraient l'entrée des appartements hallebarde au poing, le garde s'avança d'un pas déterminé.

— Halte ! fit l'un des deux gardes en lui barrant le chemin.

— Je dois parlera Sa Majesté. Ordre du roi.

— La reine mère a demandé…

— Je sais, je sais. Mais qui gouverne ce château ? La reine mère ou le roi ?

Derrière son heaume de jais, le garde marqua un temps d'hésitation puis abaissa sa hallebarde et fit signe à son comparse de frapper les trois coups rituels.

— Par les dieux, quoi encore ? demanda une voix sévère de l'autre côté.

Sans attendre, le garde ouvrit la porte et s'avança bravement.

Assise sur son lit à baldaquin, la reine mère lui tournait le dos. Elle ne portait rien sur le corps et ses fins cheveux noirs étaient remontés en chignon. Seules quelques mèches éparses glissaient sur l'albâtre de son cou.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté. Le roi demande à vous voir.

— Refermez derrière vous.

Les joues en feu, le garde s'exécuta.

— Le verrou.

Le garde fit glisser le verrou et se retourna, dos à la porte.

— Quelles nouvelles, soldat ? fit la reine en se levant.

— Eh bien…

Elle pivota d'un coup sur elle-même. Le garde détourna les yeux. L'arrogante nudité de la souveraine ébouillantait ses sens. Lentement, elle contourna son lit et s'avança vers lui en arrangeant son chignon. Ses seins, d'une exquise rondeur, s'harmonisaient à merveille avec son port altier et sa silhouette élancée. Sa taille était celle d'une guêpe.

— Le roi, soupira la reine mère. Que me veut-il encore, cet imbécile ?

Elle s'arrêta à quelques pas de lui, le visage grave.

Serrant sa lance contre lui, le garde se raidit et releva le menton.

— Eh bien, il… Il souhaite vous parler, Votre Majesté.

La reine fit un pas de plus vers lui. Il pouvait sentir son parfum : enivrant, comme le souffle léger d'une fleur vénéneuse, l'exhalaison d'une rose noire.

— Cela, je m'en doute, soldat. Est-ce tout ? Est-ce tout ce que *tu* es venu me dire ?

Il respirait avec peine, à présent. En tendant le bras, il aurait pu la toucher. Il avait envie de fermer les yeux. Elle était bien plus belle, bien plus jeune qu'il ne se l'était imaginé.

— Je… je crois, oui.

Les lèvres de la reine se retroussèrent sur un rictus de mépris.

— Par ma foi, soldat, que t'arrive-t-il ? Serais-tu en train de perdre tes esprits ?

L'autre secoua vivement la tête.

— Non… non, Votre Majesté, c'est juste…

— Juste quoi ?

— Je ne voudrais pas vous offenser.

Les yeux brillants d'une haine étrange, elle se rapprocha un peu plus. Cette fois, elle était tout contre lui. Ses lèvres rouge sang semblaient reluire de désir, elles tremblaient légèrement.

— Je suis ta nouvelle reine, fit la femme.

Le garde acquiesça d'un hochement de menton.

— Dis-le.

— Vous êtes ma reine, souffla le soldat.

— Bien.

Elle posa ses deux mains sur la porte, de chaque côté de lui.

— Désires-tu ta reine, soldat ?

Cela semblait plus une invitation qu'une question. Les bouts de ses seins frôlaient sa tunique de brocart.

— Je… Oui.

Elle approcha sa bouche de la sienne.

— Ferme les yeux, murmura-t-elle en entrouvrant ses lèvres.

Il fit comme elle disait. C'était impossible, c'était un miracle, c'était…

— Gaaardes !

Sursautant, il revint brusquement à lui et laissa tomber sa lance… La reine s’était déjà reculée jusqu’au lit. Il s’avança vers elle, hésitant.

— Votre Majesté ? cria un homme.

— Gardes ! Pour l’amour des dieux, enfoncez la porte, vite !

— Mais, bredouilla le messager, Votre Majesté, je…

— On ne désire pas sa reine, soldat, lâcha-t-elle à voix basse avec un sourire funèbre. On se soumet. Tout le monde doit se soumettre.

Dans le dos du messager, un premier coup d’épaule ébranla la porte de chêne. Le verrou manqua céder, mais tint bon.

— Votre Majesté, gémit le garde suppliant, vous savez comme moi que…

Sans le quitter des yeux, la reine mère se laissa tomber à terre et, d’un coup d’ongles brutal, se griffa méchamment l’avant-bras. Elle replia ses jambes sous elle et leva son bras rougi devant son visage, comme pour se défendre.

— Tu vas mourir, lui dit-elle simplement.

Puis, au moment même où le verrou cédait d’un craquement sec sous les assauts de ses gardes, elle poussa un hurlement.

— Ce n’est rien, chuchota-t-elle en fermant les yeux tandis que les doigts du roi lissaient d’un air absent ses longs cheveux couleur de jais.

Les bras serrés autour de ses jambes, la tête baissée, la reine mère se tenait au pied du trône, comme une simple servante.

— Cette audace ! Je le ferai torturer, et tout Elsnör retentira de ses cris.

— Ce n’est pas nécessaire, mon roi. Simplement… peut-être devrais-tu mieux surveiller tes hommes ? Après tout, il s’agit de ta garde personnelle.

— Je sais, fit le monarque dans un soupir. C’est ma faute. Mais je vais mettre bon ordre à tout cela, crois-moi.

— Mon pauvre enfant, fit la reine mère en se relevant pour s’étirer. Elle te manque, n’est-ce pas ?

Elle jeta un œil au drap cendreux et à la forme qu’on devinait dessous.

— Quelle faute ai-je donc commise, mère ?

— Les trames de Wyrd sont impénétrables.

— Maudite soit-elle ! tonna le roi. Maudite soit-elle, et maudits tous les siens !

— Mon roi… fit la reine mère d’une voix triste, en s’asseyant sur ses cuisses, les deux bras passés autour de son cou.

— Je ne peux l’accepter, mère.

— Tu *dois* le faire, murmura-t-elle en posant doucement sa joue contre la sienne.

Il l’écarta d’un geste ennuyé.

— Mère…

— Prends les choses comme elles viennent, reprit la reine en plissant les yeux. Ou bien aie, une fois dans ta vie, le courage de les changer. Et de laisser parler ta colère.

Elle passa une main sur sa joue râpeuse.

Le roi haussa un sourcil.

— Que veux-tu dire ?

— Toi et moi, nous nous ressemblons, Helmer. Nous nous ressemblons terriblement. Tu es las du joug des dieux, n’est-ce pas ? Las de leurs décisions iniques et de leurs sautes d’humeur, las de leur courroux et de leurs injustices…

— Les Faeders et leurs Dragons se sont retirés en Asgard il y a bien longtemps, répondit le roi, et tu le sais comme moi. As-tu oublié l’Exeat, les termes du pacte ? À l’exception des Ténèbres, ni les Faeders ni les Dragons ne peuvent s’immiscer dans les affaires des mortels. Midgard ne leur appartient plus.

— Pourtant, ils sont là, répliqua la reine. Toujours parmi nous, même si leur présence est moins tangible. L’Exeat est un leurre, mon fils. Les Faeders n’ont jamais cessé de s’intéresser aux humains. Et les Ténèbres, ces trois maudites sœurs, ne sont restées en Midgard que pour exécuter les ordres venus d’Asgard. Elles sont les plus vicieuses des Faeders. Et ce sont elles qui t’ont ravi Eelen, Helmer : elles et elles seules.

— La Mort…

— La Mort, oui, poursuivit la reine mère en plongeant son regard dans celui de son fils. Mais tu pourrais te venger.

— Tu es folle, grommela Helmer, l’air absent.

— Le crois-tu ? Tu es pourtant le seul à pouvoir leur tenir tête. Combien de temps encore devrons-nous subir leur

odieuse dictature ? Une vie entière ? L'heure de la vengeance est peut-être venue, mon roi.

— Me venger ? répondit le roi, les yeux mi-clos, en posant son front contre le sein de sa mère. Mais comment ?

Les mains de la reine couraient dans ses cheveux embroussaillés. Helmer se laissait bercer comme un enfant.

— Contre la Mort elle-même, tu ne peux pas grand-chose, commença la souveraine. Mais ses sœurs, elles, sont vulnérables…

— Tu parles des Ténèbres, mère.

— *Celle dont la chevelure ondée flotte au vent du soir, étourdie de noirceur…*

— Naewen ?

— La Nuit, bien sûr. Il arrive que la Nuit s'attarde, mon fils. *Que ses longs cheveux de deuil s'agrippent aux branches des arbres pour mendier leur amour…*

— Un poème de Novaalis, répondit Helmer. Où veux-tu en venir ?

— La Nuit ! murmura la reine mère, les yeux brillants d'excitation. La Nuit est la plus faible des trois, sans aucun doute. Tu pourrais la capturer…

— Tu es complètement folle, gémit le roi en secouant mollement la tête.

Les doigts de sa mère lui effleuraient le visage, le caressaient avec tendresse.

— C'est ce qu'on dit, répliqua-t-elle en lui fermant les yeux. Mais n'est-ce pas l'apanage de notre glorieuse famille ?

— Je ne sais pas, fit le roi, qui se serrait contre elle comme un enfant à la dérive. Je ne suis rien sans toi, tu es si… forte, si douce et si… calme ! Comment fais-tu pour rester aussi

calme ? geignit-il en enfouissant son visage dans la naissance parfumée de ses seins.

— C’est peut-être que je suis née pour être reine, répondit l’autre. C’est peut-être que nous sommes faits pour régner côte à côte. (Elle rejeta ses longs cheveux noirs en arrière.) Lorsque la Nuit sera notre captive, la Mort viendra mendier à notre porte, c’est une certitude. Et nous en ferons notre esclave. Comprends-tu ce que cela signifie ?

— Tu y penses vraiment ? demanda le roi en relevant la tête, les yeux égarés.

Du visage de son fils, la reine écarta quelques mèches éparses, luisantes de sueur.

— Tu connais mal ta mère, répondit-elle.

— Non… gémit le roi en se redressant soudain. Tout ceci est absurde. C’est trop de risques, c’est… impossible. Comment veux-tu que nous capturions la Nuit ?

— Nous ? Mais c’est toi qui la captureras, mon roi. Toi et toi seul, et tu le feras dès ce soir. Oui, je sais que tu le feras. Pourquoi attendre ? Je t’aiderai, sourit-elle en posant un baiser sur son front.

— La Nuit, répéta Helmer hypnotisé. Mais comment la verrai-je ?

— Ne t’inquiète pas pour cela, ô mon roi.

L’homme reposa sa tête contre sa poitrine et ferma une nouvelle fois les yeux. L’image de son épouse, étendue nue sur une fourrure lustrée, lui traversa fugitivement l’esprit. Sa chevelure blonde s’ouvrait en corolle autour de son visage. Elle lui souriait, elle lui tendait les bras. Le roi plissa le front.

Ses bras se refermèrent sur la taille de sa mère.

Cela avait été un banquet somptueux. Pendant des heures, cochons de lait, faisans rôtis, cochonnailles et jambons, tourtes fourrées, consommés, terrines et poissons frits s’étaient succédé sur la gigantesque table en noyer de la salle des trophées, autour de laquelle plus d’une centaine de convives s’étaient installés. L’hydromel et le vin noir, un vin lourd, aux parfums de terre et de sang, avaient coulé en abondance : les serviteurs empressés ne cessaient d’en amener de nouvelles barriques, que les fiers soldats du roi vidaient aussitôt avec entrain.

Le vacarme était étourdissant. Tous, Helmer le premier, semblaient avoir oublié le deuil qui venait de frapper Elsnör. Le roi dévorait comme un ogre. Une cuisse de faisan dans une main, un gobelet de vin mousseux dans l’autre, il narrait d’une voix trop forte les faits d’armes de sa jeunesse, s’arrêtant de temps à autre pour essuyer ses doigts graisseux à sa grande barbe rousse. Parfois, au bon mot de l’un de ses officiers, il éclatait d’un rire si tonitruant que tous les murs de la pièce en vibraient, et ses hommes étaient heureux de le voir si bavard et si gai.

La reine Djaniss, elle, ne participait pas à ces libations. Elle s’était retirée dans ses appartements privés, où un homme de grande taille, vêtu d’un lourd manteau de fourrure blanche, l’attendait. Comme le visiteur le lui avait demandé, elle avait fait verser dans les barriques de vin noir quelques pincées légères d’une mystérieuse poudre d’or. Poussière d’âmes, avait dit l’étranger. Poussière d’âmes…

Le roi Helmer buvait, mangeait et riait autant qu’il le pouvait. Il ne voulait surtout pas prendre le temps de penser. Tout à l’heure, à la fin du banquet, il choisirait cinq hommes parmi les plus valides et partirait à la recherche de la Nuit, comme sa mère le lui avait conseillé. Tu la verras, lui avait

dit Djaniss. Tu la reconnaîtras, avec son pâle sourire et son manteau d'obscur. Et puis sa peau ! Tu reconnaîtras sa peau. Oui, mais que ferait-il une fois qu'il l'aurait capturée ? La garderait-il prisonnière ? La vie de sa femme pour prix de sa liberté ? Cela, sa mère ne lui avait pas dit, et le roi se sentait comme un enfant, perdu au cœur de la forêt.

Il se remit à boire.

Helmer était une force de la nature. Il pouvait engloutir des dizaines et des dizaines de chopes de vin noir. Là où n'importe lequel de ses hommes se serait effondré face contre terre pour ne plus se relever, lui continuait de rire et de chanter. Les serviteurs devaient maintenant courir pour le débarrasser des cruchons inutiles qui s'amoncelaient devant lui et pour les remplacer par d'autres, emplis jusqu'à ras bord.

Le banquet des dieux, songeait le roi Helmer avec un sourire. Le banquet des dieux…

Les discussions, autour de lui, s'étaient réduites à un bourdonnement incompréhensible.

Les silhouettes de ses hôtes commençaient à vaciller d'étrange façon. Parfois, elles semblaient s'agiter au ralenti, comme dans un rêve. Une odeur rance flottait dans l'air.

Le roi Helmer comprit qu'il était temps d'en finir.

Prenant appui sur les rebords de la table, il se leva péniblement et balaya l'assemblée des convives du regard. C'était un véritable désastre. La plupart de ses hommes, la tête posée dans leur assiette, ronflaient bruyamment, le visage maculé de nourriture. Ceux qui ne dormaient pas ne valaient guère mieux. Les bras croisés, les yeux mi-clos, ils semblaient prostrés, indifférents au monde. Les discussions s'étaient tues. Les rires étaient morts. Certains, sans doute, pensaient confusément à leur reine. Eelen était partie pour

Winterheim, à présent, le Royaume de l'Hiver, et quel triste spectacle ils devaient lui offrir !

La démarche chancelante, le roi se retourna d'un bloc et marcha jusqu'au mur, d'où il décrocha une splendide épée d'apparat. Cette arme, disaient les légendes, avait appartenu à son arrière-grand-père. Elle avait tranché la tête de l'un de ses vassaux félons. Helmer posa ses mains sur la poignée incrustée de joyaux et fit jouer la lame bleu glacé devant lui. Les lueurs du grand chandelier suspendu au-dessus de sa tête faisaient briller l'acier de mille reflets dorés.

Un sourire éclaira le visage du roi. À pas rapides, il se mit à longer la table où somnolaient ses hommes et à frapper celle-ci du plat de son arme à chaque fois qu'un soldat lui paraissait digne – et capable – de l'accompagner.

— Toi ! tonnait-il à l'adresse de ses hommes qui, invariablement, tressaillaient. Toi, toi, et toi aussi, vous venez avec moi. Ce soir, compagnons, nous allons défier les dieux ! Allez chercher vos armes !

Les soldats qu'il venait d'interpeller se relevèrent lentement. Ils n'avaient pas l'habitude d'entendre leur roi les appeler « compagnons ». À quelle étrange mission les destinait-il ? La langue pâteuse, le crâne douloureux, ils sortirent en traînant les pieds et se dirigèrent vers leurs quartiers pour prendre leur équipement.

Peu de temps après, ils retrouvèrent leur souverain dans la cour. L'air vif de la nuit leur fouettait le visage et les dégrisait un peu. Ils avaient revêtu des cottes de mailles et passé des épées à leur ceinture. Leur tête était coiffée de casques sur des capuchons, et deux d'entre eux tenaient une pique à la main. Les trois autres étaient équipés de filets. Manifestement, il s'agissait d'une chasse, mais ils ne savaient pas encore ce que serait le gibier.

Le roi leva les yeux au ciel. La lune brillait, presque pleine. Sa lumière caressait le sommet des tours d'Elsnör de ses beaux reflets nacrés. Helmer eut une pensée pour sa mère. Que faisait-elle en ce moment, à quoi rêvait-elle, seule dans ses hauteurs ? Il cligna des paupières et son image se dissipa.

— Ceci, clama-t-il en levant son épée vers le sommet de la plus élancée des tours, qui culminait à sept cents pieds de hauteur, ceci est l'âme d'Elsnör, et c'est pour elle que nous allons combattre ce soir, pour elle et pour son honneur !

— Pour son honneur ! crièrent les cinq guerriers à l'unisson en brandissant leurs armes.

— Soldats, en route !

Ils se dirigèrent en trottinant vers les écuries royales et choisirent six pur-sang parmi les plus rapides. Les ayant harnachés, ils serpentèrent au pas entre les tours silencieuses et passèrent le pont-levis en vérifiant soigneusement leurs armes. La forêt profonde s'étendait devant eux.

— Où allons-nous, Votre Majesté ? demanda l'un des soldats en s'avançant à hauteur de son roi.

— Vers le fleuve des âmes, répondit le souverain d'une voix sourde.

Et il donna de l'éperon.

Longeant à toute allure les hauts sapins des bois d'Elsnör, le petit groupe galopa vers l'ouest, là où le fleuve des âmes faisait un coude, avant de s'enfoncer dans la forêt comme un serpent d'eau noire. Les sabots des montures martelaient le sol, soulevant des nuages de poussière. Sur la piste solitaire, les silhouettes se découpaient sur un fond d'arbres obscurs. Les cavaliers étaient silencieux. Le roi Helmer, le corps bien droit, fixait obstinément les ténèbres. Son regard s'était réduit à deux fentes bleutées.

Après trois heures de chevauchée, les soldats arrivèrent enfin en vue du fleuve et, sur un geste du roi, mirent bientôt pied à terre. La forêt avait changé d'apparence. Les sapins avaient cédé la place aux trembles et aux ormes, puis aux bouleaux et aux saules. Le vacarme de l'eau courant sur les rochers, à une portée d'arc de l'endroit où ils attachaient maintenant leurs montures, était déjà assourdissant.

— Votre Majesté, cria le plus gradé des soldats, un officier du nom de Ladz, les hommes voudraient savoir ce que nous sommes venus chercher.

— Attendez, lui répondit le monarque sur le même ton, et vous verrez.

Ils s'approchèrent du fleuve. Écartant les branches des saules pleureurs qui leur caressaient le visage, ils arrivèrent sur la rive. Recouvert d'herbe tendre, le sol n'en était pas moins boueux, et leurs pieds s'enfonçaient profondément. Le fleuve des âmes coulait là, semblable en apparence à n'importe quel autre. Il était impétueux et rapide, large d'une bonne cinquantaine de pieds, bouillonnant à gros remous autour des rochers affleurants comme pour mieux les encercler.

Mais il y avait aussi autre chose à la surface, une chose moirée de reflets lunaires que les soldats avaient du mal à distinguer : une présence insaisissable, qui jetait le trouble dans leur âme.

L'un des soldats se pencha vers son compagnon pour lui poser une question. L'autre haussa les épaules. Les hommes ne comprenaient pas. La main levée, le roi Helmer paraissait attendre un signal.

— Tenez-vous prêts, annonça-t-il en se retournant vers ses hommes. Et à mon signal, capturez-la ! Je la veux vivante.

Les soldats échangèrent des regards résignés et, leurs armes en main, se remirent à fixer le fleuve.

L’attente se poursuivit, pesante et monotone. Le grondement régulier du fleuve engourdissait les esprits. Les dos commençaient à s’affaisser et les yeux à se fermer lorsque la main du roi Helmer s’abattit soudain comme une sentence.

— Elle arrive, dit-il simplement.

Et tous pouvaient la voir. Debout sur une simple barque de bois noir, elle approchait lentement, telle une apparition, volant plus qu’elle ne flottait à quelques pouces au-dessus de la surface, le regard fixe, comme absent.

Un frisson parcourut tous les hommes. Bien qu’il fût impossible de distinguer son visage, tous devinaient, à son port et à sa silhouette, qu’elle devait être merveilleusement belle. Mais sa beauté n’était pas le plus extraordinaire, non : c’était surtout son gigantesque manteau et sa chevelure ondulée qui leur serraient le cœur.

— Par tous les dieux, murmura une voix.

Fixés sur sa poitrine par une broche argentée, les deux pans de sa cape s’envolaient dans son sillage jusqu’au ciel et semblaient se confondre avec la nuit tout entière, caressés, accompagnés par son immense chevelure. Nul ne pouvait dire où le manteau s’arrêtait ni où la nuit commençait : le manteau *était* la nuit et la jeune femme apportait les ténèbres.

— *Chaque soir*, récitait le roi à voix basse, *la Nuit descend le fleuve, et de son ombre hautaine recouvre tout être et toute chose.*

— Votre Majesté, fit l’officier Ladz qui s’était avancé à son côté, les yeux fixés sur la jeune femme, vous ne voulez tout de même pas que nous la capturions *elle* !

Le roi sortit son arme de son fourreau et fit quelques pas vers le fleuve avant de se retourner.

— Ce sont mes ordres, soldats, et je passerai par le fil de l'épée quiconque refusera d'y obéir. En avant !

À ce signal, les hommes du roi semblèrent sortir de leur hébétude et entrèrent à sa suite dans l'eau glacée. La jeune femme tourna la tête dans leur direction. Elle ne paraissait pas effrayée.

Les soldats s'avancèrent.

— Tu crois qu'elle nous voit ? … chuchota l'un d'entre eux à son compagnon.

— Je n'en sais rien, répondit l'autre. Je ne veux rien savoir.

Filet au poing, les deux hommes de tête s'approchèrent de la barque. Ils avaient de l'eau jusqu'aux cuisses et, le courant menaçant à tout moment de les renverser, progressaient avec lenteur.

L'embarcation avait ralenti. La jeune femme continuait de fixer les nouveaux venus d'un regard inexpressif. L'espace d'un instant, tous furent saisis par l'impression de douceur qui émanait de ses traits. Il paraissait impossible qu'une créature aussi frêle…

— Allez ! cria le roi.

Les deux soldats abattirent leurs filets sur la jeune femme. Sans un mot, elle tomba à genoux, les bras le long du corps, les yeux grands ouverts. Puis, avec des gestes pleins de lenteur, elle entreprit de se dégager de ses rets, sans quitter ses ravisseurs des yeux.

— Capturez-la ! rugit le roi. Capturez-la et laissez la barque !

Hésitant, l'un des deux hommes agrippa le rebord de l'embarcation, tandis que son compagnon y montait. La Nuit continuait à se débattre mollement, sans émettre le moindre son. Le soldat s'empara d'elle et la hissa sur son épaule. Sa légèreté le surprit.

— Je l’ai ! hurla-t-il à ses compagnons en descendant de la barque.

Les autres le regardaient sans mot dire, tout étonnés que la capture s’avérât si facile.

— Donne-la-moi, fit le roi lorsque le soldat arriva à sa hauteur.

Au moment même où il prononçait ces mots, une force invisible entraîna l’homme vers le fond du fleuve et il perdit l’équilibre, lâchant du même coup son précieux fardeau. Le roi jura, et attrapa le poignet de la jeune femme, emportée par le courant. Il la ramena vers lui. Toujours empêtrée dans ses filets, elle n’opposa pas la moindre résistance lorsque le souverain la souleva à son tour et la jeta sur son dos.

Le soldat, quant à lui, n’était pas tiré d’affaire. D’abord amusés, ses compagnons le regardaient maintenant se débattre avec une expression d’horreur incrédule. Quelque chose l’attirait dans les profondeurs. Le fleuve, à cet endroit, ne leur arrivait pourtant que jusqu’à la taille.

— Par tous les démons, aidez-le ! tonna le roi qui emmenait sa captive à l’abri.

Le soldat se débattait en criant.

— Sorcellerie… murmura l’un des hommes, et il commença à reculer.

Frappés d’une terreur superstitieuse, les autres ne tardèrent pas à l’imiter. Malgré ses efforts désespérés, leur comparse était tout bonnement en train de se noyer.

— Le fleu… fleuve est mau… maudit ! balbutia quelqu’un. La malédiction du fleuve est sur nous !

Et il revint vers la rive en essayant de courir. Dans sa précipitation, il trébucha sur un rocher et tomba à l’eau à son tour. Il disparut aussitôt dans un tourbillon d’écume. Sa

tête resurgit hors des flots quelques instants plus tard. Il suffoquait.

— À l’aide ! hurla-t-il, faites quelque chose !

Pris de panique, les deux soldats restants refluèrent vers le rivage.

Trempé jusqu’aux os, l’officier Ladz s’était quant à lui avancé vers son roi. D’une main posée sur son épaule, il le força à se retourner.

— Relâchez-la, Votre Majesté. Relâchez-la, ou nous allons tous mourir.

— Balivernes, grogna le monarque en se dégageant. Vos hommes sont des pleutres, des incapables. Sonnez le rappel, nous rentrons.

Le visage de l’officier s’empourpra de colère.

— Mais ne voyez-vous pas que nos hommes sont en train de se noy…

Il n’acheva pas sa phrase. Quelque chose venait de le saisir à la jambe. Il perdit l’équilibre, et eut tout juste le temps de s’agripper au bras du roi qui repartait vers la berge.

— Votre Majesté ! Aidez-moi !

Le roi Helmer se retourna une seconde fois et regarda l’officier se débattre à ses pieds. Il se dégagea d’une puissante traction. Dans un réflexe de panique, l’officier parvint à attraper ses jambes.

— Ah, maudit sois-tu, gronda le roi en tirant son épée.

— Majesté ! Non ! supplia l’officier en levant les yeux vers lui.

La lame s’abattit d’un coup, tranchant un bras au niveau de l’épaule. Les hurlements du soldat furent étouffés par

une trombe d’eau glacée. Il se noya en quelques instants, et le courant l’emporta. Le monarque avança vers la berge.

Les deux derniers soldats avaient déjà pris la fuite.

Qu’ils aillent en enfer, songea le roi en déposant sa prisonnière sur l’herbe mouillée, avant de s’asseoir à son côté.

Adossé à un saule, ruisselant de fatigue, il leva un instant les yeux au ciel, à la recherche d’un signe. Mais il n’y avait là que la lune, froide et immobile. À quatre pattes, le souverain se traîna vers la Nuit allongée, immobile dans ses filets.

— Tu es belle, murmura-t-il.

Les fines gouttelettes d’eau qui perlaient à sa barbe s’écrasaient sur le front de la jeune femme. Elle ne semblait même pas se rendre compte de sa présence.

— Tu ne dis rien ? fit-il en lui soulevant la tête pour mieux plonger ses yeux dans les siens.

À quelques pieds en contrebasse fleuve rugissait avec une férocité accrue.

Helmer se redressa et prit la Nuit dans ses bras. Puis il se dirigea vers les quatre chevaux présents. Il ne ressentait plus rien : ni haine, ni peur, ni bonheur, ni amertume. Il ne lui restait que l’envie. Et elle commençait à peine à monter en lui.

— Bientôt, chuchota-t-il à l’oreille de sa captive sur le ton de la confidence, bientôt, je te promets, tu seras bien forcée de dire quelque chose.

SEUL AVEC ELLE

— Alors, c’est toi, murmura la reine Djaniss en approchant son visage de celui de la jeune femme. Mmh, joli brin de jeune fille ! Qui pourrait penser que tu es vieille comme le monde ?

Les deux poignets maintenus au-dessus de sa tête par un anneau en fer relié à une chaîne, la Nuit offrait toujours à ses deux geôliers la même expression absente. Elle était entièrement nue. Ses pieds, comme ses mains, étaient attachés au vieux mur suintant d’humidité contre lequel ils l’avaient d’abord poussée, telle une vulgaire esclave.

— Tu gardes le silence, putain ? siffla la reine mère en la toisant avec mépris. À ton aise ! Nous trouverons bien le moyen d’adoucir quelque peu ce caractère obstiné.

— Mère, intervint le roi qui se tenait derrière elle contre la porte du cachot, mère, je désire être seul à présent.

— Seul avec elle ?

La voix de la reine Djaniss vibrait de jalousie. Quelques heures plus tôt, dans le secret de ses appartements privés, elle s’était abandonnée en rêvant dans les bras d’un homme qui prétendait être un Faeder. Comme il lui avait parlé alors, comme il avait caressé son corps ! Hemd’l, le loup blanc… Oh, comme il l’avait bercée de paroles trompeuses !

À présent qu’elle revivait la scène, dans l’ombre humide et silencieuse du plus profond cachot d’Elsnör, les choses prenaient un éclairage nouveau. L’étranger s’était bien gardé de la prévenir que la captive serait aussi belle. La reine mère ne pouvait plus détacher son regard de ces formes parfaites, de ces seins opulents, de ce visage innocent. Une peau bleu nuit, irisée de nuances plus sombres, de chatoiements grisés – une peau de déesse, opaline et saphir, un corps d’une perfection si pure que le

sien, en comparaison, lui paraissait à chaque instant plus terne et disgracieux.

— Seul avec elle, bien sûr, reprit la souveraine. Une mère peut comprendre ces choses-là, ajouta-t-elle en posant sa main sur la joue de la Nuit. Car après tout, la mort de ta chère et tendre épouse a dû te causer un chagrin épouvantable…

— Mère…

— Épouvantable, oui, et tu as bien droit à un peu de réconfort. Oh, pardon !

Ses ongles venaient de s'enfoncer dans les joues de la jeune femme. Une goutte de sang vint perler à son index. Elle porta son doigt à ses lèvres.

— Mmh, gémit-elle. Le sang de la Nuit. Délicieux.

Elle se dirigea vers la porte et son fils s'écarta pour la laisser passer.

— Gardes ! Gardes !

Un geôlier accourut et fit coulisser le verrou.

— N'oublie pas de lui faire mal, glissa la reine à l'oreille de son fils. *Très* mal.

Le roi ne répondit rien. Le geôlier, une brute épaisse, attendait les ordres en essuyant ses mains moites sur un épais tablier de cuir.

— Qu'on nous laisse, déclara Helmer sans se retourner. Inutile de fermer la porte. Elle ne s'échappera pas.

L'homme lui adressa un sourire douloureux.

— Mais, Votre Majesté, sauf votre respect : il n'y a personne dans cette cellule !

— Fais ce que je te dis. Disparais.

Le gardien s'éloigna en haussant les épaules. Lui n'avait pas goûté au vin noir de la reine, au vin saupoudré d'or ; lui ne pouvait pas *la* voir. Le roi attendit que l'écho de ses pas se fût totalement dissipé avant de se tourner vers la Nuit, dont les yeux étaient fixés au plafond.

— Je ne veux pas te faire de mal, commença le monarque.

Aucune réaction.

— Tu me détestes, n'est-ce pas ? Tu voudrais que je disparaisse, poursuivit-il en s'approchant d'elle. Mais ce n'est pas à toi que j'en veux. C'est à ta sœur, la Mort. Comprends-tu ce que je te dis ?

Il prit son menton entre ses doigts.

— Ma femme est morte.

Elle ne le regardait pas. Elle regardait autre chose, très loin derrière lui.

— Ma femme est morte, petite catin prétentieuse. Sais-tu seulement ce que cela signifie de perdre quelqu'un ?

Il la relâcha.

— Non, évidemment, tu n'en sais rien.

Le roi Helmer sentait sa raison vaciller. Sa femme ? Mais l'aimait-il seulement, avait-il le moindre respect pour elle ? Il n'en savait plus rien. Ah, l'oublier ! L'oublier dans l'ivresse…

Il posa une main sur le sein gauche de sa captive et commença à le pétrir.

— Le jour devrait se lever, poursuivit-il. Mais le jour ne viendra pas, car la Nuit est prisonnière du souverain d'Elsnör. Tant que ta sœur ne se décidera pas à venir ou que toi, tu ne te décideras pas à parler, la nuit demeurera sur Midgard et le pays tout entier sombrera dans la douleur.

Il posa son autre main sur son sein droit et referma ses doigts. La Nuit tressaillit légèrement.

— Es-tu une déesse ? chuchota-t-il en posant ses lèvres sur les siennes.

Il recula d’un pas, pour mieux la contempler. Sur le chemin du retour, tout à l’heure, ses cheveux étaient si longs, si épais qu’il avait dû descendre de cheval pour les trancher de sa lame.

— Ta chevelure montait jusqu’au ciel, commença-t-il en se débarrassant de ses chausses et de sa cotte de mailles. Elle était si ample et si lourde qu’elle recouvrait la forêt tout entière. Et pourtant, poursuivit-il à présent torse nu, pourtant, elle était plus légère que l’air et son parfum se mêlait aux senteurs de la forêt.

Il s’était complètement dévêtu. Son désir était si fort qu’il en devenait presque douloureux. Subitement, il se mit à sangloter. Il avança et se colla contre elle. Le contact de sa peau manqua le faire défaillir. Il se mordit les lèvres, huma le creux de son épaule, passa la main sur ses cheveux mal taillés, coupés à la hâte.

— Tu es si belle, sanglota-t-il en la caressant doucement, tu es si belle… Mais tu ne veux pas comprendre !

Son corps frémissant…

Il prit son visage entre ses mains et força le passage de ses lèvres.

— Empêche-moi de te faire du mal, gémit-il, empêche-moi ! Ah, que les dieux me damnent !

D’un violent coup de reins, il s’enfonça en elle. C’était brûlant et glacé à la fois, c’était comme pénétrer dans un domaine dont nul homme n’aurait jamais voulu revenir. C’était au-delà des mots.

La Nuit ne bougeait pas.

— Peut-être est-ce que tu me comprends ? murmura-t-il en essayant de sourire. Peut-être que tu es heureuse ?

Mais rien dans le regard de Naewen n’indiquait qu’elle entendait ses paroles.

Il commença à remuer en poussant de petits grognements, couvrant sa gorge de baisers brûlants, embrassant ses paupières, sa bouche et son front avec l’ardeur d’un amant passionné. Les yeux fixés au plafond, les jambes écartées, les bras tirés, la Nuit se laissait faire sans réagir, sans même prêter attention au va-et-vient de plus en plus nerveux qu’imprimait le souverain à son corps.

Les mains agrippées à ses frêles épaules, il posa sa tête contre sa nuque et explosa en elle avec un cri de bête blessée.

Longtemps, il resta immobile, attendant que son cœur se calme. Puis, le front trempé de sueur, il se retira sans la regarder, ramassa ses vêtements éparpillés au sol et se rhabilla en lui tournant le dos.

— Je viendrai chaque soir, déclara-t-il en passant sa cotte de mailles. Jusqu’à ce que toi ou ta sœur vous décidiez à voir les choses en face. C’est à vous de choisir.

— Non, Helmer. C’est à *toi* de choisir.

La bouche grande ouverte, le roi se retourna.

La femme qui venait de parler se tenait au côté de la Nuit. Rabaissant le capuchon du long manteau noir qui lui descendait jusqu’aux pieds, elle dévoila un crâne chauve et un visage parfaitement lisse, d’une extrême blancheur. Ses yeux étaient deux puits sans fond.

Helmer recula lentement vers la porte.

— Qui… Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous arrivée jusqu’ici ?

— Tu sais parfaitement qui je suis, Helmer, répondit l’autre sans faire un geste. C’est *toi* qui as demandé que je vienne.

Quant à la façon dont je suis entrée, je n’ai nul besoin d’être « invitée » pour apparaître quelque part.

— Vous avez pris mon épouse, répliqua le roi, tâtonnant dans son dos pour ouvrir la porte.

— Inutile de chercher à t’enfuir, cingla la femme au manteau noir. Ce serait là une conduite indigne d’un roi, et tu devrais savoir qu’il n’est nul endroit où je ne pourrais te retrouver. Je suis désolée pour ton épouse, Helmer, mais les desseins de Reah sont impénétrables, et tout le monde doit mourir un jour.

— Pourquoi elle ? s’emporta le roi, qui avait retrouvé un peu de son courage. Son heure n’était pas venue !

— Ce n’est pas à toi d’en décider, Helmer.

— Vous savez parfaitement qu’elle était *jeune*, maudite sorcière !

— Mesure tes paroles, mortel.

— Elle était jeune, oh, et si belle ! Elle devait me donner un fils, et vous l’avez emportée avant qu’elle ait eu le temps de… de…

— Le temps de quoi, Helmer ? Le temps de vous regarder, toi et ta mère, achever de réduire en cendres ce royaume que vos ancêtres impies ont déjà presque détruit, et pour lequel tant d’innocents sont tombés en vain ? Le temps de vous regarder elle et toi vous complaire dans l’inceste et dilapider l’argent de vos serfs en de répugnantes orgies ?

— Tu vas regretter tes paroles ! tonna le monarque en s’avançant vers elle.

Il essaya de la saisir à la gorge, mais ses mains ne rencontrèrent que le vide. La femme au manteau noir n’avait pas bougé d’un pouce.

— Imbécile, cracha la Mort. Pour ce que tu viens de faire à ma sœur, tu m’accompagneras en Winterheim, et tu y passeras autant de jours qu’il y a de grains de poussière dans ce cachot sordide. (Se baissant à terre, elle referma la main sur un petit tas de sable humide.) Vois ! ajouta-t-elle en se relevant lentement, un mince filet de sable s’écoulant de son poing clos. Vois et désespère !

— Oh, fit le roi en la toisant de toute sa hauteur. Je serais curieux de savoir comment tu me forceras à te suivre en ton royaume, vieille femme. Je suis vivant, qui que tu sois. Je suis bien vivant !

— Ton heure viendra, Helmer, répliqua la Mort en traçant du doigt un signe invisible dans l’air. Plus tôt que tu ne le penses. Et le moment venu, tu te rendras en Winterheim, que tu le veuilles ou non.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu’elle se fondit dans l’obscurité et disparut tout entière. Le roi ferma les yeux et secoua la tête.

La Nuit était toujours là, passive et immobile, mais une petite créature noirâtre se tenait maintenant à ses pieds, ramassée sur elle-même. Elle releva doucement la tête. Helmer recula d’un pas. La créature ne possédait ni yeux, ni nez, ni oreilles. Uniquement une bouche. Dépliant ses longs bras noueux, elle trottina jusqu’à lui et se mit à caresser ses chausses de ses pattes griffues.

— Qui es-tu ? fit le roi avec une grimace de dégoût en dégageant vivement sa jambe.

La créature émit un petit couinement.

— Qui es-tu, par les dieux ! répéta le monarque en s’adossant à la porte.

Le petit monstre aveugle tendit un bras grêle dans sa direction et s’approcha encore.

— Je suis ton remords, croassa-t-il avec un ricanement sans joie.

Pendant un long mois, Midgard fut privé de lumière. Enfermée dans les geôles profondes d'Elsnör, la Nuit ne pouvait plus disparaître, ou refusait de le faire. Sa présence en ces terres était la malédiction du roi Helmer. Tant qu'il la garderait prisonnière, les ténèbres régneraient sur les forêts du royaume – sur les forêts du monde.

Désormais, ô suprême ironie !, il était le seul à la voir. Chez les autres, les effets de la poussière d'âmes, la mystérieuse poudre d'or que la reine Djaniss avait fait verser dans le vin des soldats, s'étaient dissipés depuis longtemps. On racontait que la cellule dans laquelle Sa Majesté se rendait régulièrement était vide. Sa Majesté avait-elle perdu la raison ? Le remords, la petite créature aux bras noueux qui lui avait été laissée en présent, trottait toujours sur ses talons, et il ne trouvait pas le moyen de s'en débarrasser. Pour ses sujets, cette chose noirâtre et gesticulante n'existait pas réellement, pas plus que la Nuit, dont le roi maudissait parfois le nom en levant un poing rageur vers les ténèbres. À ses yeux en revanche, elle était un cauchemar permanent. Partout elle le suivait, hideuse et maléfique, se cognant aux meubles et aux murs, l'accablant de reproches et de sarcasmes. Son rire crissait comme une roue de métal. Et nul autre que lui, le roi, ne pouvait l'entendre grincer.

— C'est à cause de vous, Votre Majesté, répétait le remords.

— Hein ? faisait celui-ci en essayant de le chasser d'un coup de botte.

— Oui, Votre Perfection : la Nuit est votre prisonnière, et son voile repose sur le monde. Bientôt, les plantes et les bêtes vont mourir. Vos gens ne tarderont pas à les suivre. Hommes, femmes et enfants, petits enfants aux joues grasses et aux membres potelés… La vie va les quitter par

petites lampées gouleyantes, fuuuit – comme ça ! expliquait le remords en se laissant glisser au sol, la bouche grande ouverte.

— La paix ! grondait le roi en marchant sur lui, poings serrés. Je vais t'étrangler, misérable avorton !

Il le frappait, encore et encore, mais ses poings ne rencontraient que le vide.

Parfois, les gardes du palais surprenaient leur monarque en plein délire, giflant l'air de ses mains nues, distribuant de violents coups d'épée à un ennemi invisible ou l'abreuvant d'injures. Lorsqu'il se rendait compte qu'il était observé, le roi reprenait immédiatement contenance. Ravi, le remords le suivait pas à pas en sautillant de tous côtés.

— Ils vous croient fou, Votre Magnificence. Bientôt, plus personne ne vous prendra au sérieux !

— Tais-toi, faisait Helmer entre ses dents, tais-toi, hors de ma vue !

Les gardes s'inclinaient pour le saluer, mais échangeaient de longs regards consternés dès qu'il avait disparu.

— Tu as vu ? Bernte avait raison, il parle tout seul.

— Et ce n'est pas le pire : Jorgen m'a dit qu'il se croyait suivi !

— Tu parles ! Il devient fou, oui.

— J'ai l'impression que tout ça va mal finir.

Le remords ne cessait de grandir. Au bout d'une semaine, il était devenu aussi haut et massif qu'un homme de bonne taille. Partout, il continuait de suivre le roi.

— Ah, je vais bien, Votre Élégance, je me porte même à merveille, trop aimable à vous de vous en enquérir. Bientôt, ces portes ne seront plus assez larges pour moi, voilà tout,

mais je suis certain que vous trouverez un moyen d’y remédier.

— Par les dieux ! mugit le roi en se retournant vers lui, épée en main. Que dois-je donc faire pour que tu me laisses en paix ?

Il y eut un moment de silence. Le remords ouvrit une bouche dégoulinante de bave.

— Mourir, dit-il.

Le roi abattit son épée sur lui. Parfaitement inutile. Rien ne semblait pouvoir l’atteindre.

— Oh, un coup superbe, Votre Somptuosité !

— Va en enfer ! répliqua le roi.

Le remords haussa les épaules.

— C’est là d’où je viens…

La Nuit, elle, refusait toujours de parler.

Le roi restait souvent de longues heures au sommet de sa tour solitaire, la plus haute du château, à regarder son long manteau opaque planer sur la forêt silencieuse. Seules quelques trouées lumineuses subsistaient encore, petits villages égarés dans l’immense océan de sapins, palpitant de leurs derniers feux. Peu à peu, les lumières d’Elsnör s’éteignaient. Les forestiers rentraient leurs bêtes, barraient les portes de leurs demeures, soufflaient les flammes de leurs lampes et se glissaient sous leurs chaudes couvertures, écrasés de tristesse. Le soleil reviendrait-il un jour ? Personne n’en savait rien. Pour l’attendre, la plupart des habitants de Midgard avaient décidé de dormir. Le long sommeil noir avait commencé.

La Nuit régnait, sans aucun doute.

— Superbe ! exultait le remords au côté du monarque, magnifique, Votre Gloire ! Toute cette merveille ombreuse !

C'est de votre faute, Votre Splendeur, n'est-ce pas ? Dites-moi que c'est de votre faute !

Le monarque s'arrachait alors au funèbre spectacle et, écartant son remords d'un revers de main, descendait lentement les escaliers de la tour pour se diriger vers les geôles où, dans le silence des profondeurs, l'attendait sa muette captive.

— Alors ? demandait-il en se tenant devant elle, les bras croisés, les jambes solidement plantées dans le sol. Tu refuses toujours de me dire ce que je dois faire ?

Il la dévorait des yeux, lissait sa barbe de ses doigts tremblants.

— C'est ta sœur ? poursuivait-il. Elle veut que je me rende à elle, c'est ça ?

La Nuit détournait pudiquement la tête.

Il la regardait en se mordillant les lèvres. Brusquement, il l'embrassait, mangeait sa bouche, descendait sur son cou, sur sa poitrine, enivré de ses parfums capiteux. Puis il se relevait soudain, les yeux fous, chancelant de tristesse, et lui prenait la tête à deux mains pour la forcer à le voir.

— Eelen, demandait-il dans un souffle, c'est toi ? C'est bien toi ?

Alors il tombait à genoux et touchait le sol de son front.

— Dieux, gémissait-il, prenez-moi en pitié. Je suis en train de perdre la raison…

— Un morceau de bravoure inimitable, Votre Magnanimité ! criait l'énorme remords derrière lui. Je vous trouve particulièrement convaincant, cette fois-ci !

La créature, à présent, était pratiquement plus grande que lui.

La nuit régnait toujours sur Elsnör, et sur Midgard tout entier. Au bout d'une quinzaine de jours, deux conseillers vinrent trouver le roi dans la salle du trône où il passait le plus clair de son temps, immobile et solitaire.

— Votre Majesté, commença le premier, notre peuple s'inquiète. Les villages s'éteignent les uns après les autres, les forestiers se calfeutrent chez eux et abandonnent leurs terres. Quant à la Cour…

— La Cour s'agite, Votre Majesté, poursuivit le deuxième. Vos gens se font du souci pour vous.

— Du souci ? Bah ! soupira le roi avec un geste de dépit. Ils me croient fou, voilà tout.

— En vérité, les choses ne sont pas aussi simples, répondit le premier conseiller. Ils observent seulement que votre attitude n'est plus la même depuis la mort de notre reine bien-aimée, et ils voudraient, enfin ils *aimeraient…*

— … savoir ce qui, hum, se trame dans les oubliettes du château, conclut courageusement son acolyte.

— Vraiment ? demanda le roi en se levant de son trône aussi calmement que possible.

— Votre Majesté…

Les mains croisées dans le dos, le souverain commença à faire les cent pas.

— Et pourquoi n'interrogent-ils pas la reine Djaniss, ma chère et tendre mère ? Mmh ? Pourquoi ? hurla-t-il dans un accès de rage soudaine, en se retournant vers eux.

— C'est que… bafouilla le premier conseiller… Sa Majesté la reine n'est pas sortie de ses appartements depuis six jours. Elle a émis le souhait formel de n'être dérangée sous aucun prétexte, et nous avons pensé…

— Pensé, murmura le roi comme à part lui, pensé… Folie que tout cela. Mais qu’attendez-vous de moi ? Que je libère cette femme, alors même que je suis le seul à la voir ? Que je prononce mon abdication en faveur de ma chère mère ?

— Parlez au peuple, Votre Majesté, proposa timidement le premier conseiller. Rassurez-le, montrez-lui qu’en cette heure funeste vous êtes toujours à ses côtés.

— Oui ! s’enthousiasma le remords, qui s’était tenu tranquille trop longtemps. Dites-lui tout, Votre Incommensurabilité ! Dites-lui ce que vous faites à la Nuit !

Le roi foudroya la créature du regard, puis se rassit sur son trône.

— Fort bien, dit-il. Je ferai cela, messieurs. Je… prononcerai un discours d’ici quelques jours, si les choses ne se sont pas arrangées d’ici là.

Les deux conseillers se regardèrent dans un silence gêné. Ce n’était pas ce qu’ils avaient espéré, mais c’était tout de même mieux que rien. Ils s’inclinèrent gravement.

— Merci, Votre Majesté !

— Nous allons annoncer cette nouvelle à la Cour.

— Si vous voulez, soupira le roi en les congédiant d’un geste las. Si vous voulez.

Les deux hommes se retirèrent sans bruit.

— Nous allons annoncer cette nouvelle à la Cour ! répéta le remords lorsque la porte se fut refermée sur eux. Avis à la population, Votre Inégalable Munificence ! Des semaines et des semaines de liesse populaire ! Une explosion de joie sans précédent ! Un discours du roi Helmer : l’enthousiasme du peuple se déchaîne !

— Oui, oui, fit le souverain en se passant la main sur le front.

Une minute s'écoula ; une heure, une journée. De temps à autre, le roi levait un œil distrait sur le remords qui s'agitait autour de son trône. Helmer pensait à sa femme, à la façon dont il l'avait négligée durant toutes ces années, et cela lui rappelait la Nuit, prisonnière dans son cachot de ténèbres. D'une certaine façon, Eelen n'avait guère bénéficié d'un traitement plus favorable. Enchaînée, elle ne l'avait jamais été. Mais solitaire, et humiliée…

Plus le roi y pensait et plus il lui semblait voir son remords grossir. Bientôt, il ne parviendrait même plus à franchir la porte. Quand cela arriverait…

Sourire aux lèvres, Helmer se redressa d'un bond. Il venait d'avoir une idée.

— Viens, fit-il au remords derrière lui.

Il sortit de la salle du trône. La créature marchait à son côté en admirant les tableaux qui ornaient le grand couloir royal et dont chacun représentait l'un de ses illustres ancêtres.

— Et lui, ô Suprême Potentat ? Quels crimes avait-il commis ?

— Adultère, répondait le roi, et les gardes hochaient la tête sur son passage. Déshonneur, inconstance, scélératesse, fourberie et grande duplicité, poursuivait le monarque sans même y penser.

Le remords le suivait en se pourléchant les babines.

— Quelle merveilleuse famille ! soupirait-il en levant les bras au plafond. Comment ai-je pu vivre sans elle ?

— Comment a-t-elle pu vivre sans *toi,* rectifia le monarque en jubilant intérieurement.

Quelques instants plus tard, il faisait ouvrir la porte de l'un de ses petits cabinets privés et demandait à ce qu'on lui amène de grandes quantités de boisson et de nourriture.

Des serviteurs apparurent, les bras chargés de larges plateaux d'argent. Ils les posèrent sur la table de noyer circulaire qui trônait au centre de la salle. Avant de s'enfermer à double tour, le roi leur fit savoir qu'il ne désirait être dérangé sous aucun prétexte.

— Que faisons-nous, Votre Opulente Perfection ? demanda le remords en s'asseyant sur l'une des chaises.

— Tu verras bien, répondit le roi.

Il regarda autour de lui. La pièce dans laquelle ils se trouvaient était meublée on ne peut plus sommairement. Elle ne possédait qu'une porte, assez petite encore – le remords avait dû se baisser pour entrer – et de minuscules meurtrières, qui donnaient sur le ciel. Une lampe à huile grésillait doucement.

Le roi posa sa tête sur ses bras croisés et s'endormit presque aussitôt.

Lorsque le souverain rouvrit les yeux, le remords n’avait pas bougé d’un pouce. Calme et attentif, il se tenait droit sur sa chaise, ses grands bras noueux touchant presque terre. Helmer avait rêvé. Il avait rêvé qu’il essayait de noyer sa femme, et que celle-ci se débattait. Elle lui avait griffé le visage. Son front était couvert d’une sueur glacée.

— Très joli cauchemar, commenta le remords en souriant. Félicitations, Votre Solennelle Prestance.

La créature avait encore grandi.

Le roi avança une main tremblante vers le plat de cochonnailles et enfourna une tranche de jambon entière dans sa bouche. Combien de temps avait-il dormi ? Il regarda le remords en mâchonnant sa nourriture, puis se servit une large rasade de vin noir.

Il pensait à sa mère, seule dans ses appartements. Assurément, tout cela était sa faute. C’était elle qui lui avait donné cette idée stupide de capturer la Nuit. À présent, il était pris au piège. La libérer ? Autant se jeter par la fenêtre : elle était le seul atout qu’il lui restait à jouer. Si seulement elle avait accepté de se montrer un peu plus coopérative ! Mais il était impossible de la faire parler, impossible de négocier avec elle. Lui demander pardon ? Il l’avait déjà fait des centaines de fois et cela n’avait rien changé. Non, il ne voyait pas de solution. La Mort voulait qu’il relâche sa sœur sans condition. Il se condamnerait lui-même en lui rendant sa liberté. La situation était sans issue.

La reine Djaniss, pour sa part, se morfondait dans les appartements de sa tour. Les premiers jours, une dizaine de gardes avaient partagé sa couche, contraints et forcés. Un temps, elle s’était abandonnée à leurs étreintes violentes. Aucun d’entre eux, malheureusement, ne parvenait à lui

faire oublier l’étranger qui était venu à elle. Son souvenir brûlant peuplait maintenant sa solitude.

Hemd’l. J’ai pour nom Hemd’l.

Hemd’l le loup blanc. Il était arrivé peu de temps après qu’on eut retrouvé le cadavre d’Eelen. Elle le revoyait debout devant son lit, le torse sculpté, les yeux étincelants, une longue crinière de cheveux blancs coulant entre ses omoplates. Elle l’avait désiré, étendue et offerte. Elle l’avait regardé longuement, lui si beau et si fort. D’un geste négligent, il avait jeté la bourse sur ses draps de soie.

— Tiens, avait-il expliqué. C’est la poussière d’âmes dont je t’ai parlé. Quiconque en absorbe devient capable de voir les Faeders.

Pouvait-elle le croire ? Elle savait, *pensait* savoir que les Faeders avaient disparu de la surface du monde depuis bien longtemps.

— Alors comment se fait-il que je te voie, moi ? avait-elle demandé en se redressant sur son lit, poitrine dénudée.

— Je suis resté trop longtemps en Asgard, avait répondu l’étranger à la crinière de neige. La faute à ce maudit pacte qui nous a condamnés à la solitude. J’ai perdu la faculté de me rendre invisible. Mais la Nuit, elle, marche chaque soir sur cette terre, et les mortels ne font que deviner sa présence. Elle est une Faeder et, comme les autres Ténèbres, elle ne se révèle qu’à ceux qu’elle juge dignes de la contempler. Verse cette poudre dans la boisson de ton fils et il la verra, comme tu me vois en cet instant.

— Pourra-t-il… la sentir ? avait murmuré la reine en se juchant sur le rebord de son lit, enserrant la taille de l’étranger. Pourra-t-il la sentir comme je te sens ?

Elle avait posé ses lèvres sur son bas-ventre et il s’était laissé faire. De ses deux mains, il l’avait littéralement soulevée, et elle avait passé ses jambes autour de sa taille,

renversant la tête et lui, couvrant de baisers sa gorge fragile comme une colonne de verre, l’avait léchée en poussant de petits grognements. Elle l’avait senti plein de puissance, elle s’était mise à gémir.

— Tu vas régner, Djaniss, avait-il chuchoté en lapant son cou avec avidité. Ton fils va mourir, c’est le prix à payer – mais telle est la destinée, inscrite dans les larmes de Reah.

— Oui, oui, tout ce que tu voudras, avait haleté la reine tandis qu’il la possédait. Et que mon règne vienne, si c’est ce que tu veux…

— Ton fils va mourir, avait répété l’étranger en refermant sa bouche sur l’un de ses tétons.

Soudain, il l’avait relâchée et elle était retombée en arrière, les bras en croix et il l’avait contemplée avec un rictus de triomphe et avait ricané.

— Ainsi soit-il, avait-elle soupiré tandis qu’il se couchait sur elle et qu’elle le recevait, les jambes écartées. Oh, tu es mon dieu, tu es mon dieu…

Il s’était enfoncé en elle, sa longue chevelure blanche effleurant la pointe de ses seins, et tout s’était effacé, tout avait disparu en une vague de plaisir.

Mais lorsqu’il l’avait quittée au petit matin, épuisée et pantelante, le bonheur avait rapidement fait place à l’inquiétude. Son fils devait mourir, la chose lui apparaissait maintenant dans toute sa troublante réalité. Non pas que l’idée de sa disparition l’affectât outre mesure, ni même qu’elle l’effrayât : Helmer lui rappelait trop son père, et si elle appréciait ses intentions, elle savait aussi qu’il était cruel et morbide, comme la plupart de ses ancêtres. Elle n’avait rien contre l’idée de régner à sa place. Mais qu’il dût mourir pour satisfaire les volontés d’un Faeder, voilà qui ne laissait pas de l’intriguer. Depuis quand les Faeders étaient-

ils revenus s’occuper des affaires de Midgard ? Elle qui n’avait jamais vu en eux autre chose que des mythes.

Et à présent qu’elle y repensait, à présent que le bruit, dans tous les couloirs du château, courait que son fils avait perdu la raison, à présent qu’elle avait pu contempler la Nuit telle qu’en son incomparable splendeur, une langueur inquiétante s’emparait de son âme, et rien ne parvenait à l’en distraire.

Le Faeder ne s’était jamais remontré, mais ce qu’il avait annoncé s’était réalisé : la reine Eelen avait perdu la vie, le roi avait pris la Nuit en otage, la Mort était venue et attendait maintenant son heure. Combien de temps encore avant qu’il ne se résigne à la suivre – à prendre le chemin de Winterheim ? Il lui tardait que tout cela s’achève. Que son fils disparaisse du château et qu’elle puisse régner enfin.

Je suis désolée, Helmer. Mais il y avait un prix à payer, et tu étais ce prix.

Le roi, désormais, refusait de quitter son cabinet privé. Il ne cessait de penser à sa femme, à tout le mal qu’il avait fait au royaume, aux gens qu’il avait blessés, trahis et tués. Son remords n’en finissait plus de grossir. Bientôt, il devint si énorme que sa tête toucha le plafond et qu’il dut s’asseoir par terre. Helmer continuait de picorer machinalement, sans cesser de l’observer. Lorsqu’il fut certain qu’il ne pourrait plus sortir de la pièce de quelque façon qu’il s’y prenne, le souverain se leva, se traîna jusqu’à la porte, l’ouvrit, et s’abattit au sol comme une masse.

— Non ! cria le remords. Ne me laisse pas !

Ses épaules étaient coincées entre les murs et il se tenait ramassé sur lui-même, recroquevillé comme un enfant dans le ventre de sa mère. Le roi trouva encore la force de sourire. Deux gardes se précipitèrent vers lui pour le relever et le

porter jusqu'à sa chambre. Il était brûlant de fièvre. Il délirait. On envoya chercher un médecin.

Les serviteurs nettoyèrent le petit cabinet privé où le monarque avait passé dix jours. Comme les vers grouillaient dans la nourriture, et qu'une pourriture insoutenable flottait sur les lieux, ils durent se nouer des mouchoirs sur le visage. Certains étaient pris de nausées. Tous, ils passaient au travers du remords sans le voir ni le sentir. Lui gémissait en maudissant son maître, hurlait sa fureur d'avoir été piégé – mais seule Sa Majesté aurait pu l'entendre, et Sa Majesté se débattait maintenant entre la vie et la mort. Dehors, le manteau de la Nuit flottait toujours sur la forêt.

À présent, le roi était endormi. Ses conseillers se tenaient autour de son lit.

— Des saignées, fit le médecin en secouant la tête avec une moue sceptique.

Il attribuait son état à la nourriture avariée qu'il avait absorbée.

— Sa Majesté, expliquait-il encore, se trouve dans un état de grande faiblesse nerveuse. Cela est dû au deuil qu'il porte, et qui l'a laissé sans forces. Il faut du sommeil. Beaucoup de sommeil.

Les conseillers se retirèrent sans bruit. Seul un jeune page aux longs cheveux gris restait à ses côtés pour veiller à ce que Sa Majesté ne manque de rien.

La porte s'était refermée sur la grande chambre noyée de pénombre. Le remords d'Helmer étouffait à quelques bâtiments de là, replié sur un cri de souffrance muette. Le roi s'agitait pendant son sommeil. Il sentait la créature mourir, et comprenait qu'en la tuant, il s'était condamné lui-même. Plus rien ne le retenait à présent en ce monde. La Mort l'appelait. Son visage était tout proche…

Le front bouillant de fièvre, le roi se réveilla en sursaut. Le petit page, qui s'était assoupi, manqua tomber de sa chaise.

— Votre Majesté !

— Approche, souffla le roi, approche plus près…

— Votre Majesté, répéta le page affolé. Voulez-vous un peu d'eau ?

Helmer secoua la tête.

— No… non. Tu… tu vas faire ce que je te dis… écoute bien, fit-il d'une voix très faible.

— J'écoute, Votre Majesté.

— Descends aux oubliettes. Prends ce trousseau de clés, contre ma poitrine, et trouve la cellule la plus profonde et la plus sombre…

— Celle du fantôme, Votre Majesté ?

Le roi fut pris d'une quinte de toux. Un éclair passa dans son regard.

— Celle du… fantôme, oui. La première clé… ouvre la cellule et la… seconde, l'anneau… de fer. Ouvre l'anneau… tu m'entends ? Ouvre l'anneau… et libère-la…

— L'anneau, oui, répéta le petit page sans comprendre. Je ferai ce que vous m'avez dit.

— C'est… bien, murmura le roi. Dis-lui… Dis-lui surtout que j'ai… payé, que je… regrette et que…

Une nouvelle quinte de toux l'empêcha de continuer.

— Voulez-vous que j'appelle quelqu'un, Votre Majesté ? s'affola le petit page en ramenant une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Inu… tile… grimaça le roi. Mais approche-toi… plus près encore… C'est ça…

Le roi leva une main tremblante.

— Donne-moi… ce que tu tiens…

Le jeune garçon tendit la main. Le roi y voyait une fleur noire, une rose aux pétales de nuit, du noir le plus pur qu’il eût jamais contemplé. Il la saisit, et le petit page le vit porter sa main à sa bouche. Il ne pouvait rien voir d’autre.

Helmer porta la fleur à ses narines et respira son odeur. Ses yeux se fermèrent doucement. Un dernier soupir s’échappa de ses lèvres. Le petit page sanglotait à son côté mais le roi ne l’entendait plus. Il était déjà parti. Il y avait une lueur, là-bas, et il devait absolument la suivre.

Plus rien d’autre n’existait.

Deuxième mouvement

Nartchreck

Keÿdor

L’ennemi approchait. Dans les branches du vieux chêne foudroyé, le chevalier sentait son cœur battre à tout rompre. Du combat sans merci qui l’attendait à présent dépendait sûrement le salut des royaumes du Nord. Une fois de plus, il se retrouvait seul contre tous. Mais il n’en voulait pas aux forestiers qui avaient fait de lui leur sauveur. Après tout, qui d’autre que lui aurait pu se mesurer aux terribles armées du draaken ?

Au bruit lourd de ses pas, assourdis par la neige, le chevalier comprit que le monarque était seul. Cette fois, il ne lui laisserait pas de seconde chance. La bataille serait sans pitié : sanglante et définitive.

Le chevalier serra son épée et se prépara à sauter. L’infâme créature ne se doutait pas de ce qui l’attendait : si ces démons avaient un défaut, c’était bien celui d’être trop confiants. Son adversaire, lui, était toujours sur ses gardes. Il savait que la vie était un chemin semé d’embûches.

Le draaken arrivait. Son apparence débonnaire cachait une nature perverse. Le chevalier se promit de lui faire ravaler son sourire satisfait.

Lorsque le monstre passa sous sa branche, il se laissa tomber de l’arbre et atterrit directement sur son dos. La créature vacilla un instant avant de s’écrouler dans une éclaboussure de neige fraîche.

— Hé ! fit le draaken.

— La ferme, canaille ! lui intima le chevalier, qui était déjà monté sur lui et pointait sa lame sur sa gorge offerte. La ferme, ou je t’occis comme un pourceau !

— Oh, Janes, gémit le draaken, qui n’était somme toute qu’un jeune garçon à la physionomie courtaude, enlève ce bâton de ma gorge, tu veux ? Hé, tu me fais mal !

— Silence, démon, ou je t’envoie rejoindre tes maîtres !

— Oui, eh bien, tu oublies que nous devons nous rendre à Djoreng ce matin, répliqua l’autre en saisissant son adversaire par les genoux et en le faisant gentiment basculer sur le côté.

— Le mal triomphe du bien, reconnut Janes Oelsen, à quatre pattes dans la neige, tandis que son frère se relevait et brossait ses vêtements. Djoreng, tu dis ? Pourquoi faire ?

Keÿdor dévisagea son aîné avec une grimace incrédule. Les deux frères ne se ressemblaient pas du tout. Janes était grand, souple et musclé. Les mèches de ses cheveux blonds retombaient sur son visage constellé de taches de rousseur. Keÿdor était légèrement plus petit, et indubitablement plus gros. Ses cheveux étaient noirs et bouclés. Janes avait cependant eu maintes fois l’occasion de constater que son frère, malgré les apparences, était également doté d’une agilité peu commune. Tous deux étaient âgés d’une quinzaine d’années.

— Nous devons aller vendre les porcs, déclara Keÿdor. Tu as déjà oublié ?

— Oublié ? Non. Je me disais simplement…

— Quoi ?

— Que tu pourrais y aller tout seul ! hurla le jeune garçon en se relevant d’un bond et en prenant ses jambes à son cou.

En quelques instants, il avait disparu dans les sous-bois. Keÿdor secoua la tête. La mine pensive, il se baissa pour ramasser le bâton de son frère et le frappa contre un arbre tout proche pour en faire tomber la neige. Un battement d’ailes indigné lui fit lever les yeux.

— Oh, désolé, Flocon.

Perchée sur une branche, une magnifique chouette harfang, au plumage blanc tacheté de brun et aux yeux noirs cerclés d’or, le regardait avec attention. C’était la chouette de Janes, un animal fidèle et sans âge qui s’était attaché à lui alors qu’il se trouvait à peine en âge de marcher et ne l’avait plus quitté depuis.

Keÿdor jeta le bâton par-dessus son épaule et se dirigea d’un pas traînant vers la chaumière de ses parents. La perspective de se rendre à Djoreng pour vendre des cochons n’avait rien de particulièrement attrayant, mais le jeune garçon doutait que son frère le laisse y aller seul. À un moment ou à un autre, il réapparaîtrait. Il réapparaissait toujours.

Flocon déplia ses ailes et se mit à voleter d’arbre en arbre, précédant Keÿdor sur le chemin qui menait à la maison.

Son père était dans la cour, occupé à scier de grandes bûches de bois.

— Où est ton frère ? demanda-t-il en relevant la tête.

Keÿdor haussa les épaules.

— J’espère que tu lui as dit que nous avions besoin de lui.

Keÿdor eut un nouveau geste évasif et rentra à l’intérieur. Sverog, son père, le suivait du regard. C’était un homme puissamment bâti, usé par des années de labeur. Son crâne était chauve et il portait la moustache. Secouant la tête, il se remit à l’ouvrage. Ses deux fils ne lui avaient jamais donné beaucoup de soucis, mais ces derniers temps il s’inquiétait un peu pour Janes. Le jeune garçon passait ses journées à vagabonder dans les bois, et faisait montre d’une témérité qui confinait parfois à l’inconscience. Il se baignait dans les rivières glacées, grimpait aux arbres les plus hauts, partait chasser l’ours armé d’un seul coutelas et, chaque fois que la surveillance de son père se relâchait, s’en allait visiter les tavernes de Djoreng.

À y bien réfléchir, cela n'avait rien d'étonnant. Mais Sverog avait toujours conservé l'espoir de faire de son aîné un garçon comme les autres.

Malgré sa nature indolente et ses fréquents accès de mauvaise humeur, Keÿdor ressemblait déjà plus à l'idée que Sverog se faisait d'un fils « normal ». Il ne renâclait pas à la tâche, et c'était un garçon sérieux. À la longue pourtant, qui sait quel effet les frasques de son aîné pourraient produire sur sa jeune âme impressionnable ?

Le jeune garçon entra en traînant les pieds dans la vaste pièce unique de la demeure familiale. Sa mère était occupée à faire mijoter une soupe de lentilles dans laquelle surnageaient quelques morceaux de lard blanc.

— Et ton frère ? fit-elle en posant sa cuillère de bois sur le rebord de la table.

— Demande à papa, répondit Keÿdor.

Tania haussa les sourcils en le regardant.

— Allez-vous à Djoreng, ce matin ?

— *Je* vais à Djoreng, corrigea le jeune garçon. Monsieur Janes Oelsen préfère courir les bois.

— Courir les bois ? Flocon est-elle avec lui ?

— Non, soupira Keÿdor. Elle est au vieux chêne.

— Il faut qu'elle reste ici. Elle ne doit pas vous accompagner à Djoreng.

— Je sais, je sais. J'essaierai de lui expliquer.

C'était là l'une des particularités de cet étrange animal : il semblait comprendre ce que les gens lui disaient.

— Veux-tu un bol de soupe avant de partir ? proposa Tania en levant un sourcil.

— Merci, non. Plus vite je serai parti et plus vite les porcs seront vendus. Ils sont dans l'enclos ?

— À leur place.

Assis sur sa paillasse, Keÿdor rassembla ses affaires (une grosse miche de pain fourrée de fromage, une couverture râpée, un canif et un petit sifflet d'os) sur un carré de drap blanc dont il rabattit soigneusement les coins pour les nouer et les fixer à son bâton, qui l'attendait debout contre le mur. Il se leva, posa le bâton sur son épaule et embrassa sa mère sur les deux joues.

— J'espère que tu seras de retour avant la nuit, fit cette dernière en le serrant dans ses bras. Je te garderai un peu de soupe.

— Merci, répondit Keÿdor. Je ferai aussi vite que possible. Si par hasard vous voyez Janes, dites-lui que je ne lui pardonnerai jamais.

— Oui, oui, acquiesça Tania. Comme d'habitude…

Le jeune garçon sortit dans la lumière du matin en clignant des yeux et se dirigea vers l'arrière de la chaumière, où se trouvait l'enclos aux cochons. Six porcs noirs s'y ébattaient tranquillement, fouillant le sol glaiseux de leur groin. Des plaques de neige scintillaient. Le soleil était déjà haut dans le ciel.

Ouvrant la barrière de l'enclos, Keÿdor invita les cochons à sortir.

— Allez ! fit-il d'une voix ferme. Remuez-vous un peu ou je viens vous chercher !

Les cochons relevèrent la tête, puis se détournèrent avec indifférence. Keÿdor se passa une main sur la figure.

— Dieux, gémit-il, pourquoi faut-il que ça m'arrive à moi ?

Un cri strident le fit sursauter. Perchée sur l’un des piquets de la clôture, Flocon battait furieusement des ailes, les yeux braqués sur le troupeau. Cette sommation inattendue produisit un effet radical : avec de petits couinements affolés, les animaux détalèrent vers là sortie dans le plus grand désordre. Sur leur lancée, ils s’engagèrent sur le sentier neigeux qui quittait la maison. Keÿdor se retourna vers la chouette et lui adressa un signe de tête amical.

— Merci, lui dit-il simplement. Tu restes là, d’accord ?

Puis il partit en courant à la poursuite de ses cochons.

HUIT ÉCUS AU MOINS

Le royaume de Walrœk, sur lequel régnait le bon roi Sigmun, était bordé à l’ouest par le fleuve Aasb-Erden et à l’est par la chaîne des Ombres-Morts. Trois seigneurs vassaux se partageaient ses provinces, mais la bourgade de Djoreng, adossée à un épaulement rocheux couvert de sapins bleutés, dépendait directement du roi. Le château de Sa Majesté n’était d’ailleurs distant que de quelques lieues.

Le soleil était à son zénith lorsque le jeune garçon arriva en vue des portes du village. En définitive, il ne s’agissait que d’un petit hameau commerçant cerné d’un mur d’enceinte : mais il était ce que Keÿdor et son frère connaissaient de plus grand et à eux, il paraissait immense.

— Je viens vendre mes coch…

— Passe, déclara le garde en lui indiquant l’allée centrale.

Aujourd’hui était jour de marché à Djoreng. L’événement ne se produisait qu’une dizaine de fois par an. D’ordinaire tranquille et sans histoire, le village se parait alors de ses plus beaux atours, et semblait chatoyer de mille feux. La grand-place était ceinte en demi-couronne d’un alignement de bâtisses colorées qui faisaient face à l’hôtel de ville.

Il régnait là un désordre indescriptible.

Les étals des chalands, débordant de fruits secs, de champignons, de brioches, de pommes de terre, de venaisons, de confitures et de fleurs séchées, se chevauchaient littéralement ; d’autres marchands étaient venus vendre leurs bêtes : porcs sauvages et porcs domestiques, agnelets bêlant aux épaisses fourrures, bœufs robustes aux cornes arquées et volailles de toutes sortes. Effrayés par le bruit, les animaux se côtoyaient dans une intense agitation, au milieu des cris, des invectives et des arguments passionnés.

Keÿdor avisa un coin discret, près d'une jolie fontaine d'eau claire, où lui et ses porcs pourraient certainement s'installer. Il s'en approcha à pas mesurés, surveillant avec anxiété ses six cochons noirs, qui tentaient péniblement de se frayer un passage parmi leurs congénères.

— Ouf… soupira le garçon une fois arrivé à bon port.

Alignés devant lui, ses animaux attendaient plus ou moins sagement qu'un acheteur potentiel daignât poser les yeux sur eux. Le voisin de Keÿdor, un marchand de poissons à la voix tonnante, leur jeta un regard méfiant ; pour quelque obscure raison, il craignait manifestement que les cochons fassent de la concurrence à ses truites encore frétillantes. Keÿdor préféra l'ignorer et reporta son attention sur les deux tavernes de la place, le *Roi-Cerf* et le *Puits sans fond*, qui affichaient toutes deux salle comble et devant lesquelles semblait se presser une bonne partie du village.

Quoique l'hiver fût particulièrement rigoureux (mais le jeune garçon l'avait toujours connu ainsi – d'une certaine façon, il n'y avait pas d'autres saisons), le soleil réchauffait la terre du mieux qu'il pouvait. Une poussière incertaine dansait dans ses pâles rayons. Keÿdor songea qu'il avait soif, et faim aussi. Le pain et le fromage qu'il avait engloutis tout à l'heure appartenaient au passé. Il regarda ses six cochons avec lassitude. Avec un peu de malchance, il ne parviendrait pas à en vendre un seul. Le pire, c'est qu'il était bloqué là, sans moyen d'aller où que ce soit. Et tout cela à cause de Janes, ce maudit lâcheur !

Cette fois, Keÿdor en voulait vraiment à son frère. En son for intérieur, il avait toujours pensé que cette crapule finirait par se montrer, un sourire enjôleur aux lèvres, et une nouvelle histoire à raconter. Mais il avait beau regarder de tous côtés, la tignasse blonde de son aîné n'était visible nulle part.

Plusieurs heures passèrent ainsi. À la colère succéda la résignation et à la résignation le désespoir. Personne ne voulait acheter les cochons de Keÿdor. Il avait déjà baissé le prix de dix à neuf écus, puis de neuf à huit, sans plus de résultats. Il n'avait jamais été très doué pour la vente à la criée.

— Beaux cochons, beaux cochons !

C'était à peu près tout ce qu'il trouvait à répéter et cela n'avait pas l'heur de convaincre qui que ce soit.

L'après-midi était déjà bien avancé. Si Keÿdor ne parvenait pas à brader un seul animal, son père le tiendrait certainement pour responsable et ce serait une mauvaise chose. La vente des produits de l'élevage comptait pour une part très importante des ressources familiales : une telle occasion ne se représenterait pas de sitôt. Le jeune garçon se sentait abattu. Que devait-il faire ? Céder le tout pour une trentaine d'écus ?

Déjà, son voisin le poissonnier rangeait son étal et remballait ses affaires. À n'en pas douter, la journée avait été particulièrement fructueuse pour lui. En vérité, il était probable qu'elle avait été fructueuse pour tout le monde, excepté Keÿdor. Ce dernier commençait à regarder ses cochons d'un autre œil. C'était peut-être leur faute, après tout.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec vous ? demanda-t-il au plus gros d'entre eux en s'agenouillant à sa hauteur. Vous ne voulez pas être vendus, hein ?

Le cochon renifla avec mépris.

— Toi, fit Keÿdor en attrapant un autre spécimen par le groin, viens voir un peu par ici. Est-ce que tu ne penses pas valoir huit écus au moins ?

Le jeune garçon relâcha son cochon. Quelqu'un approchait.

— Vous m’avez convaincu, fit le nouveau venu : vraiment, je les prends tous !

Keÿdor releva la tête. Son frère se tenait devant lui, les mains dans les poches, ses cheveux blonds en désordre. Il affichait une mine radieuse.

— Espèce de crétin, commença Keÿdor en se redressant.

— Doucement, sourit l’autre en effectuant un petit bond de côté. Mon vieux, j’ai de grandes nouvelles !

— Ah oui ? Et tu penses vraiment que ça m’intéresse ?

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Qu’est-ce qui se passe ? s’emporta le cadet, au comble de la fureur. Voilà ce qui se passe ! fit-il en montrant ses porcs. Pas une seule vente de toute la journée !

L’un des cochons accueillit la nouvelle avec un grognement d’allégresse.

— Ah, eux ? Ne t’inquiète pas pour ça, petit frère : nous sommes riches !

— Qu’est-ce que tu es encore allé inventer ?

— Rien du tout : cinq cents écus, pas un de moins ! Et ce n’est pas tout !

— Cinq cents… Tu te moques de moi !

— Approche, répliqua Janes en saisissant son frère par le bras. Viens, il faut que nous parlions.

— Mais… Et mes porcs ?

— Je vais arranger ça, répondit l’autre. Petit, fit-il en hélant un gamin qui passait en courant devant eux, ça t’ennuierait de garder ces cochons quelque temps ?

L’autre le regarda en haussant les épaules. Janes fouilla sa poche et en sortit une pièce d’argent.

— Tiens, chuchota-t-il en la glissant dans la main du garçonnet. Il y en aura une autre pour toi quand nous reviendrons.

Il cligna de l’œil et entraîna son frère vers la taverne du *Roi-Cerf.*

— Mais vas-tu me dire ce qui se passe ? protesta celui-ci en se débattant mollement. Et… Et combien as-tu donné à ce mouflet ?

— Un demi-écu, répondit Janes. Une broutille.

Ils s’arrêtèrent devant l’enseigne du *Roi-Cerf* : une couronne de bois noir et un sceptre croisés.

— Tu n’as pas l’intention d’entrer là-dedans ?

Pour toute réponse, le jeune garçon ouvrit la porte et laissa le passage à son frère, qui hésita un instant et finit par s’avancer.

La journée touchant à son terme, l’assistance s’était considérablement clairsemée. Janes avisa une table un peu isolée dans le fond, et alla commander au comptoir. Il revint vers son frère avec un grand plat de rognons et deux chopes d’ale mousseuse.

— Content de ta journée ?

— Tu penses bien que non, répondit Keÿdor, maussade. Les parents vont être furieux. Bon sang, Janes, où est-ce que tu t’étais encore fourré ? Tu vas te faire passer une sacrée correction.

— Ça m’étonnerait, répliqua Janes, les yeux brillants d’excitation. Comme je te le dirais, je viens de mettre cinq cents écus à l’abri. J’ai l’intention d’en reverser la moitié à papa et maman.

— Je ne comprends rien à ton histoire. Cinq cents écus ?

— De l’argent honnête, petit frère. Gagné au jeu.

— *Quoi ?*

— L’attrape. Un tournoi au *Puits sans fond.*

— L’attrape ? Tu sais à peine jouer !

— Je me suis perfectionné.

— Et tu as gagné…

— Oh, dans les premiers moments, ça a été un peu difficile. Disons que je remportais suffisamment d’argent pour pouvoir continuer à en perdre de temps en temps. Et puis la chance a tourné.

— Je n’arrive pas à y croire, fit Keÿdor d’une voix éteinte. Je n’arrive pas à y croire.

— Les gens boivent beaucoup quand c’est jour de marché. Personne ne faisait vraiment attention à moi. Je changeais de table, je payais des tournées. Je me suis fait passer pour un marchand de fruits secs, et pour un vendeur de volailles. Puis pour un négociant en fourrures, quand j’ai commencé à jouer plus gros.

— Tu es complètement fou…

— Les autres ne me prenaient pas au sérieux. Mais les dés roulaient pour moi. Je crois que je suis parvenu à développer une stratégie intéressante. Le hasard est comme un petit animal sauvage : il faut apprendre à l’apprivoiser.

— Le hasard n’existe pas, fit Keÿdor songeur. Tout est inscrit dans la toile de Wyrd. Depuis le début.

— Tu crois vraiment ça ? ricana Janes. Tu crois vraiment que Wyrd peut s’intéresser à une misérable petite partie de dés ?

— Je n’en sais rien, décida Keÿdor en reposant sa chope aux trois quarts vide. Où est l’argent ?

— En lieu sûr, répondit son frère. Mais j’ai commencé à faire quelques petits investissements. Comme je te l’ai dit

tout à l’heure, ce n’est pas tout. Cet après-midi, pendant que tu essayais péniblement de vendre tes porcs, moi, j’ai appris des choses…

— Ah oui ?

— Oui, et j’ai immédiatement décidé de passer à l’action.

Son sourire s’élargissait.

— Je t’écoute.

— Très bien, commença Janes. Bon, tu connais le château de Nartchreck…

— Évidemment, répondit Keÿdor avec une pointe de nervosité.

Tout le monde, dans la région, connaissait le château de Nartchreck, même si les gens répugnaient à en parler. Niché dans les contreforts des Griffes Fantômes, une chaîne de montagnes brumeuses qui séparait le royaume de Walrœk de celui d’Abagaï, l’édifice avait la réputation d’être hanté, habité par des choses dont il paraissait raisonnable de taire le nom. On disait aussi, c’était inévitable, que ses profondeurs abritaient des richesses telles qu’aucun homme n’en avait jamais contemplé. Mais personne, évidemment, ne pouvait en témoigner pour de bon.

— Eh bien voilà, reprit le jeune garçon en sortant de sous sa tunique un vieux bout de parchemin froissé qu’il lissa sur la table. Ça, c’est la carte.

Keÿdor se tordit le cou pour essayer de mieux voir.

— Et alors ?

— Le plan du château. Pièce par pièce. Ici, tu as le jardin abandonné. Là, le corps de logis. Et là, les oubliettes.

— Où est-ce que tu as eu ça ?

— Où est-ce que tu as eu ça ? répéta Janes incrédule. C’est tout ce que tu trouves à dire ? Bon sang, Keÿdor, je te

croyais quand même un peu plus malin ! Il y a tout, regarde : même les chausse-trapes sont indiquées !

— Ouais, il ne manque plus que les trésors…

— Comment est-ce que je dois comprendre ça ?

— Combien as-tu payé cette carte ?

— Je l’ai gagnée.

— Oh.

— Quoi, « oh » ?

— C’est un faux, déclara calmement Keÿdor.

— Assurément, soupira son frère en repliant sa carte. Comment ai-je pu me laisser berner ? Comment ai-je pu seulement *oublier* de consulter Keÿdor, le spécialiste des cartes en tout genre ? Un aventurier de sa trempe…

— Ça va. Pas besoin d’être un spécialiste ni même un aventurier pour comprendre que tu t’es fait rouler. Il suffit de réfléchir un peu. Si cette carte était authentique, pourquoi son possesseur la jouerait-il ?

— Parce qu’il avait peur, répondit Janes en suivant du bout des doigts le contour de sa chope. L’homme qui m’a donné cette carte était véritablement terrifié, appuya-t-il en regardant son frère droit dans les yeux. Keÿdor, écoute : il n’avait plus rien à m’offrir. Il n’avait pas le choix *de toute façon.* Mais je suis sûr qu’il était déjà allé à Nartchreck. Ça se voyait à la façon dont il en parlait.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Il était possédé, petit frère. Il crevait de peur et de dégoût. Quand il m’a donné la carte, j’ai senti que je lui arrachais une partie de lui-même, mais en même temps, il me donnait l’impression d’être, comment dire ? Soulagé. Sacrément soulagé. Comme quelqu’un qui se réveille d’un mauvais rêve.

— Très bien, fit Keÿdor en croisant les bras. Admettons que tout ceci soit vrai. Admettons qu'il y ait un trésor dans ce château et que ta carte soit bonne. Je n'ai pas dit que j'y croyais, mais faisons comme si. Quels seraient tes projets ?

— C'est la deuxième partie de mon plan. Je viens de nous acheter de quoi monter une expédition à Nartchreck.

— Hein ?

— Deux épées. Deux poignards. Des sacs de toile. Provisions, cordes, lanternes.

— Où ça ?

— Sur le marché, tout à l'heure.

— Non, je veux dire : où as-tu mis tout ça ?

— Oh. Dans une chambre, là-haut, répondit Janes en désignant un escalier un peu vétuste à quelques tables de la leur.

— Une chambre ?

— C'est mieux, si nous voulons partir demain à l'aube. Bon, et si on allait prendre des nouvelles de nos porcs ?

— Janes, fit Keÿdor d'une voix blanche, il est absolument hors de question que nous partions pour Nartchreck. Ni demain, ni un autre jour, ni jamais, tu m'entends ? Nous devons rentrer à la maison. Maintenant.

— Tu ne comprends pas, répondit son frère en souriant. Je pars pour Nartchreck demain ; ce n'est pas toi qui m'en empêcheras. Si tu ne veux pas venir, je ne te forcerai pas. Je trouverai bien quelqu'un d'autre. Ma carte intéresse des gens, à Djoreng : j'ai déjà eu l'occasion de m'en rendre compte.

— Et les parents ?

— Avec ce que nous trouverons au château, les parents n'auront plus jamais besoin de travailler.

— Ridicule, répliqua Keÿdor, les dents serrées. Et les cochons ?

— Quoi, les cochons ? soupira son frère en levant les yeux au ciel. Ils connaissent le chemin, non ? Et puis si tu ne veux pas venir avec moi, tu n'auras qu'à les raccompagner !

— Janes, déclara Keÿdor en posant une main sur le bras de son aîné. Nous ne pouvons pas faire ça. Nous devons rentrer ce soir, avec les cochons. Maman sera morte d'inquiétude si nous disparaissons tous les deux. Et papa nous en voudra jusqu'à la fin de ses jours.

Le regard vide, l'aîné parut réfléchir un instant.

— Très bien, répondit-il au bout d'un moment. Qu'est-ce que tu proposes ?

— Nous retournons à la maison, commença Keÿdor, qui échafaudait son plan à mesure qu'il parlait. Nous laissons les cochons ici : nous prétendrons les avoir vendus et tu donneras aux parents l'argent correspondant. Arrivés là-bas, nous cachons l'équipement – un arbre creux, un terrier : nous trouverons bien un endroit. Et nous attendons le moment propice.

Il n'en croyait pas un mot, évidemment. Partir pour Nartchreck était une idée ridicule, et il le savait. Son frère avait toujours eu la folie des grandeurs, et les choses ne semblaient pas aller en s'arrangeant. Mais pour l'instant, mieux valait gagner du temps.

— Le moment propice… reprit Janes en se caressant le menton. Est-ce que ça veut dire que tu acceptes de partir avec moi ?

— Pourquoi pas ? répondit le cadet en se forçant à sourire. Ça peut être une expérience.

— Bon, c'est d'accord. Mais je nous donne dix jours, pas un de plus : dans dix jours, je m'en vais, avec ou sans toi.

Marché conclu ? demanda-t-il en posant un coude sur la table, doigts écartés.

— Marché conclu, répondit l'autre en relevant la manche de sa tunique.

Le bras de fer fut de courte durée : plus puissant que son adversaire, Janes ne tarda pas à le faire céder. Keÿdor se massa le poignet avec un petit sifflement admiratif.

— Tout dans les muscles, hein ?

UNE DISCUSSION

Dix jours avaient passé. Les deux jeunes gens étaient rentrés chez eux avec l'argent des cochons, et leurs parents ne s'étaient doutés de rien. Janes avait caché leur équipement sous un buisson à l'orée de la forêt et aucune allusion à l'expédition n'avait plus été faite.

Keÿdor s'était contenté de vaquer à ses occupations habituelles : aider son père à l'atelier, où les sculptures sur bois s'empilaient gentiment le long des étagères polies, soutenir sa mère dans ses tâches quotidiennes – l'élevage (il restait quelques poules et plusieurs couples de lapins blancs) et la cuisine. Au troisième jour, deux des six cochons censément vendus dix écus chacun par les deux frères avaient miraculeusement retrouvé le chemin de la maison. Un peu paniqué, Keÿdor avait averti son aîné, qui s'était contenté de hausser les épaules. Janes avait confié ses bêtes à un charcutier qu'il avait ruiné au jeu quelques heures plus tôt. Peut-être y avait-il un dieu pour les cochons.

Sverog, pour sa part, n'avait pas demandé la moindre explication : depuis son retour, le comportement de son fils lui paraissait plus étrange encore qu'à l'accoutumée, mais il préférait ne pas compliquer les choses.

Janes passait ses journées à courir la forêt. Il ne réapparaissait qu'à la nuit tombée, le souffle court, en sueur. Personne ne lui posait de questions. Il se contentait d'engloutir en silence les grands bols de bouillon fumant que sa mère déposait devant lui, puis il sortait se coucher – il tenait depuis peu à dormir dans la grange. Il s'écroulait comme une masse et se réveillait avec le chant du coq. Lui et son frère ne se croisaient qu'en de rares occasions. Ils avaient presque cessé de se parler : non que leurs relations se fussent envenimées ; simplement, tout avait déjà été dit.

Au soir du neuvième jour, Keÿdor vint trouver son aîné dans la cour. Le visage tourné vers le ciel, les yeux clos, Janes laissait le vent nocturne jouer dans ses cheveux. Le soleil disparaissait à l'horizon, et les ombres grandissaient sur la neige.

— Tu sais, commença le cadet, je ne crois pas que je vais venir avec toi, demain.

— À ta guise.

— Tu es fâché ?

— Non. Je m'en doutais.

Keÿdor se gratta la nuque. Il s'était attendu à ce que son frère essaie au moins de le convaincre – il l'avait espéré, même. Mais Janes gardait le silence.

— Ce n'est pas une très bonne idée de partir maintenant.

— Pourquoi ça ?

— J'ai entendu papa et maman discuter. Le roi Sigmun prépare ses troupes. Des éclaireurs ennemis ont été aperçus sur les rives de l'Aasb-Erden.

— Un draaken des Ombres-Monts ?

— C'est ce qui se raconte.

Janes ouvrit les yeux. Sa connaissance du monde se limitait aux environs immédiats du royaume de Walrœk (le royaume d'Elsnör à l'ouest, les Griffes Fantômes au sud, bordant les terres d'Abagaï et au nord, tout au nord, l'immense Désolation Blanche) et à l'est, savait-il, se dressaient les Ombres-Monts, région de pics vertigineux, couverts d'une neige éternelle et infestés de monstres sanguinaires. La menace d'une invasion draaken avait souvent plané sur Walrœk : on connaissait le tempérament belliqueux des adorateurs du Grand Dragon et, après tout, les montagnes n'étaient séparées de Walrœk que par un

simple fleuve. Mais jusqu’à présent, aucune alerte sérieuse n’avait troublé la quiétude du royaume. Des éclaireurs ? Une invasion ?

— Pourquoi maintenant ? demanda Janes.

— Je n’en sais rien, reconnut son frère. Parce que le roi Sigmun est vieux et affaibli ? Parce que les draakens pensent que la reine d’Elsnör ne viendra pas à notre secours ?

Les draakens ne resteront pas éternellement dans leurs montagnes…

C’est ce qu’avait dit leur père un jour, et cela prenait à présent les accents d’une inquiétante prophétie. Janes était perplexe.

— Pourquoi ne m’en as-tu pas parlé avant ?

— Je ne voulais pas t’embêter avec ça. C’est simplement que papa en a discuté il y a quelques jours, parce qu’un menuisier de Djoreng lui a dit que ses deux fils projetaient de s’enrôler.

— C’est vraiment si sérieux ?

— Bah, soupira Keÿdor, comment veux-tu que je le sache ? Depuis le temps qu’ils doivent descendre de leurs montagnes, ces draakens !

Les draakens…

Janes n’en avait jamais vu mais pour en avoir souvent entendu parler, il se les représentait parfaitement : des créatures brutales et imprévisibles, à la peau métallique (comme celle des Dragons) et puissamment armées. Les draakens *vénéraient* les Dragons. Ils se prétendaient leurs enfants. Après l’Exeat, expliquaient les poètes, les Faeders s’étaient retirés en Asgard, et les Dragons avec eux. Faeders et Dragons s’étaient affrontés pendant des siècles et des siècles. Leurs terribles combats avaient failli détruire

Midgard, et lorsqu'ils en avaient pris conscience, ils s'étaient promis mutuellement de ne plus jamais fouler la terre des humains. Seule une poignée de Faeders (la Mort, la Peur, la Nuit, le Songe) était restée en Midgard pour veiller sur les hommes, et si les autres avaient disparu de la surface du monde, les humains n'en révéraient pas moins leur mémoire. Les Dragons, en revanche, n'avaient toujours été considérés que comme les serviteurs des Faeders. Certes, il s'agissait de créatures immortelles, mais c'était là leur seul titre de gloire. Pour le reste, ils n'étaient que des dieux inférieurs, des monstruosités d'écailles, et Janes lui-même s'était souvent demandé si leur existence n'était pas une légende. Les Faeders étaient les *véritables* dieux, créateurs du monde et des hommes. Les croyances des draakens, leur amour pour les Dragons s'apparentaient donc à une sorte d'hérésie.

— Nous verrons bien, fit Janes après un temps de silence. Il serait quand même étonnant que les draakens profitent de mon absence pour envahir le royaume.

Il fit un clin d'œil à son frère.

— Alors c'est sûr ? reprit Keÿdor. Tu pars demain ?

— Je fais ce que j'ai dit. Ne t'inquiète pas pour les draakens, petit frère.

— Je ne suis pas inquiet. Tu t'en vas à l'aube ?

— Un peu avant.

— Sois prudent, murmura Keÿdor en serrant son aîné dans ses bras. Fais bien attention à toi.

— Je serai de retour dans quelques jours, répondit Janes en souriant.

— Promis ?

— Promis, répondit le jeune garçon.

Le lendemain matin, il avait disparu.

Janes mit deux jours pour arriver au château : Nartchreck – soif inextinguible de l'aventure.

C'était plus qu'une envie.

C'était un appel.

Le jeune garçon portait une tunique de cuir, de simples chausses couleur ocre et un large ceinturon orné d'une boucle de métal, auquel il avait glissé son épée. Un poignard était dissimulé dans l'une de ses bottes. Le sac qu'il avait passé par-dessus son épaule contenait une corde de bonne longueur, une lanterne à huile et des provisions pour quelques jours, ainsi qu'une chaude couverture de laine. Janes marchait d'un bon pas, respirant à pleins poumons l'air vivifiant de la forêt. Il n'avait pas neigé depuis plusieurs jours et les branches des sapins bleus se balançaient mollement au gré de la brise.

Silencieuse, Flocon suivait son maître à distance respectable et les teintes cuivrées de l'astre solaire se reflétaient dans le noir de ses grands yeux. Le jeune garçon avançait aussi vite que possible. La neige crissait sous ses pieds et le terrain s'élevait progressivement. Des chevreuils, des daims au pelage tacheté de blanc s'enfuyaient à son approche entre les fourrés et, lorsqu'il levait les yeux, des écureuils à queue touffue couraient sur les écorces d'argent craquelées, bondissant joyeusement de branche en branche.

Quand le soleil atteignit son zénith, le jeune garçon avisa une vieille souche à l'ombre d'un sapin et décida de s'octroyer quelques instants de repos. De son sac de toile, il sortit un morceau de viande séchée.

Ce n'était pas une vie nouvelle pour lui : il était habitué à ces longues échappées solitaires et connaissait la forêt comme sa poche. Il consulta sa carte. Le château de

Nartchreck était désigné par une tête de mort. La neige scintillait doucement, et un léger bruissement de vent flottait entre les branches.

Janes se leva et se remit en route.

Le soir venu, il sortit son briquet à silex et après plusieurs essais infructueux, alluma un bon feu avec quelques branches mortes épargnées par l’humidité. Il s’endormit enroulé dans sa couverture, à l’abri d’un buisson d’épines grasses. Perchée au sommet d’un arbre voisin, Flocon veillait sur son sommeil, immobile dans l’immense nuit glacée.

Lorsqu’il repartit, le jour n’était même pas encore levé. Le terrain, arbustes, rocailles et mélèzes, se faisait de plus en plus accidenté. Au loin, le profil des Griffes Fantômes se dessinait dans l’aube naissante.

Janes avait sorti son épée pour se tailler un chemin entre les ronces qui s’agrippaient à ses chausses. À en juger par les empreintes dans la neige, c’était là le domaine des renards et des sangliers. Mais plus le jeune garçon progressait, plus les traces se faisaient rares, les fougères revêches et racornies, les sapins malades et tordus. Les oiseaux, dans les arbres, avaient cessé de chanter. La journée était déjà bien avancée lorsque Janes prit conscience que la forêt était devenue silencieuse. Le vent lui-même était tombé. Figées par le givre, les branches perdaient leurs épines.

Il faisait maintenant très froid. Laissant tomber son sac à terre, le jeune garçon planta son épée dans le sol et avisa un mélèze qui paraissait plus grand et plus solide que les autres. Il commença à grimper. Grêles et tombantes, les branches ployaient dangereusement sous son poids. Il savait être prudent : ses pieds agiles ne se posaient qu’à la naissance des rameaux les plus sûrs. Mais souvent, l’écorce grisâtre s’effritait sous ses doigts.

Comme la plupart des habitants de Midgard, Janes pensait que les végétaux étaient des êtres vivants. Dans leurs nervures coulait le sang des dieux morts, puisé par les racines dans le tréfonds de la terre.

Cet arbre-ci était plein de souffrance.

Arrivé à la cime, Janes plaça une main en visière et parcourut la plaine du regard. Il se trouvait dans les contreforts des Griffes Fantômes. Partout, la forêt s'étendait. Là-bas, dans les brumes de l'hiver, on devinait la courbure bleutée du long fleuve Aasb-Erden qui, avait-il appris, prenait sa source dans les immenses glaces du Nord. Dans le lointain, les formes indistinctes des Ombres-Monts se confondaient avec les nuées du ciel.

Janes ne s'était approché qu'une seule fois des rives du fleuve, lorsqu'il était enfant, mais le souvenir de l'événement était resté gravé dans sa mémoire.

« Tu vois ce géant ? » lui avait demandé son père.

Le petit garçon qu'il était avait hoché la tête, les yeux plissés sous le soleil.

« Et ces blocs de glace, tu les vois ? »

Comment ne pas les voir ? La furie du courant les emmenait au loin et le vacarme qu'ils faisaient en s'écrasant contre les rochers, mêlé au tumulte des eaux, était semblable au grondement des dieux éperdus de colère.

« Ils courent vers leur mort, Janes. Ils le savent, mais ils ne peuvent rien y faire. Tout comme nous. »

Le garçonnet ne pouvait plus détacher son regard du fleuve. Les blocs de glace condamnés, ballottés par les remous d'eau claire et les tourbillons cernés d'écume, pulvérisés contre la roche, hurlaient leur terreur en disparaissant au loin.

« Où vont-ils quand ils sont morts ? demanda l'enfant en serrant plus fort la main de son père.

— Personne ne le sait. »

Le jeune garçon tourna la tête vers les hauteurs. De longues vagues de sapins noirs montaient en ondulant à l'assaut de la colline et se brisaient net à l'approche du sommet, au pied des murailles de Nartchreck. Janes ressentit un profond malaise en contemplant la silhouette sombre de la forteresse, accrochée au dôme neigeux. Quels secrets obscurs renfermaient ces murs noircis de suie et de poussière ?

Le jeune garçon se laissa glisser le long de l'arbre et sauta à terre. Il brossa ses vêtements, hissa son sac sur son épaule, passa son épée à sa ceinture et se remit bravement en route. À cette allure, il atteindrait le château avant la nuit.

Le souffle court, il progressait entre les massifs de ronces et les troncs d'arbres morts, s'agrippant de temps à autre à une souche tordue pour reprendre sa respiration. Sous la voûte des sapins décharnés, ses pieds foulaient une neige boueuse. Lorsqu'il levait la tête, il pouvait voir les premières murailles se dresser, quelques dizaines de pieds plus haut. Le jeune garçon savait que la citadelle possédait deux murs d'enceinte. Celui-ci devait être le premier.

Un cri perçant déchira le silence.

— Flocon ?

Janes réalisa à quel point il était seul.

— Flocon ?

Un nouveau cri retentit sur sa gauche. Le jeune garçon se dirigea dans cette direction et aperçut bientôt sa chouette. Perchée sur la branche d'un sapin, Flocon fixait son maître,

tournant régulièrement la tête vers la masse sombre du château masquée par les arbres.

— Par les dieux, Flocon, qu'est-ce que tu nous as trouvé là ?

Janes tira son épée et s'approcha à pas comptés. Adossé au tronc d'un arbre, un squelette, tête inclinée, semblait contempler la forêt de ses orbites vides. Le jeune garçon s'arrêta à distance respectable. Le plus étrange n'était pas la présence du squelette, mais bien son aspect. C'était comme si quelqu'un s'était amusé à peindre en noir l'un de ses profils, celui qui était tourné vers le château, et avait laissé l'autre aussi pâle et blafard qu'il l'avait trouvé. La coupure était nette : elle descendait du crâne jusqu'au bassin, en passant par les vertèbres. Janes se rapprocha encore. La texture même des deux parties paraissait différente. Côté château, les os noircis, hérissés de petites épines, étaient indubitablement déformés.

Le squelette semblait s'être arrêté ici pour attendre la mort. Les doigts de ses mains étaient ouverts vers le ciel.

Flocon poussa un nouveau cri. Elle avait l'air particulièrement nerveuse. Son jeune maître se retourna vers elle.

— Eh bien, Flocon ?

D'un battement d'ailes, la chouette se posa à terre et s'avança en se dandinant vers le tronc d'arbre.

— Il t'intrigue, pas vrai ?

Rapide comme l'éclair, l'un des bras du squelette se détendit soudain. Flocon poussa un cri terrifié et essaya de dégager son aile. Sans réfléchir, Janes dégaina son épée et l'abattit des deux mains sur le squelette, qui explosa dans une gerbe d'esquilles.

Flocon gisait à terre. La main du squelette était restée agrippée à ses plumes. Le jeune garçon se baissa pour ramasser la chouette blessée et l'emmena à l'écart. Il se retourna vers les restes de la chose. Tout s'était passé si vite ! Il avait réagi sans même y penser.

Janes déposa l'animal au sol et entreprit de déplier les doigts osseux qui s'étaient refermés sur son aile. Flocon se laissait faire sans bouger. Bientôt, elle fut libre. Janes souleva la main dans la lumière du crépuscule. Il la lança contre un arbre où elle se fracassa avec un bruit sec. Les doigts noircis s'éparpillèrent dans la neige. Le jeune garçon caressa longuement les plumes duveteuses de la chouette, pour vérifier qu'elle n'avait rien de cassé.

— Je suis désolé, murmura-t-il, tandis que le vent se levait entre les arbres. Je n'aurais pas dû te laisser me suivre.

Les yeux grands ouverts, Flocon le regardait. Janes savait qu'elle comprenait.

— N'aie pas peur. Je vais m'occuper de toi. Nous allons rester ici pour la nuit : nous ne bougerons pas tant que nous ne serons pas sûrs que tu es guérie.

Le soir vint rapidement. Avec quelques branches tombées à terre, Janes confectionna un abri de fortune au pied d'un sapin. Il tapissa le sol de mousse et de rameaux, puis disparut sous sa couverture, le corps de sa chouette serré tout contre lui. Il pensait à l'hiver – à cet hiver qu'il avait toujours connu. À son côté, Flocon remuait faiblement.

— Flocon ?

Flocon était malade. Le jeune garçon se redressa sur un coude pour mieux l'examiner. Les yeux de la chouette brillaient d'une fièvre étrange. Elle semblait vouloir lui dire quelque chose. Janes sentit une vague de chaleur monter en lui. Les ailes de l'animal frémissaient sous la caresse du vent, mais son regard était fixe. Bientôt, les deux pupilles

n’en firent plus qu’une : un cercle tremblotant, un lac de noirceur…

UNE VISION

L'homme au long manteau de cuir sombre regarde le lac pendant quelques instants puis descend de cheval. Le bord de son chapeau est si large que nul ne peut voir son visage. Sur un signe de sa main, les hommes qui le suivent mettent à leur tour pied à terre. Ils s'avancent prudemment sur les bords du cratère, le cœur saisi d'une admiration craintive.

Cet endroit-là ne ressemble à aucun autre. C'est un gouffre de rocaille, un gouffre suffisamment large pour accueillir un village tout entier, et dans lequel se déversent, de toute la force de leurs eaux fougueuses, trois fleuves glacés, l'un venant du nord, l'autre de l'est et le dernier du sud. Au centre du lac se tient un château, une merveille aux reflets irisés, délicat équilibre de coupoles, d'arches et de flèches élancées. L'eau des trois cascades se brise sur les surfaces de cristal.

Ainsi le palais semble-t-il fait de glace. Partout se forgent de nouvelles improvisations et malgré la pâleur du soleil, c'est un éblouissement de couleurs, un jaillissement de bleu et d'émeraude, un monde ensorcelé de voûtes, d'arcades et de dentelures étincelantes.

En plissant les yeux, on peut saisir le mouvement perpétuel de minuscules reflets dorés, voletant sous la brume glacée : ce sont les ailes des fées de givre qui renvoient la lumière du jour. Par dizaines, par centaines, les minuscules créatures s'activent pour polir la glace, construire de nouvelles passerelles, élever de nouvelles tourelles, et leur travail donne au palais tout entier des beautés graciles, presque miraculeuses. L'eau ruisselle sur le château, s'attarde parfois en d'infimes courbures, puis continue sa course sur les parois de verre et de glace qui se superposent et se mêlent les unes aux autres avec des miroitements d'azur fragiles.

Tel est le refuge de la Dame des Songes.

Tout autour du palais, l'eau du lac respire lentement sous le crépitement des millions de gouttelettes irisées crevant son miroir. Cette eau-là est d'un vert sombre tirant vers le noir. Le froid, pourtant intense au fond du gouffre, ne semble pas avoir de prise sur elle. On dit que ce lac est sans fond, comme les rêves qui s'y noient.

Une passerelle de cristal bordée de glace, surmontée d'un treillis de fils d'argent, enjambe les eaux noires et relie d'une seule courbure l'entrée du palais au bord du gouffre pierreux. Un escalier de marches polies, taillé à même la roche, monte en colimaçon jusqu'à la surface et encercle l'édifice comme une cicatrice.

Une petite fée de givre volette timidement autour du groupe des voyageurs. Ses ailes sont translucides, son corps semble si frêle…

L'homme au grand chapeau noir lui fait signe d'approcher. Les autres soldats se tiennent en retrait, attendant les ordres.

La fée s'avance en voletant.

— Où est ta maîtresse ? demande l'homme d'une voix dure.

La petite créature continue à battre des ailes. Le bras de l'homme se tend brusquement, la manquant d'un cheveu.

— Ah, maudite sois-tu, marmonne-t-il.

La fée recule sans le quitter des yeux.

— Va dire à ta maîtresse que son frère désire la voir.

La petite créature disparaît d'un vigoureux battement d'ailes. Son vol est si rapide qu'il est impossible de le suivre à l'œil nu. L'homme au grand chapeau noir pose une main gantée sur le mufle de son cheval et lève les yeux au ciel.

De gros nuages gonflés de neige s’amoncellent à l’horizon. Leur masse grisâtre masque peu à peu les rayons du soleil.

— Tenez-vous prêts, fait l’homme en se retournant vers ses soldats. Ne la laissez pas s’enfuir.

Les autres acquiescent en hochant la tête. Certains attendent autour d’un solide chariot à bâche dissimulé sous la frondaison des arbres. D’autres se tiennent plus en retrait encore, au pied des chênes centenaires. La peur se lit dans les regards.

— Hé ! fait l’un des soldats en poussant son compagnon du coude.

Il désigne la mince silhouette aux cheveux d’or qui monte, de l’autre côté du gouffre, l’escalier de pierre menant à la surface.

— Elle… elle est nue, parvient à déglutir son comparse.

— Non, répond le premier, regarde mieux : elle porte une espèce de tunique. Bon sang, tu as vu ses cheveux ?

Une traînée d’or en fusion se déroule dans son sillage. Tous en restent bouche bée. Pour la première fois de leur vie, ils contemplent une déesse : leur maître leur a donné la poussière d’âmes, la fine poudre dorée qui permet de *voir.*

— C’est elle, hein ? fait le premier soldat en serrant le bras de son compagnon.

— Oui, lâche l’autre sans même songer à se dégager.

À présent, la Dame des Songes est sortie du cratère. D’un pas tranquille, elle se dirige vers l’homme au grand chapeau noir. Elle s’arrête à quelques pieds de lui.

— Toi, dit-elle simplement.

Le vacarme des eaux se déversant dans le gouffre est assourdissant.

— Ma très chère sœur…

— Wultan. Je ne m’attendais pas à ta visite.

— Personne ne s’y attend, Ever. Depuis le jour où nous autres Faeders avons décidé de nous retirer des affaires du monde et de vous laisser, toi et les Ténèbres, prendre les rênes des destinées de Midgard, beaucoup d’eau a coulé sous les ponts. En tout cas, tu es toujours aussi ravissante. Telle qu’en mon souvenir.

— Je suppose, fait la jeune femme blonde, dont les cheveux frôlent le sol, que ce n’est pas pour tresser mes éloges que tu es sorti de ta retraite d’Asgard.

— En effet. L’affaire dont je viens t’entretenir est d’une tout autre importance.

— Il faut qu’elle le soit, répond la Dame des Songes d’une voix tranchante, pour que toi et tes fils rompiez si vite l’Exeat.

— C’est justement de cela que je suis venu te parler. De la façon qu’ont certains de mes fils et certaines de mes sœurs de contourner les termes du pacte.

— Je t’écoute.

— Non, réplique Wultan, non : c’est moi qui t’écoute. Car c’est *toi* qui as fauté, Ever.

Méfiante, la jeune femme recule d’un pas.

— Je… je ne comprends pas…

— Tu ne veux pas parler ? À ta guise ! Je vais le faire pour toi. Tes manigances me fatiguent, ma sœur. Toi et tes maudites prérogatives sur ce soi-disant monde des rêves, que personne en réalité n’a jamais visité ! Toi et les visions prémonitoires que tu instilles dans les cœurs des nôtres, comme des poisons porteurs de discordes et de fausses certitudes ! Toi et tes origines nébuleuses – ce père que tu évoques sans cesse, et qui n’existe que dans ton monde de chimères ! Tu me reproches d’avoir brisé l’Exeat, mais c’est à

toi, à toi et aux Ténèbres que ce compromis a profité jusqu'à présent…

— Est-ce tout ?

— Bien sûr que non, ce n'est pas tout. Je ne t'ai jamais portée dans mon cœur, Ever. Je sais que tu complotes en secret la mort de Midgard, la mort de notre monde – et cela, je ne puis le tolérer !

— Tu es complètement fou.

— Vraiment ? Parle-moi un peu d'Hemd'l, sœur chérie…

— Hemd'l ?

— Hemd'l, oui : mon fils. Hemd'l le loup blanc, Hemd'l le Renégat. Hemd'l et ses projets vicieux, Hemd'l et ce jeune mortel qu'il a chargé de nous détruire. Rien ne m'échappe, Ever. Je sais tout de cet enfant et des espoirs que vous placez en lui. Hemd'l a fini par avouer, et j'entends maintenant que vous suiviez son exemple…

— Je… j'ignore de quoi tu parles, Wultan.

— Comme c'est étrange, fait l'autre en se caressant le menton. J'aurais juré le contraire. J'aurais juré que tes sœurs stupides, tes demi-sœurs devrais-je dire, avaient donné naissance à cet enfant et qu'elles t'avaient chargée de veiller sur lui. J'aurais juré qu'il était le fils de la Nuit et d'un mortel, et que vous aviez promis de le défendre.

— Hemd'l t'a menti. Mais avec un père tel que toi, il n'est pas réellement étonn…

— Ne te moque pas de moi ! Cet enfant porte en lui les germes de notre destruction, et tu le sais pertinemment ! Comment as-tu pu permettre une chose pareille ? Avez-vous toutes perdu l'esprit ?

— Je n'ai rien à te dire, Wultan. Tu es le chef des dieux d'Asgard, le chef des Faeders en l'absence de ton père, et

tes ordres font loi au sein de ta forteresse. Mais Midgard est la terre des mortels, et ta présence…

Elle s’arrête brusquement. L’homme au grand chapeau noir s’avance avec un sourire sinistre. Elle ne voit pas son regard, et cela la rend nerveuse. Wultan lève la main. Ses hommes se déploient en silence.

— Qu’est-ce que ça signifie ? Wultan ?

— Tu as beau être ma sœur, grince le Faeder, tu n’en restes pas moins soumise à mon autorité. Tu veux donner ta protection à ce jeune mortel que je ne connais pas, mais qui a le pouvoir de nous détruire. Tes sœurs lui ont offert ce pouvoir, et il est trop tard pour le lui enlever. Je suppose que tu ne me révéleras jamais dans quel endroit sordide vous l’avez caché. Alors je vais m’y prendre autrement.

Il lui attrape le bras et le serre méchamment.

— Arrête, gémit la Dame aux cheveux d’or.

— Oui, je te fais mal. Et je vais te faire bien plus mal encore si tu ne me révèles pas à l’instant où se terre cet enfant. Alors ?

La jeune femme essaie de sourire.

— Tu es pathétique, Wultan. Tu veux plier le destin à ta règle, mais nul ne contrôle ces choses-là : tu devrais le savoir mieux que quiconque.

— Pour la dernière fois, petite sœur, où se cache ce mortel ?

— Laisse-moi !

— Tu refuses ? À ton aise. Emparez-vous d’elle ! ordonne-t-il en la relâchant.

Ses hommes s’avancent, menaçants.

— Ligotez-la comme je vous l’ai dit, et jetez-la au fond du chariot. Nous partons pour Nartchreck !

Les soldats se saisissent de la jeune femme.

— Wultan, tu es fou, balbutie-t-elle, tu ne peux pas faire ça, je… Je suis ta sœur !

— Et bientôt, murmure l'autre à son oreille, tu seras bien plus que ça, je te le promets…

— Wultan !

L'homme au grand chapeau noir fait taire la jeune femme d'une gifle violente. Ever essaie de se débattre. Ses mains crépitent d'étincelles bleutées, plusieurs petites créatures aux ailes transparentes se rassemblent autour d'elle, comme pour lui faire un rempart de leur corps – un halo de givre. Wultan en saisit une au passage et l'écrase de sa main gantée. Puis il la jette au sol.

— Wultan, je t'en supplie, gémit la Dame des Songes tandis que le brouillard de neige se dissipe. Je ferai tout ce que tu voudras !

Les soldats lui attachent les mains derrière le dos et commencent à nouer ses cheveux.

— Je sais, répond le Faeder en la regardant droit dans les yeux. C'est pour cela que je suis venu.



Le cheval hume l'air glacé et lève la tête en hennissant nerveusement, puis s'arrête devant le duc Alden. Tous les hommes de Nartchreck ont baissé la tête. Sous les portes de la première enceinte, le convoi se fige. L'homme au large chapeau noir descend à terre. Il dépasse le duc d'une bonne tête.

— Votre Seigneurie, dit ce dernier en s'inclinant.

— Conduisez mon cheval aux écuries, ordonne le visiteur en posant une main sur les flancs de sa monture, un superbe pur-sang couleur jais.

— Serviteurs ! crie le duc, et deux hommes en livrée emmènent aussitôt l'animal à l'écart.

— Tout a-t-il été préparé selon mes instructions, Alden ?

— Bien entendu, Votre Seigneurie. Nous avons installé le donjon conformément à vos instructions.

— Parfait, reprend le visiteur en regardant autour de lui. C'est un beau château que vous avez là, Alden.

— Me… merci, Votre Seigneurie.

— Je pense que j'y serai bien.

— Je l'espère de tout cœur, assure l'autre, visiblement nerveux. La rencontre de Votre Seigneurie s'est-elle, euh… déroulée comme prévu ?

— À d'autres moments, réplique le Faeder d'une voix sombre, je pourrais vous tuer pour une pareille impudence. Mais aujourd'hui est un jour faste, un jour de vengeance. Aussi vous épargnerai-je, très cher duc, dit-il en posant sur son épaule une lourde main gantée.

— Mille regrets, Votre Seigneurie, je ne savais pas que… Je croyais…

— Je plaisantais, Alden. Désirez-vous la voir ?

— Je vous demande pardon ?

— Je vous demande si vous désirez la voir. Après tout, vous en avez le droit.

— C'est que… Je ne voudrais pas…

— Venez, fait le Faeder en l'entraînant à l'arrière du convoi.

Ils s'arrêtent devant un grand chariot bâché, encadré par quatre gardes lourdement armés, coiffés de casques à visière. Le soir tombe sur Nartchreck. Les mains du duc Alden commencent à trembler.

— Elle est là-dessous ? demande-t-il d'une voix blanche.

L'homme au chapeau noir fait un signe. Ses quatre gardes replient la bâche humide. Une forme indistincte gît au sol, entortillée dans un filet lesté. Le duc se dresse sur la pointe des pieds.

— Libérez-la ! ordonne l'autre d'une voix dure. Et redressez-la, que nous puissions la voir un peu !

Les gardes s'exécutent. Ils forcent la prisonnière à se mettre debout puis déchirent à coups de lame le filet qui l'emmaillote. Le duc Alden sait que son cœur bat trop vite. La femme qui se dresse devant lui est incroyablement belle. Il sent les larmes lui monter aux yeux. La masse immense de ses cheveux d'or pâle a été tressée en une natte si longue qu'enroulée autour de son corps comme un serpent ambré, elle le recouvre tout entier.

— C'est merveilleux, murmure le duc.

— Elle nous a donné beaucoup de mal, répond le visiteur d'une voix dure. Mais à présent, elle est à notre merci, et nous allons lui faire passer le goût des machinations stériles.

— Allez-vous… la tuer ?

— Imbécile, réplique l'homme au grand chapeau noir. Elle est immortelle, vous le savez bien.

— Évidemment, s'excuse le duc.

— Elle est immortelle, mais sa volonté est malléable. Je suis le maître, messire Alden. Je suis le maître et je le resterai. Me comprenez-vous ?

— Votre Seigneurie, déclare son hôte en tombant à genoux, je suis votre humble serviteur.

— C’est exact, reprend le Faeder en levant les yeux au ciel. Et je vous conseille de ne jamais l’oublier. Rentrons à présent. Il commence à pleuvoir.

Quelques lourdes gouttes s’écrasent au sol, mêlées de neige fondue. L’homme au grand chapeau noir retourne vers l’avant du convoi, sans plus prêter attention à son hôte qui se relève en soupirant. Un violent coup de tonnerre fait trembler les murs du château de Nartchreck. Sur son chariot battu par la pluie, la femme aux cheveux d’or n’a pas bougé d’un pouce. Lorsque sa voix résonne, le duc Alden ne peut s’empêcher de tressaillir.

— Êtes-vous le maître de ces lieux ? lui demande-t-elle.

Il lève le menton.

— Oui, répond-il d’une voix ferme. Oui, je suis le duc Alden.

— Je vous maudis, duc Alden, déclare-t-elle en lui souriant tristement. Je vous maudis, vous et tous ceux qui vous ont prêté allégeance, pour ce que vous avez fait et pour ce que vous vous apprêtez à faire.

— La ferme ! crache un soldat en lui enfonçant le manche de sa hallebarde dans les côtes.

La jeune femme tombe à terre mais se redresse aussitôt sans quitter le duc des yeux. Celui-ci continue de la fixer, muet de stupeur.

— Puissiez-vous ne jamais connaître le repos, poursuit la captive d’une voix douce. Puissiez-vous ne jamais oublier.

Le duc déglutit. S’approchant du chariot, il tend la main vers son visage. Il reste un moment à la regarder, les lèvres tremblantes, le front mouillé de pluie. La peur lui noue les tripes.

— Vous avez tort de le prendre ainsi, madame. Je ne fais que servir au mieux les intérêts de notre seigneur et maître, et vous seriez bien avisée de suivre mon exemple. Je n'ai rien contre vous, je souhaite seulement…

— Pauvre fou. Tu n'as plus rien à souhaiter.

Sans réfléchir, il la gifle, et se détourne avec humeur. Puis il se dirige à son tour vers l'avant du convoi.

— Rattachez-la ! ordonne-t-il sans se retourner. Rattachez-la, et mettez-lui un bâillon.

Les quatre gardes s'empressent d'obéir et le convoi s'ébranle de nouveau. Le duc Alden donne ses instructions pour que l'homme au grand chapeau noir ne vienne à manquer de rien, puis se retire dans ses appartements, au sommet du bastion ouest. Seul dans sa chambre, il s'arrête à la fenêtre et regarde la nuit tomber. La pluie crépite, de plus en plus fort, les arbres s'agitent comme pris de fièvre. Le duc fatigué passe la main dans ses cheveux. Il commence à se demander s'il n'a pas commis une erreur. Les paroles de la prisonnière résonnent dans son esprit. Il ne sait pas encore qu'elles ne le quitteront plus.

Plus tard, dans la nuit, la femme aux cheveux d'or sera livrée à son hôte, dans les hauteurs du grand donjon. Les dieux seuls savent ce qu'il en fera.

Le duc soupire, perdu dans ses pensées. L'obscurité est devenue complète lorsqu'il se décide enfin à sortir. Il se rend au cellier pour vérifier que tout se passe comme prévu. Plus loin, dans les logis nord, ses meilleurs cuisiniers travaillent dans la hâte, et des senteurs de viandes en sauce s'échappent de leurs fourneaux.

La prisonnière est conduite dans sa cellule, sous bonne garde. Ses geôliers sont pâles et silencieux. Une sourde inquiétude les envahit.

Bientôt sonnent les cloches du repas. Le duc fait mander son invité, et les convives s'installent autour de la table. Une atmosphère inhabituelle règne dans la grande salle commune. Tout le monde mange en silence, comme si quelque chose devait arriver. L'homme au chapeau noir mastique lentement, promenant sur l'assistance un regard tranquille. Il vide les cruchons de vin rouge que les serviteurs posent devant lui comme s'il s'agissait de simples bols d'eau claire. Les autres convives sont loin d'avoir son appétit, si bien que l'invité d'honneur se retrouve bientôt le dernier à manger. Face à lui, le duc se tortille sur sa chaise. Le Faeder dévore en s'aidant de ses doigts, ignorant ses regards insistants ; pour finir, il pointe une cuisse de chevreuil ruisselante de jus dans sa direction.

— Vous n'avez pas faim ?

— Pas réellement, Votre Seigneurie.

— Quelque chose vous tracasse ? Cette prisonnière, peut-être ?

Le duc secoue la tête.

— Vous mentez, reprend simplement le Faeder. Elle vous a dit quelque chose ?

— Cela n'avait pas de sens, murmure le duc Alden en se tamponnant le front d'un coin de serviette.

— C'est ce que vous croyez ? demande son hôte, dont le visage s'éclaire d'un sourire sinistre.

— Elle est… votre prisonnière…

— Dans une certaine mesure, oui.

— Dans une certaine mesure ?

— Elle est une Faeder. Vous avez peur, messire duc ?

— Non… Je me sens…

— Vous devriez, le coupe l'homme au chapeau noir. La peur est rarement mauvaise conseillère. Croyez-moi sur parole.

— Vous ne tarderez pas à comprendre.

Il pose ses deux poings de chaque côté de son assiette.

— Quoi qu'il en soit, déclare-t-il, ce repas était véritablement excellent. Vous avez droit à mes félicitations. À présentai vous voulez bien m'excuser…

Tandis qu'il quitte la table, tous les convives se lèvent et s'inclinent gravement. Le duc est le premier à redresser la tête.

— Combien de temps comptez-vous rester parmi nous, Votre Seigneurie ?

— Autant qu'il me plaira, répond l'autre au moment de franchir la porte. Je suis partout chez moi.

L'homme au chapeau noir disparaît dans l'obscurité. Les convives se rasseyent.

Le duc reste debout. Tous les regards sont tournés vers lui. Il porte une coupe à ses lèvres et la vide d'un trait. Après quoi, il s'éclipse à son tour.

Alden a besoin d'air. Il a besoin de respirer, de penser à autre chose qu'à cette voix, qu'à ces yeux, qu'à ces cheveux.

Il traverse le logis et se dirige vers le chemin de ronde qui borde le jardin supérieur. Il descend quelques marches puis grimpe les escaliers de la première tour d'angle, la plus avancée. Un garde immobile lui tourne le dos. Il faut qu'il parle à quelqu'un.

— Rien de nouveau, soldat ?

Il n'a pas l'habitude de s'adresser aussi directement à ses hommes. Mais ce soir… ce soir, c'est différent.

Le garde ne répond pas. Dans l’obscurité, le duc distingue à peine sa silhouette. Il avance d’un pas. Seul un mince rai de lumière filtre à travers les meurtrières.

— Quelque chose ne va pas ? Garde ?

L’homme reste silencieux. Le dut pose la main sur son épaule pour le forcer à se retourner.

— Par les dieux, qu’est-ce que… ?

Le garde s’effondre dans un horrible craquement. Alden se baisse, tétanisé. La chose qui gît à terre n’a plus rien d’humain. Elle est devenue un squelette, un squelette trop fragile dont la tête s’est fendue en deux, dans une horrible parodie de sourire.

— Sorcellerie, murmure le duc en se redressant.

Au-dehors, une tempête s’est levée et la pluie redouble de violence.

— Elle l’avait dit, chuchote une voix derrière lui.

Alden pivote d’un coup. Une vieille femme en haillons, la bouche édentée, se tient accroupie contre le mur de pierre.

— Qui êtes-vous ? siffle le duc en avançant vers elle, sa main sur son épée.

— Elle l’avait dit, répète la vieille en ricanant.

— Qui ? Qui avait dit quoi ? rugit Alden en la saisissant par le bras. Regarde-moi, folle !

— La malédiction, ricane la vieille en levant vers lui ses pupilles blanchâtres. La malédiction !

Le duc la rejette contre le mur et tire son épée.

— Oh oui ! applaudit la vieille toujours accroupie. Oh oui, essaie donc de me tuer. Nous irons ramper ensemble entre les racines…

— Silence ! hurle le duc tremblant. Je ne sais pas qui tu es, vieille femme, mais je vais te faire jeter au cachot. Et tu seras pendue demain à l'aube.

La tête lui tourne.

Il se dirige vers les escaliers.

La vieille émet un nouveau ricanement. Elle enroule des mèches de cheveux gris autour de ses doigts en chantonnant doucement.

Pauvre duc, pauvre duc, le sommeil est ton allié,
De tes rêves, il te vide, et tu deviens tout léger…

Alden se fige sur le seuil.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce que tu me menaces ?

— Elle a dit que tu paierais, fait la vieille, et nous l'aidons parfois à tenir ses promesses.

— La femme aux cheveux d'or ? s'étrangle le duc en revenant sur ses pas. C'est ça ? C'est bien elle ?

— Notre demi-sœur, notre chère demi-sœur… Il va lui faire beaucoup de mal, et tu le sais. Pourtant, tu as choisi de t'allier à lui. Oh ! les erreurs que nous commettons sont comme les perles d'un collier, enfilées une à une…

— L'homme au chapeau noir ? Il m'avait assuré…

— Il t'avait assuré, répète la vieille en ricanant. Mais il est le *maître* ! le maître des Faeders, que lui importent les paroles et les serments ? Nous sommes tous ses serviteurs, poursuit-elle, que nous le voulions ou non. Dragons ou Faeders, le règne des dieux touche à son terme. Mais leur mystère plane encore sur le monde. Une nouvelle ère s'annonce, une ère dont tu ne verras jamais l'aube, hélas !

— Pour la dernière fois, sorcière, répond le duc en levant son épée – éclair argenté trouant la pénombre –, pour la dernière fois, dis-moi qui tu es !

— Tu sais qui je suis. Je suis ce que tout le monde connaît, mais que personne ne chérit. Je suis ce dont tout le monde a besoin, mais que personne ne convoite. Je suis celle qui surgit de l'ombre…

— La Peur, lâche le duc. Tu *es* la Peur, n'est-ce pas ?

— Tu ne peux plus rien faire pour elle, chuchote la vieille en se redressant. Quand bien même tu le voudrais : il est trop tard pour réparer. Toi et les vôtres allez apprendre à nous connaître (elle claudique avec maladresse vers l'escalier de pierre). Celui-ci, fait-elle en écartant le crâne du soldat du bout de son pied, celui-ci a eu beaucoup de chance. Mais à vous autres, nous n'accorderons pas l'oubli (elle se fond dans l'obscurité). Nous n'accorderons pas la mort !

Le duc fait un geste pour la retenir, mais ses doigts ne rencontrent que le vide. La sorcière est partie. Au-dehors, l'orage gronde, et la pluie tombe en rafales. Le cœur au bord des lèvres, Alden se précipite vers la salle du banquet.

Un silence inhabituel règne sur le château.

La porte est ouverte.

Autour de la grande table, la plupart des soldats se sont assoupis.

Le duc inspire avec force, et s'approche au plus près.

Ses hommes ne bougent plus.

Leur peau est toute sèche, craquelée par endroits.

Chez certains, les os apparaissent déjà sous la membrane flétrie.

Chairs décomposées. Odeur de mort, d'insoutenable pourriture.

— V… Votre Altesse !

Le duc se retourne. Assis contre un mur, l’un de ses gardes tend un bras décharné. Alden s’avance vers lui. L’homme respire avec difficulté. Il lutte pour ne pas fermer les yeux, mais sa peau déjà devient grise, et ses joues se creusent à vue d’œil.

— Lokaar !

— Il ne faut… il ne faut pas dormir, Votre Altesse. Les… les rêves nous tuent… ils… Ils absorbent la vie, ce sont eux qui… qui…

— Qu’est-ce qui s’est passé ? Parle !

— Je dois… je dois… rester éveillé…

À quelques pieds de là, un autre soldat glisse brutalement de sa chaise et s’étale de tout son long sur les dalles. Il est déjà squelettique, mais ne semble pas vouloir mourir. À quatre pattes, il se redresse, tente de se raccrocher à la table. La peau de son visage a presque entièrement disparu.

— … al… alédiction…

Le duc marche à sa rencontre et lui tranche la tête d’un puissant coup d’épée. Le crâne va rouler sous la table.

Le duc balaie la salle du regard. Un brouillard rouge flotte devant ses yeux. Partout, ce ne sont que corps décharnés, lambeaux de peau grise et mains osseuses ouvertes vers le ciel, comme des insectes.

— Que les dieux nous viennent en aide, murmure Alden.

— Votre Altesse…

L’épée toujours tirée, le duc revient lentement vers Lokaar.

— Lokaar.

— Je… je ne tiendrai plus très longtemps. Je ne veux pas… je ne veux pas finir… comme…

Il n’a même pas le temps d’achever sa phrase. Posant la pointe de sa lame sur son cœur, le duc appuie en serrant les dents et lui crève la poitrine d’un coup sec. Il ne retire son épée que lorsque celle-ci touche le mur.

Autour de lui, plus personne ne bouge. On n’entend que le vent qui mugit au-dehors. Parfois, sa plainte évoque le gémissement d’une femme et fait vaciller les flammèches des chandeliers. Le duc se sent trembler de tous ses membres. Une fois encore, les paroles de la captive lui reviennent en mémoire. *Je vous maudis, duc Alden. Vous, et tous les vôtres.*

Un nouveau coup de tonnerre déchire le silence. Rengainant sa lame, Alden court à présent vers le logis sud, celui qui mène au donjon. Au risque de se rompre les os, il descend les marches quatre à quatre et traverse la vieille salle des trophées. Un scintillement bleuté accroche son regard. Il contourne la grande table de bois noir. Une épée a été laissée là, une épée magnifique, à la garde sertie de pierreries. Le duc s’en saisit et la soupèse dans l’obscurité. Elle est si lourde ! Il parvient à peine à la soulever.

— Elle vous plaît ?

De surprise, le duc manque laisser tomber l’arme à terre. L’homme au grand chapeau noir se tient dans l’embrasure de la porte.

— Vous !

— Je vous l’offre, déclare le Faeder en passant devant lui. Pour l’instant, vous avez du mal à vous en servir ; évidemment, mais bientôt, très bientôt… je vous promets que les choses vont s’arranger.

— Vous ! Qu’avez-vous fait à mes hommes, espèce de misérable…

Le visiteur enlève lentement son chapeau, découvrant un visage couturé, barré d’un bandeau, où brille un œil unique.

Pétrifié, le duc Alden sent que ses forces l’abandonnent. Il se laisse tomber à terre. Le visiteur continue de le fixer, d’un regard où brillent deux feux tremblants.

— Tu as choisi ton destin, mortel ! tonne le Faeder d’une voix si forte que tous les murs du château en tremblent. Les serviteurs s’inclinent devant leur maître, et je n’ai aucun compte à te rendre. Tu as choisi ton destin !

Les épaules secouées de sanglots nerveux, le duc Alden regarde son hôte disparaître, comme a disparu avant lui la vieille femme dans la tour. Il reste un long moment à pleurer puis, cramponné à une chaise, parvient à se relever. Il ne s’est jamais senti aussi épuisé, aussi las, aussi désespéré. Se laissant choir sur la chaise, il enfouit sa tête entre ses mains.

Maudit, répète la voix dans sa tête, maudit, maudit, maudit !

Le duc ferme les yeux.

Le sommeil est ton allié, continue la voix.

Ton allié.

Lutter contre la fatigue.

Alden veut rouvrir les yeux, mais il ne voit plus rien. Il porte ses mains à son visage : ses doigts ne découvrent qu’une humeur visqueuse. Des lambeaux de peau se détachent.

Pris de panique, le duc se lève d’un bond, fait quelques pas au hasard, se heurte à un meuble. Il ne s’est assoupi que l’espace d’un instant, mais il a l’impression d’avoir dormi une vie.

Ses rêves… Ses rêves le vident.

Sur la table de bois noir, sa main rencontre l’épée. Rassemblant ses dernières forces, il réussit à s’en saisir. Mais impossible de la soulever.

Alden se laisse glisser au sol.

La pluie tombe toujours, mais l’orage s’est calmé.

Le vent souffle dans les arbres.

Le front du duc est trempé de sueur. Lorsqu’il veut s’essuyer, il constate que ses cheveux tombent par poignées. Le cuir de son crâne commence à se décoller. Ses dents se déchaussent, il étouffe un haut-le-cœur. Il ne sent plus sa langue. Il ne sent plus ses membres.

Au loin un dernier coup de tonnerre.

Le duc pose sa joue contre la pierre du mur et la peau de son nez se retrousse, comme un fruit qu’on épluche.

Il n’est plus qu’une masse de tissus putrescents, de sécrétions nauséabondes.

Le sommeil le gagne mais il sait, il *sent* que le véritable repos ne viendra jamais.

Une terreur abjecte s’empare de son âme.

Il ne parvient même plus à hurler.



Lorsque la jeune femme reprend ses esprits, elle est allongée sur un sol de pierre, ses longs cheveux d’ambre éparpillés autour d’elle.

Le silence est pesant, seulement troublé par le bruit de la pluie.

Elle ramène ses cuisses contre son ventre.

Elle se sent sale.

Souillée et meurtrie.

Son visage est poissé de larmes.

Elle referme les yeux.

Il l'a amenée ici, dans cette grande pièce toute vide. Il l'a jetée à terre, les mains liées derrière le dos. Il lui a dénoué les cheveux, et lui a bandé les yeux.

Sans doute, il s'est dévêtu en la regardant, a laissé tomber ses vieux vêtements. Sans doute, ses doigts ont lâché son chapeau à large bord, et il l'a contemplée longuement.

— Souviens-toi bien, lui a-t-il murmuré à l'oreille. Lorsque je veux quelque chose, je le prends.

Elle s'est mordu les lèvres pour ne pas éclater en sanglots : elle n'a pas voulu lui donner ce plaisir.

Elle connaît son frère. C'est l'être le plus brutal qu'on puisse imaginer, le plus violent, le plus vicieux, le plus tyrannique. Même ses fils Hemd'l, aussi dangereux qu'un animal blessé, ou Donn'r, qui ne comprend que la force et ne s'exprime que par elle, ne peuvent rivaliser avec lui.

Il lui a soufflé son haleine brûlante au visage.

« Quand je retrouverai ce jeune mortel que mon fils et tes sœurs ont mis tant d'application à faire naître, je le tuerai de mes mains nues. Je lui arracherai la tête, j'en fais le serment, et nous verrons bien alors ce qui restera de votre menace. As-tu oublié qui tu étais ? a-t-il ajouté en s'enfonçant brusquement en elle – et comme elle a maudit cet instant, de toute la fibre de son âme, et comme elle l'a maudit, lui ! – as-tu oublié qui nous étions, nous, les Faeders ? Les humains ne sont que les instruments de notre puissance…»

Le long va-et-vient a déjà commencé, comme un cauchemar entre ses cuisses.

« Et tu es la plus faible d'entre nous, a-t-il continué en lui léchant le visage, tu es la plus faible car pour eux, pour ces créatures serviles et dénuées de passions, tu as bâti un

monde tout entier, un monde de songes immatériels ! Quelle énergie gaspillée en vain, Ever. »

Puis il s’est mis à hurler, une plainte rauque, sauvage, qui s’est mêlée à la plainte rauque et sauvage du vent.

Il a rugi son plaisir, sa souffrance d’être un dieu, les murs du château ont tremblé, et ses mains se sont refermées sur ses fesses comme deux serres affamées, il l’a presque soulevée du sol, et elle l’a senti venir en elle, encore et encore, par furieuses contractions.

Il s’est abandonné sans se soucier de sa douleur, et sa tête est retombée sur son épaule.

Elle a senti son front bouillant, ses cheveux humides de sueur, j’ai vu ton monde, a-t-il chuchoté comme pour lui même, j’ai vu le monde du rêve !

Enfin, il s’est relevé. Elle l’a deviné, debout devant elle, contemplant son œuvre, le cœur gonflé d’orgueil. Il s’est rhabillé en respirant avec force, puis il est revenu vers elle et a enfoncé ses ongles dans sa chair.

« Que cela te serve de leçon. La prochaine fois que nos chères sœurs les Ténèbres te proposeront de veiller sur leur protégé, je suis certain que tu viendras m’en parler *avant.* Mais quelque chose me dit qu’il n’y aura pas de prochaine fois. »

Ayant parlé, il lui a arraché son bandeau et le lui a jeté au visage.

Puis il a descendu les marches du grand escalier de pierre menant au bas du donjon, et il a disparu comme il était venu, l’abandonnant à la pénombre.

Elle est seule désormais, seule avec sa colère et son désespoir. Toutes Mort, Nuit et Peur qu’elles sont, les Ténèbres ne peuvent rien pour elle en cette heure tragique, et comme elle regrette leur absence ! Elle voudrait tant

qu’elles se trouvent auprès d’elle, qu’elles prennent soin d’elle et la bercent comme une enfant.

— Son heure viendra, Ever…

Elle essaie de se redresser.

Tout son corps lui fait mal.

— Izizz ?

Dans un coin de la pièce, l’obscurité prend forme et s’avance vers elle.

— Izizz…

— Chut… fait la vieille femme en s’agenouillant à son côté. Ne dis rien. Il faut partir d’ici au plus vite. Wultan pourrait changer d’avis et revenir.

— Tu as su… Tu as senti…

— Évidemment, croasse la vieille. Je connais Wultan. Nous le connaissons tous, nous savons ce qu’il est, et nous savons qu’il nous déteste : parce que nous sommes des femmes.

— D’abord, Naewen. Moi ensuite… Oh, Izizz… Les Faeders ont-ils perdu la raison ?

— Notre sœur n’a pas été violée par un Faeder, mais par un humain, Ever, dit la vieille femme en l’aidant à s’asseoir.

— Quelle différence ? répond la Dame des Songes.

— Une preuve de plus que les dieux et les humains ne sont pas faits pour vivre ensemble.

Ever a un sourire douloureux.

Elle sait tout cela, elle sait que les dieux se servent des humains et qu’ils s’en serviront encore. C’est pour mettre un terme à cette situation que les Dragons et les Faeders ont conclu le pacte de l’Exeat : afin que les dieux restent en Asgard, leur forteresse solitaire, surplombant Winterheim de ses tours draconiques… Afin que les humains vivent en

Midgard, dans un monde seulement régi par les lois de la nature, et placé sous leur responsabilité à elles – la Dame des Songes et ses trois demi-sœurs les Ténèbres.

Mais les Faeders mâles ne pouvaient se satisfaire de cette situation, elles l'ont pressenti dès le départ.

Très vite, Wultan et ses deux fils. Donn'r et Hemd'l sont revenus sur leurs premières paroles. L'Exeat n'a jamais été officiellement rompu mais les dieux marchent à nouveau sur la terre et les mortels ne vivent plus dans le repos.

Bien sûr, Ever a appris ce qui était arrivé à sa demi-sœur la Nuit quelques années auparavant : la douce Naewen, violée par un humain *à cause d'un Faeder* – le traître Hemd'l, et de son alliée, la reine Djaniss d'Elsnör.

Mais jamais elle n'aurait pensé que les habitants d'Asgard oseraient s'en prendre à elle, la Dame des Songes. Le sort a voulu que ce soit à cause de cet enfant qu'Ever a été frappée à son tour, cet enfant de mortel sur lequel elle a promis de veiller.

— Wultan est venu te voir, fait la Peur en aidant sa sœur à se relever.

— Oui, répond la jeune femme en cherchant sa tunique du regard, avant de se souvenir que les hommes du Faeder la lui ont arrachée. Il voulait que je lui dise…

— … où l'enfant se trouvait, achève la veille femme à sa place. Une chance que nous ne te l'ayons caché : il aurait pu te forcer à parler.

— Je te jure que non, réplique Ever en frissonnant.

— Mais tu vas protéger ce petit, n'est-ce pas, Ever ? Tu vas le faire pour nous ?

La Dame des Songes marche jusqu'à la meurtrière. Au-dehors, la pluie s'est transformée en une sorte de crachin glacé qui fait trembloter les branches des arbres noirs.

Ever, elle, ne connaît pas le froid.

— Penses-tu que cela en vaille encore la peine ?

— Plus que jamais, répond Izizz à son côté. Te souviens-tu de ce que nous avions dit ce soir-là, dans ton palais ?

— Unies pour le meilleur et pour le pire, soupire la jeune femme aux cheveux d'or. J'ai l'impression que nous avons déjà connu le pire.

— Ce monde est le nôtre, grogne la vieille. Nous ne le leur laisserons pas. (Elle tend le bras vers le nord, là où se trouve la forteresse d'Asgard.) Sans le vouloir, Hemd'l est devenu notre meilleur allié. Les choses ont changé pour nous, lorsque nous avons appris ce qu'il tramait. La chance tourne, Ever. Hemd'l a lu l'avenir dans les larmes de Reah, il sait mieux que personne ce que signifie la naissance de cet enfant. Et les signes sont clairs : de lui viendra la destruction des Faeders. Ce monde n'a plus besoin de dieux. Ce monde a seulement besoin de quelques règles, et de beaucoup de rêves. Nous lui donnons les règles. Tu lui offres le rêve. Le reste n'a aucune importance.

— Et ce jeune garçon…

— … est en lieu sûr, répond la vieille. Pour l'instant. Mais un jour viendra où il devra affronter son destin, n'en doute pas. Et ce jour-là, il aura besoin de ta protection. Tu dois veiller sur lui, Ever, comme tu l'as promis. Cet enfant est l'instrument de notre vengeance.

— Où est-il ? demande la Dame des Songes après un instant de réflexion.

— Le protégeras-tu, Ever ?

— Si c'est la seule façon de détruire Wultan…

— Ça l'est.

— Alors dis-moi où le trouver, murmure la jeune femme.

La Peur prend la main de sa sœur dans la sienne, et l'entraîne vers le grand escalier de pierre.

— Ton traîneau t'attend, Ever.

— Mon traîneau ?

— Il est là, dehors. Tu vas rentrer chez toi.

— Et ensuite ? demande Ever en descendant les premières marches.

— Libère une de tes chouettes : elle ira à lui. Elle sera ton œil et ton esprit.

Arrivées au bas du donjon, les deux femmes contournent l'édifice et s'arrêtent devant un parapet pierreux dont la façade plonge à pic vers les douves du château.

Le traîneau de la Dame des Songes est là.

Il flotte dans le vide, juste devant elle.

La jeune femme monte sur le muret sans lâcher la main de sa sœur.

Le traîneau brille dans l'obscurité avec ses patins argentés, ses arceaux d'ivoire et la blanche fourrure qui tapisse son intérieur. Son armature, ornée d'opales précieuses, incrustée de pierreries, évoque un squelette de dragon, une charpente thoracique toute en courbes et en pointes, étincelant de mille feux. La figure de proue est un crâne orné de cornes annelées : grimace osseuse sous la caresse des deux lunaires. L'attelage, relié au traîneau par des dizaines de cordes de soie rouge, est entièrement constitué de chouettes harfangs, qui battent vivement des ailes en attendant que leur maîtresse prenne place.

— Vous êtes venues… chuchote-t-elle en accueillant d'une caresse l'un des énormes oiseaux au plumage neigeux qui s'est posé sur son avant-bras.

— L’une de tes chouettes, répète la Peur à son côté. N’importe laquelle.

La jeune femme libère l’animal et pose sa main sur l’épaule saillante de sa sœur.

— Merci, Izizz. Merci à vous trois.

— Ne dis pas de sottises, dit la vieille femme. Nous aurions tant voulu faire plus. Nous aurons notre vengeance, Ever. Il faut t’armer de patience.

— Je n’oublierai pas, promet la Dame des Songes en montant dans le traîneau.

Sur son visage, une infinie tristesse.

Elle a revêtu une cape de nuit aux revers constellés de cristaux, et posé sur son front un diadème. Cheveux d’or, peau laiteuse aux reflets d’ambre.

Elle prend les rênes, redresse fièrement la tête. Le vent lui gifle le visage ; deux larmes viennent perler au coin de ses paupières.

— C’est le froid, explique-t-elle en essayant de sourire à sa sœur.

— Tu seras bientôt chez toi, répond l’autre en lui adressant un signe de la main.

La jeune femme secoue les rênes.

Le traîneau s’ébranle, lentement tout d’abord, puis de plus en plus vite, le vol harmonieux des chouettes l’entraînant vers les hauteurs.

Ever ne se retourne pas.

Elle ne voit pas le château de Nartchreck disparaître, jusqu’à n’être plus qu’un point minuscule dans l’océan d’obscurité.

Elle ne voit pas sa sœur Izizz enrouler sa vieille cape autour d'elle et s'évanouir dans un soupir.

Elle ne voit pas le duc Alden porter ses mains à son visage et en retirer un nouveau lambeau de chair.

Elle rentre chez elle, et les mortels endormis remuent dans leur sommeil.

Peut-être pourraient-ils, levant les yeux au ciel, deviner le fugace éclair bleuté laissé par son passage, trouant la voûte nocturne comme une flèche argentée.

Ever est triste, triste à en mourir. Faut-il que les dieux se détruisent pour que les hommes vivent heureux ? Oui, il y a cet enfant, ce petit mortel qu'elle a promis de protéger. Oh, elle veillera sur lui. Elle le regardera grandir, jusqu'à ce qu'il soit en âge d'accomplir ce pour quoi il est venu au monde. Wultan voudra le retrouver : c'est inévitable. Que se passera-t-il alors ?

Wyrd seule le sait.

Le soleil se lève sur la forêt nappée de brume et les cimes des grands arbres, raidies par le givre, oscillent sous la bise d'hiver lorsque la Dame des Songes arrive en vue de son palais.

Elle a survolé les plaines et les bois, les fleuves et les collines, les lacs et les montagnes, perdue dans l'immensité de la nuit, les chiens des fermes isolées aboyant vers le ciel lorsque son ombre invisible passait en silence sur les champs couverts de neige, et elle se sent terriblement fatiguée. Ever n'aime rien tant que dormir – elle passe ses journées à le faire, pour rêver le monde qu'elle offre aux mortels – et elle a été privée plusieurs jours durant de sa raison de vivre, brinquebalée dans un vulgaire chariot à bestiaux, ligotée, violentée.

Elle n'aspire plus à présent qu'au sommeil.

Ses chouettes harfangs sont épuisées. Elles ululent en apercevant le palais, et lorsque le traîneau se pose en douceur sur la neige, comme porté par un nuage, une multitude de fées transparentes volettent à sa rencontre, entourant leur souveraine de leurs effusions stridentes.

— Vous m’avez attendue si longtemps, soupire la Dame des Songes.

Inquiètes, les petites fées de givre se pressent par dizaines, formant autour d’elle un écrin de vie blanche, un halo de neige tourbillonnant.

Ever met pied à terre, et le traîneau repart pour aller se poser plus loin, à l’abri d’une cascade.

La chouette que la jeune femme a gardée avec elle la regarde avec attention.

La Dame des Songes pose ses lèvres sur sa petite tête soyeuse et se dirige vers le bord du précipice où s’écoulent les trois fleuves, Désir, Souvenir et Cauchemar, qui se déversent en grondant sur son château de glace.

Elle descend les marches du grand escalier de pierre, toujours entourée d’une procession virevoltante, puis s’engage sur le fragile pont arqué qui mène à l’entrée du palais.

La lumière du jour ne pénètre jamais jusqu’ici.

Le fond du gouffre est noyé d’une sorte de brouillard bleuté, et la Dame des Songes s’avance sous les arches d’argent, silencieuse et solitaire.

Elle s’arrête au milieu du pont et pose une main sur son ventre. Puis elle ferme les yeux.

— Wultan, murmure-t-elle.

Alors, c’est pour cela. C’est pour cela qu’il l’a emmenée loin de chez elle, c’est pour cela qu’il l’a possédée et qu’il l’a

laissée partir ensuite. Il *savait*. Il avait tout prévu.

À présent, elle le sent. Il est là, tout proche.

La jeune femme s'accroupit pour laisser descendre la chouette de son bras. L'animal saute sur la glace en battant des ailes.

— Tu vas aller le rejoindre, n'est-ce pas ? Tu vas aller retrouver ce petit enfant d'homme…

La chouette émet un cri perçant et fait un demi-tour sur elle-même. La Dame des Songes la reprend dans ses bras et la serre tendrement contre elle.

— Izizz a dit que tu irais à lui. Tu le feras, n'est-ce pas ?

L'animal émet une sorte de ronronnement.

— Oui, tu sauras le trouver.

Au fond de son cœur, elle pressent l'avenir.

Les Faeders et les Dragons ne sont plus.

Les larmes aux yeux, elle ouvre les bras. L'animal déploie d'un coup ses longues ailes soyeuses et prend son envol vers la lumière.

— Va, Flocon. Vole vers ton destin.

La chouette gagne rapidement de la hauteur.

Elle sort du gouffre à tire-d'aile et porte son regard vers l'immense forêt qui s'étend de toute part. Une dernière fois, elle tourne la tête vers le palais de glace. Son ululement résonne par-dessus le fracas des cascades et elle disparaît dans le lointain.

Les reflets du château des songes se gravent en lettres bleutées dans le miroir de ses yeux d'or.

Janes se réveilla en sursaut. Les yeux de Flocon se fermèrent doucement. Avait-il dormi, avait-il rêvé ?

Il n’était sûr de rien.

Ses impressions s’estompaient rapidement, comme les lambeaux d’un vêtement en guenilles. Sa tête lui faisait mal et il ne parvenait qu’avec peine à rassembler ses esprits.

À son côté, Flocon s’était assoupie.

Le jeune garçon se redressa et passa la main sur ses plumes neigeuses.

L’animal était brûlant. Le regard clos, il se laissait caresser en émettant de petits sifflements.

— Tu es toujours malade, hein ?

Janes se mit debout, étira ses membres endoloris puis se massa un moment la nuque en observant le château. Il se sentait très fatigué. Le jour se levait, et l’état de santé de sa chouette l’inquiétait au plus haut point. Il avait également cette étrange impression que la citadelle l’appelait et qu’il ne pouvait pas attendre.

Nartchreck…

Le jeune garçon sortit sa carte froissée et la déplia devant lui.

Il y avait deux niveaux de fortifications : la première enceinte, avec ses tours de garde, encadrait un ouvrage plus important et plus massif, le cœur de la forteresse, lui-même composé de trois parties principales. Le donjon, les logis ouest et nord lui étaient rattachés par une rampe d’accès menant au corps de garde et à un bâtiment plus vaste qui devait être l’hôtellerie. De l’autre côté, les énormes tours du bastion ouest surplombaient le jardin supérieur et

rejoignaient le corps principal par deux volumineux murs d'enceinte.

Janes se trouvait devant le rempart sud. Une double entrée menait au corps de garde. Il lui suffisait de monter jusqu'aux murailles.

Avec un soupir de lassitude, il retourna vers sa chouette. Il étala sa couverture sur le sol, y posa délicatement l'animal et entreprit de l'emmailloter.

— Ça va aller, murmura-t-il. Je vais t'installer quelque part à l'abri et tu vas m'attendre bien sagement ici. Tu comprends ? Ensuite, nous partirons d'ici et nous rentrerons chez nous.

Janes se releva, son précieux fardeau serré contre lui. Il avisa un sapin aux branches traînantes, loin du squelette et de ses membres fracassés et, reposant la chouette à terre, creusa un trou à l'abri des regards.

Cela ne lui prit que quelques instants : quand il eut fini, il déposa soigneusement l'animal au fond du terrier, emmitouflé dans sa couverture de laine. Il alla chercher le reste de ses affaires et installa son gros sac de toile à côté de la chouette, après en avoir sorti sa corde, sa lanterne et un morceau de pain déjà entamé.

Il recula de quelques pas pour juger de l'effet obtenu.

C'était parfait : les branches du sapin fournissaient un camouflage idéal.

Janes retourna vers l'arbre et posa un genou à terre.

— Je te laisse le sac, Flocon. Surveille-le bien, d'accord ? Quand je reviendrai, nous nous occuperons de te trouver à manger. Qu'est-ce que tu en dis ?

La chouette émit un petit cri aigu.

Le jeune garçon avait l’impression qu’elle essayait de lui dire quelque chose.

— Quoi ? Tu as peur ?

L’animal cligna des yeux sans cesser de le fixer.

— Ne t’en fais pas, murmura Janes en se relevant pour tirer son épée plantée en terre. Quoi qu’il puisse y avoir là-haut…

Quelques instants plus tard, il passait la porte et commençait son exploration. Partout, la nature semblait reprendre ses droits. Entre les dalles du sol à moitié descellées, ronces et mauvaises herbes s’accrochaient et rampaient sur la pierre comme des serpents rugueux. Barbelées d’épines, leurs tiges haineuses se mêlaient à celles, plus vivaces encore, d’un étrange lierre noir qui couvrait les murs comme une toile d’araignée.

Janes essaya de tirer sur le lierre, mais celui-ci ne céda pas. Il s’accrochait à la pierre comme la maladie à un corps sans défense.

Le jeune garçon longea l’hôtellerie puis bifurqua sur la gauche, à l’abri des hautes murailles. L’endroit sentait la mort. De chaque pore de ses murs exsudait une sorte de venin poisseux. Le château tout entier paraissait *habité,* hanté par une présence.

Une porte s’ouvrait dans le bâtiment de gauche. Sans doute devait-elle mener au donjon. Épée en main, Janes la poussa lentement…

Tout se passa en un éclair.

Appuyée contre un mur, une chose se redressa vivement, empoigna une hache et se rua à l’assaut. C’était un squelette. Totalement pris au dépourvu, Janes ne put, dans un premier temps, que reculer en parant les coups frénétiques de son ennemi.

Hérissée d’excroissances noirâtres, la créature animée se battait avec une surprenante vivacité. Ses coups n’étaient ni précis ni particulièrement difficiles à contrer, mais la régularité mécanique avec laquelle elle les assenait rendait toute riposte malaisée.

Le jeune garçon céda du terrain et commença de descendre, à reculons, les marches du vieil escalier moussu qu’il venait d’emprunter.

Son adversaire le suivit.

Janes se contentait de détourner les coups, comme il avait appris à le faire. Le fracas métallique des armes emplissait la cour intérieure. Le jeune humain éprouvait de plus en plus de difficultés à faire face. Le souffle commençait à lui manquer.

Le squelette, quant à lui, ne montrait pas le moindre signe de fatigue. Janes comprit qu’il ne pourrait se borner à attendre : les coups de hache de son ennemi devenaient de plus en plus puissants.

Laisser venir.

Le squelette semblait certain de sa victoire.

Le jeune garçon descendit la dernière marche au moment même où l’arme menaçait de le décapiter.

Il se ramassa brusquement sur lui-même. Son épée décrivit un puissant arc de cercle, et brisa d’un coup net les jambes de son adversaire. Le squelette s’écrasa dans l’escalier puis essaya de se traîner hors d’atteinte. Mais Janes ne lui en laissa pas le temps. En un instant, il fut sur lui, et lui trancha la tête. L’ennemi était vaincu.

Hors d’haleine, le jeune garçon se laissa tomber sur une marche pour reprendre ses forces.

Puis il se pencha pour ramasser un tibia. L’os grisâtre, épineux, était horriblement déformé, comme s’il avait été

fondu tout d’abord, tordu à mains nues, puis replongé dans l’eau froide. L’étrange mutation affectait également le reste du squelette, et Janes commençait à se demander si le château tout entier n’était pas peuplé de créatures semblables lorsqu’un bruit de pas précipités résonna dans l’escalier.

Sans réfléchir, Janes sauta sur ses pieds et se plaqua, épée en main, contre le mur jouxtant la porte.

Un premier squelette fit son apparition.

Il n’eut pas le temps de se retourner : la lame pulvérisa sa cage thoracique.

Le deuxième squelette voulut faire un pas en arrière mais se heurta à un troisième guerrier qui descendait sur ses talons. D’un coup puissant, Janes lui fendit le crâne en deux. L’ennemi disloqué s’effondra en lâchant son épée. Le squelette restant, armé d’un bouclier et d’une lance, remonta quelques marches. Ses orbites étaient creuses, mais Janes était certain qu’il pouvait le voir. Sans hésiter, il s’élança à sa poursuite.

Sa position était difficile. Le squelette avait l’avantage de la hauteur et ne risquait pas grand-chose tant qu’il se contentait de garder l’humain à distance. Sa lance pointée, il continuait de monter pas à pas, avec prudence. Ses os claquaient sur les marches de pierre.

Les deux adversaires arrivèrent bientôt à l’étage supérieur – une grande salle rectangulaire, aux meubles couverts de détritus, aux tentures déchirées.

Le squelette donnait des petits coups de lance. D’un fulgurant moulinet, le jeune garçon trancha l’extrémité de son arme. Désemparé, le squelette lâcha son bouclier et se figea sur place. Janes frappa de nouveau. La créature s’affaissa au sol dans un fracas d’os rompus.

D’un revers de manche, le jeune garçon s’essuya la bouche. L’excitation de la bataille montait en lui. Il avait déjà abattu quatre de ces créatures et se sentait de taille à en affronter une armée tout entière.

S’adossant à un mur, il regarda autour de lui. Cet endroit n’avait pas été visité depuis de nombreuses années. Les vitraux étaient noirs de crasse et une épaisse pellicule de poussière recouvrait les meubles et les trophées.

Le jeune garçon se redressa et alla jeter un œil à la cour intérieure, quelques pieds en contrebas. Une mince couche de givre soulignait les contours du puits central. Tout à côté, un arbre mort levait ses membres contrefaits comme un épouvantail. Un peu plus loin, une fontaine asséchée, au bord de laquelle se penchaient deux leshys de pierre aux membres fendus, se dressait solitaire, aussi triste qu’une vieille femme oubliée. Des ronces enserraient ses deux arches de pierre croisées. Le ciel était uniformément gris.

Janes quitta son point de vue et alla ouvrir l’un des battants de la commode qui se tenait contre le mur bosselé. Il n’y avait là que quelques assiettes ébréchées. Si le château de Nartchreck renfermait un trésor, ce ne pouvait être en un endroit aussi anodin. Il devait bien y avoir une salle du trône, ou une cachette secrète, souterraine.

Le jeune garçon décida de pousser plus avant son exploration.

Il se dirigea à l’instinct vers ce qu’il pensait être la rampe d’accès au château supérieur.

À présent, il se trouvait au cœur de la forteresse. Les pièces désertes, emplies de souvenirs, se succédaient. Et Janes avait la singulière impression, en laissant traîner sa main sur les vieilles pierres fatiguées, en regardant les araignées à grandes pattes tisser leurs toiles légères, en s’arrêtant un moment devant les fresques jaunies qui

couraient sur les murs, d’être déjà venu en cet endroit. C’était absurde, bien entendu. Il n’avait jamais quitté ses parents et sa maison, n’avait jamais connu d’autres tours, d’autre place que celles de Djoreng.

Et pourtant…

Il pénétra dans le logis sud. L’endroit consistait en une enfilade de vastes salles glaciales, séparées les unes des autres par de grosses portes de chêne, certaines entrouvertes. Çà et là, des vitraux brisés ou des rideaux déchirés avaient laissé entrer la neige, qui s’amoncelait dans les coins en tas grisâtres. Le logis, comme le reste du château, donnait l’impression d’avoir été abandonné à la hâte.

Janes posa la main sur la poignée de son épée. Des particules de poussière voletaient à son passage, scintillant faiblement dans l’air du matin. Les tentures et les ornements avaient perdu leurs couleurs et n’arboraient plus que des teintes uniformes, pareilles à celle du blason de Nartchreck : noires, grises et blanches. Le bois des tables, gorgé d’humidité, se fissurait par endroits. Les tapisseries pendaient en lambeaux et traînaient mollement au sol, vieilles loques rongées par la pourriture. De petits insectes blanchâtres s’enfuyaient au moindre bruit. Le jeune garçon en saisit un entre ses doigts et le reposa au sol. C’était un termite. La plupart des meubles menaçaient de s’effondrer sur eux-mêmes.

Janes erra longuement dans les salles désertes du logis, empli d’une profonde mélancolie. L’excitation fiévreuse qui s’était emparée de lui tout à l’heure l’abandonnait à présent comme la mer quitte un rivage. Elle le laissait seul, perdu au milieu du silence. Tout ici donnait cette impression d’ailleurs, jusqu’à la lumière du matin qui se déversait, pâle et sans chaleur, sur les dalles usées du château.

Le jeune garçon s’adossa à un mur et se laissa glisser lentement en fermant les yeux. Il se sentait seul et fatigué. Les raisons qui l’avaient mené ici, il les avait oubliées. À y bien repenser, il s’était senti guidé par une impulsion sauvage, irraisonnée. Nartchreck. Qu’était-il venu faire à Nartchreck ? Chercher un trésor ? Bah !

Toute cette aventure lui semblait désormais dépourvue de sens. Le jeune garçon songeait à sa famille, qui devait s’inquiéter, et à son frère, qu’il avait laissé derrière lui. Sa chouette était blessée. Ses provisions, bientôt épuisées. La forteresse de Nartchreck évoquait de plus en plus une sorte de piège immense, un leurre glacé et sans vie. Il étouffait ; il lui fallait quitter les lieux. Il se releva en grimaçant et brossa ses vêtements. Il s’apprêtait à repartir lorsqu’un bruit de pas léger se fit entendre.

Janes se figea.

Cela ne ressemblait pas au bruit que faisaient les squelettes. Le cœur battant, le jeune garçon marcha doucement jusqu’à la porte et se plaqua contre le mur. Les pas se rapprochaient. Janes serra son épée plus fort. Le visiteur était maintenant tout près. Le jeune garçon leva son épée, se prépara à frapper… et parvint de justesse à retenir son coup. Le visiteur avait levé le bras devant son visage, avant de reculer précipitamment. Janes poussa un soupir de soulagement.

C’était Keÿdor.

— Bon… bon sang, balbutia le cadet en essayant de sourire, tu m’as fait une de ces peurs !

— Keÿdor, murmura Janes en s’approchant de son frère. Keÿdor, qu’est-ce que tu fais là ?

— Oh, répondit le jeune garçon en se passant une main sur la nuque, eh bien, disons que j’ai changé d’avis. Je ne suis

parti que quelques heures après toi et j’ai suivi tes traces. Le problème, c’est que je n’ai jamais réussi à te rattraper.

— Et tu vas bien ?

— Moi ? Bien sûr ! Que voulais-tu qu’il m’arrive ? Par les dieux, Janes, j’ai vu les squelettes, tu sais ! C’est impressionnant, ces espèces d’épines, et puis cette couleur… C’est toi qui les as détruits, n’est-ce pas ? C’est ce que je me suis dit dès que je les ai vus. Le premier, dans la forêt, c’est toi aussi, pas vrai ?

Janes hocha la tête.

— Ils étaient vivants.

— C’est bien ce que je… *Quoi ?*

— Les squelettes que tu as vus. Je ne les ai pas mis en pièces pour le plaisir. Ils étaient vivants, ils marchaient, et ils bougeaient. Ce sont eux qui m’ont attaqué.

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que ce château est *vraiment* hanté, Keÿdor. Ça veut dire que nous ferions mieux de ne pas nous attarder. Tu n’as pas vu ce que j’ai vu.

— Des squelettes… vivants ? Janes, je ne sais pas si…

— As-tu trouvé Flocon ?

— Non. Elle n’est pas avec toi ?

— Elle est blessée. Je l’ai mise à l’abri. Sous un sapin. Tu n’aurais pas dû venir, petit frère. C’est trop dangereux.

— Hé, regarde-moi ! répliqua Keÿdor en souriant. Je n’ai rien, je t’assure !

— Tu as eu de la chance. Je crois que nous ferions mieux de partir Sans tarder.

— Et le trésor ? Tu es certain que ça n’en vaut pas la peine ?

Janes sembla hésiter. Il passa la main sous sa tunique de cuir, et ses doigts rencontrèrent la vieille carte chiffonnée.

— Si l'on en croit ce plan, soupira-t-il en la dépliant une nouvelle fois, il y a quelque chose, ici, dans les souterrains. (Il suivit de l'index un tracé invisible.) Mais voulons-nous *vraiment* descendre là-dedans ? demanda-t-il en jetant un œil à l'épée de Keÿdor, que ce dernier avait attachée à sa ceinture.

Son frère se frictionna les épaules.

— Si j'ai bien compris, nous pouvons nous estimer heureux d'être tous deux sains et saufs. Inutile de tenter le sort.

— Tu sais, fit Janes, je crois que c'est toi qui avais raison. Je ne sais même pas pourquoi je suis venu ici. À un moment, tu vas certainement rigoler, mais… j'ai eu l'impression que quelque chose *m'attendait* à Nartchreck. Je ne peux même pas te dire quoi, je…

Keÿdor ne disait rien, mais son expression amusée parlait pour lui.

Son aîné eut un geste de dépit.

— Bon, dit-il finalement, et si on allait jeter un œil au jardin supérieur ?

— Pourquoi faire ?

— Voir s'il n'y a pas un moyen plus simple de sortir d'ici.

Ils parcoururent rapidement les deux salles qui les séparaient de la cour, sur laquelle descendait à pic la lourde muraille du logis ouest.

Ils arrivèrent dans une salle de banquet, où une grande table avait été dressée, jonchée de débris poussiéreux. Les assiettes de grès ocre et les plats de métal étaient restés en l'état, tapissés d'un velours de moisissure blanchie.

Assis contre un mur, un squelette semblait fixer l'infini, brisé en deux au niveau de la cage thoracique. Keÿdor s'approcha de lui en tirant son épée.

— Celui-ci est bien mort, fit Janes derrière lui.

— Bon sang, murmura son frère, tu as vu ses os ? On dirait que quelqu'un l'a littéralement cloué au mur…

— Qui te dit que ça ne s'est pas passé comme ça ? répondit Janes, sinistre. Par les dieux, viens donc voir par ici !

Keÿdor rejoignit son aîné. Celui-ci s'était posté à la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure. Le jeune garçon tenait écartés les lambeaux d'un rideau de soie cramoisie.

— Ça alors ! chuchota Keÿdor.

L'espace qui s'étendait sous leurs yeux, clôturé d'un mur d'enceinte sur lequel courait un chemin de ronde, et barré en face d'eux par la masse imposante d'un bastion ouest à deux tours, était tout entier occupé par une végétation noirâtre, entrelacs torturé de branchages et de ronces si grosses et si sombres qu'elles semblaient faites de pierre. Les arbres morts, leurs membres tordus, lancés vers le ciel, s'étreignaient comme des naufragés à la dérive, et les silhouettes de leurs vieux troncs, violemment contorsionnées, évoquaient une douleur trop lourde à porter.

C'était un labyrinthe, un labyrinthe de serres, de griffes et de pointes acérées – un océan de branches calcinées, qui ne laissait filtrer aucune lumière.

— C'est le jardin, dit Janes.

— Tu parles d'un jardin ! Je ne veux même pas savoir ce qu'il y a là-dessous. À ton avis, qu'est-ce qui a pu se passer ?

— Chut !

Le jeune garçon posa ses doigts sur les lèvres de son frère.

— Quelqu’un vient.

Le cœur battant, Keÿdor tendit l’oreille à son tour.

— Ils sont plusieurs.

— Des squelettes, ajouta Janes. C’est un piège !

— Hein ?

— Regarde là. Ils nous ont vus.

Deux silhouettes osseuses, armées d’épées courtes, montaient l’un des escaliers du mur d’enceinte.

— Qu’est-ce qu’on va faire ?

— Pas question de les attendre. Nous allons les affronter sur le chemin de ronde. Ceux-là sont plus vulnérables.

Il désigna les deux squelettes qui couraient maintenant vers eux et brandit son épée.

— S’ils tombent, ils se brisent. Je vais y aller en premier.

— Tu veux… Tu veux les combattre ? s’étrangla son jeune frère. Mais je n’ai jamais fait ça, moi !

— Reste derrière moi, répliqua Janes en enjambant le rebord de pierre.

D’un saut, il disparut dans le vide, pour se rétablir sur le chemin de ronde, une dizaine de pieds plus bas. Keÿdor s’avança, hésita un instant puis enjamba à son tour le parapet. Les ongles crispés sur la bordure pierreuse, il se laissa lentement glisser, puis sentit les mains de son frère sur ses mollets.

— Allez, saute !

Il ferma les yeux et lâcha prise, puis se releva en se frottant les genoux.

— Vite !

Déjà, les deux squelettes arrivaient.

Janes reçut le premier d’un coup d’épée si rapide que le soldat n’eut pas le temps d’esquiver. Les côtes se brisèrent. Le squelette perdit l’équilibre, ses doigts toujours crispés sur son arme.

— Achève-le, fit Janes en marchant sur l’autre.

Achève-le ? Serrant son épée, Keÿdor ferma les yeux et frappa de toutes ses forces. Son adversaire leva le bras pour se protéger, mais la lame le trancha net. Cela ne semblait pas si difficile.

— Derrière toi !

Keÿdor tourna la tête. De l’endroit où ils s’étaient trouvés quelques instants auparavant, un premier squelette essayait de descendre vers eux. D’autres silhouettes apparaissaient dans l’embrasure.

— Qu’est-ce… Qu’est-ce que je fais ? balbutia le jeune garçon qui sentait monter la panique.

— Sers-toi de ton arme, répondit Janes, qui avait déjà fort à faire avec son propre adversaire. De grands moulinets. Essaie de les tenir à distance !

Que les dieux nous viennent en aide, songea Keÿdor en regardant s’approcher le premier squelette. Monter à l’assaut, courir au secours de son aîné, acculer son adversaire au mur crénelé pour lui faire perdre l’équilibre, ramasser l’arme qui gisait à ses pieds et la lancer vers leurs ennemis qui descendaient maintenant en nombre : oui, mais où trouver la force d’accomplir ces gestes ? Où trouver le courage ? Je ne veux pas mourir.

— Keÿdor, par les dieux ! Attaque-les, attaque-les !

L’espace d’un instant, le jeune garçon sentit le sol se dérober sous lui. Le premier squelette avait mis pied à terre et marchait déjà sur lui, sa lance pointée en avant. Keÿdor se retourna vers son frère et courut dans sa direction, épée au

poing. Son attaque était aussi dangereuse que maladroite. L’adversaire de Janes tourna la tête. Ce bref moment d’inattention lui fut fatal. L’aîné abattit sa lame sur sa colonne vertébrale et la brisa littéralement en deux, écrasant les vertèbres. Il s’essuya le front, et attrapa Keÿdor par une manche.

— Ils sont trop nombreux ! cria ce dernier en se retournant. Ils sont beaucoup trop nombreux !

Janes le regarda un instant sans comprendre.

— Bon sang, Keÿdor, je t’avais dit de…

Il n’eut pas le temps d’achever sa phrase. Déjà, le premier des soldats que son frère avait laissés descendre accourait vers lui, ses deux mains osseuses serrées sur son arme. Janes fit un saut de côté pour éviter la pointe de sa lance et dévia l’arme d’un coup sec. La créature grinça des dents. Trois autres squelettes arrivaient en renfort. Le jeune garçon jeta un œil par-dessus son épaule. Keÿdor s’était arrêté de courir et le regardait maintenant combattre, tout près de la tour du bastion ouest. Il mit ses mains en porte-voix.

— Viens ! Dépêche-toi !

Mais les squelettes étaient déjà sur Janes. Maudissant intérieurement son frère, l’aîné se prépara à soutenir le premier assaut.

La bataille fut de courte durée.

Janes arracha la lance de son adversaire et marcha sur les autres squelettes pour essayer de les tenir en respect. Son arme improvisée se ficha entre les côtes d’un ennemi. Il tenta de la reprendre, mais il était déjà trop tard : un autre squelette s’était glissé à son côté.

Janes voulut frapper de taille. Il sentit une violente douleur lui poignarder les reins. Un brouillard sanglant dansa devant

ses yeux, et son arme lui tomba des mains. L’un de ses adversaires l’avait touché dans le dos.

Il tomba à genoux, prêt à recevoir le coup fatal.

Keÿdor avait disparu, et les squelettes entouraient Janes de toute part. L’un d’eux poussa son épée dans le vide. Il ne l’entendit même pas tomber. Leurs mains osseuses se posèrent sur ses épaules, l’obligeant à s’allonger, dos contre la pierre. Pourquoi ne me tuent-ils pas ? se demanda le jeune garçon, mâchoire serrée. Des doigts se refermèrent sur ses chevilles. Il se sentit soulevé du sol. On l’emmenait quelque part.

Un instant, Janes pensa qu’il allait perdre conscience. Ses forces, pourtant, refusaient de l’abandonner. Les yeux grands ouverts, il regardait le gris du ciel, indifférent à son propre sort.

Les squelettes descendirent le petit escalier de pierre et s’enfoncèrent dans les profondeurs du jardin pétrifié. Jamais le jeune garçon n’aurait pensé, en le regardant d’en haut, que quelqu’un pût se frayer un chemin à travers ce dédale de ronces exsangues et craquelées, de branches tortueuses et noircies, de troncs déformés et de stèles ébréchées. Cet endroit était autrefois un cimetière, songea Janes. Et c’est ici que je vais mourir.

De maigres statues de pierre aux épaules voûtées regardaient passer le sinistre cortège. Elles étaient recouvertes d’une espèce de mousse terne et la plupart d’entre elles avaient perdu leurs bras, éparpillés à leurs pieds en une multitude de morceaux. Dans l’obscurité presque complète, trouée de minces rais de lumière, il semblait à Janes que ces statues étaient vivantes et qu’elles tressaillaient à son approche. Peu à peu, ses yeux s’accoutumèrent à la pénombre. Les pieds des squelettes s’enfonçaient dans l’humus avec de petits claquements spongieux. Le jeune garçon n’aurait su dire combien de

temps ils marchèrent ainsi, ni dans quelle direction. Son destin ne lui appartenait plus. Avec précaution, les soldats squelettes le déposèrent au sol. Janes tenta de relever la tête. Il se trouvait dans une sorte de clairière, sur un tapis de feuilles mortes et de mousse humide. Une douzaine de squelettes, émergeant progressivement de l’obscurité, faisaient maintenant cercle derrière lui.

Le jeune garçon se redressa. Assis sur un trône d’ossements et de racines, un squelette plus noir que les autres le fixait de ses orbites creuses. Ses os étaient horriblement déformés, et il émanait de sa silhouette une force que les autres semblaient reconnaître. Une couronne d’or rosâtre avait été fondue-sur son crâne : de minces filaments de métal descendaient sur ses pommettes et sur ses mâchoires, puis faisaient comme de petites stalactites à l’extrémité de son menton. Une splendide épée d’or était posée à son côté. Sa garde était sertie de pierreries et la longue lame scintillait, malgré la pénombre.

Janes tenta de se relever. La douleur à son flanc se faisait moins lancinante, mais le moindre mouvement lui coûtait et la main qu’il ramena devant lui était couverte de sang séché. Pourquoi l’avait-on amené ici ? Essayant de rassembler ses pensées, le jeune garçon resta un instant à genoux, à contempler le roi squelette. Lentement, avec majesté, celui-ci se leva en prenant appui sur son trône. Il se dressa devant Janes et saisit son épée. Le jeune garçon serra les dents puis, dans un effort surhumain, se leva à son tour. Sa blessure le faisait terriblement souffrir.

Derrière lui, le cercle des squelettes se refermait.

Il sentit des doigts se crisper sur ses épaules, comme pour le maintenir en place. Le roi squelette s’avança. Il pointa sa lame sur le ventre de son prisonnier et resta un long moment, immobile. Puis il enfonça l’épée.

Janes hoqueta. Un flot de sang jaillit entre ses lèvres. Les autres squelettes s'écartèrent. Le roi lâcha son arme. Transpercé de part en part, le jeune garçon retomba à genoux.

Il était en train de mourir.

Dans quelques instants, un voile de noirceur s'abattrait devant ses yeux, et tout serait fini. Il se sentait partir : son âme s'écoulait hors de lui, liquide et brûlante, elle n'en finissait plus, et c'était comme sombrer au fond d'un gouffre sans fin.

Pourtant, cela ne venait pas.

Cela ne venait pas.

Janes porta deux doigts à ses lèvres. Il suffoquait. Sa bouche était emplie d'un goût salé, métallique. Où était la mort, où était le voile ?

Le jeune garçon entreprit de retirer l'épée. La douleur était insupportable. La lame était sortie dans son dos en se frayant un chemin entre deux côtes.

Les yeux fermés, Janes l'extirpa d'un coup. Debout devant lui, le roi squelette le regardait sans comprendre, et ses soldats restaient figés.

Les mains serrées sur la poignée de l'épée, le jeune garçon se redressa, recula en titubant. Il souleva la lame au-dessus de sa tête, puis l'abattit comme une masse sur la couronne du souverain. Le crâne s'ouvrit en deux comme une coquille de noix, et le roi squelette s'effondra.

Submergé par la douleur, Janes perdit à son tour l'équilibre. Ses mains lâchèrent l'épée : il tendit vainement les bras pour se rattraper à quelque chose, puis sa tête heurta une racine avec un bruit sourd et il sombra dans l'inconscience.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était allongé sur un tapis de branches sèches et son frère était penché sur lui. Les cimes des sapins montaient jusqu'au ciel, un léger souffle de vent lui caressait le visage. La nuit semblait être tombée depuis longtemps.

— Froid…

— Du calme, fit Keÿdor en rabattant sur lui les pans d'une couverture de laine qu'il avait placée sous sa tête. Surtout, ne bouge pas.

— Qu'est-ce…

— … qui s'est passé ? Oh, bon sang, grand frère, je donnerais cher pour le savoir moi-même. Je t'ai retrouvé dans le jardin de ronces noires. Je les ai vus t'emmener là-bas. Ils… Par les dieux, Janes, c'était horrible, mais je ne pouvais rien faire, ils étaient beaucoup trop nombreux. Et puis je ne sais pas me battre, tu sais, alors… j'ai attendu qu'ils s'en aillent. Ils ont fini par partir, tous… Ils sont montés sur le chemin de ronde, et ils se sont… jetés dans le vide. Enfin, certains se sont jetés. C'était si… étrange !

— L'épée… murmura Janes.

— Alors je suis descendu. Je suis descendu et je t'ai retrouvé dans cette clairière. Tu baignais dans ton sang : je croyais que tu étais mort. Et puis il y avait ce squelette à côté de toi, avec son crâne éclaté, fendu en deux, et j'ai compris que c'était toi qui l'avais tué. L'épée est en lieu sûr, conclut-il en reniflant bruyamment. Oh, Janes, j'ai eu tellement peur que tu sois mort ! Ta blessure était horrible à voir ! Je ne comprends même pas…

— L'épée… Apporte-la, répéta l'aîné en gémissant.

— Oui, oui, fit son jeune frère en hochant la tête. Surtout, ne t'énerve pas.

Le cadet se redressa et courut vers un arbre voisin, au pied duquel il avait entassé leurs affaires. Lorsqu'il revint, la longue lame d'or brillait entre ses mains. Il l'avait amenée en la traînant au sol.

Comme une offrande, il la déposa au côté du blessé. Janes referma sa main sur la poignée. Son regard plongea dans celui de son frère.

— Tu m'as abandonné, dit-il. Tu es parti lorsque j'avais besoin de toi.

Keÿdor sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Pardon, Janes. Ne m'en veux pas, je… je ne me suis jamais battu, et j'avais si peur…

— Peur ?

— Oui, peur ! répéta son frère en plantant ses doigts dans la neige d'un geste de colère. Tu n'as jamais eu peur, toi ?

— Non, répondit Janes d'une voix sombre.

— Peur, peur ! répétait Keÿdor en s'écrasant de pleines poignées de neige sur le visage, peur quand tu as l'impression que ta dernière heure est arrivée, et… Oh, Janes, je voulais simplement que nous sauvions nos vies.

— Et je suis mort… murmura son frère.

— Quoi ?

— Je suis mort, répéta Janes. Le coup que j'ai reçu aurait dû me tuer. Je l'ai senti me transpercer comme… comme une sorte d'éclair. J'ai senti le sang dans ma bouche, poursuivit-il en se redressant sur son coude. Par ta faute !

— Non, non, bredouilla Keÿdor en le forçant à se recoucher, il ne faut pas que tu t'agites, pardon, pardon !

Enfouissant son visage dans le cou de son frère, il éclata en sanglots.

Janes le repoussa doucement.

— J’ai besoin de me reposer, fit-il en fermant les yeux. Merci de m’avoir ramené jusqu’ici, et merci d’avoir rapporté l’épée. Où est Flocon ?

— Je ne sais pas, répondit Keÿdor en s’essuyant les yeux. Je l’ai cherchée partout, mais je n’ai rien trouvé, et…

— Cherche encore, marmonna Janes avant de s’endormir.

Lorsqu’il ouvrit de nouveau les yeux, le soir était en train de tomber, et son frère lui tournait le dos.

— Keÿdor ?

Son cadet se retourna en souriant. Il avait allumé un bon feu de branches mortes et tenait à la main une cuisse de lièvre dégoulinant de graisse brûlante.

— Comment te sens-tu ? Tu as dormi presque toute la journée. Tu veux manger quelque chose ?

— J’ai soif, fit simplement le jeune garçon en se redressant sur son séant.

— Doucement, doucement, s’affola l’autre en posant son morceau de viande au bord de l’âtre. Soif, oui, bien sûr, mais tu ne dois pas t’agiter…

— Je vais bien, le rassura Janes en se passant une main sur le visage.

Keÿdor lui tendit sa gourde. Le jeune garçon la porta à ses lèvres et but avec avidité. Lorsqu’il eut terminé, il reposa la gourde et essaya de se lever.

— Janes ! Non !

Les arbres tanguaient autour de lui mais il tenait à peu près debout. Il fit quelques pas vers le sapin le plus proche et se laissa choir au sol, épuisé par l’effort. Keÿdor accourut vers lui ; il le repoussa du bras.

— Je vais bien.

— Ça, c’est toi qui le dis, répondit l’autre en s’asseyant à son coté. Je vais quand même examiner ta blessure.

Il retroussa l’un des pans de sa tunique et fronça les sourcils.

— C’était de l’autre côté ?

— Non, fit simplement Janes. C’était bien ici.

— Je ne comprends pas, reprit l’autre. C’était plus haut ?

— Non, répéta son frère. Simplement, dit-il en palpant son abdomen, je crois que la blessure n’est plus là. Elle… elle a dû cicatriser.

— C’est impossible, fit Keÿdor. L’épée t’a transpercé, il doit bien y avoir une plaie.

Janes lui saisit le poignet et le regarda droit dans les yeux.

— Keÿdor. Je te dis que la blessure n’est plus là.

— Qu’est-ce que ça signifie ?

— Je n’en sais rien. Peut-être que les blessures infligées par ces… choses qui nous ont attaqués ne sont pas des blessures comme les autres.

— Peut-être que c’est toi qui n’es pas comme les autres, fit.

Keÿdor en se levant. Je vais chercher du bois pour le feu. Tu es sûr que tu ne veux rien manger ?

— Ça va, répondit Janes en secouant la tête. Je crois que je n’ai pas très faim.

— Comme tu voudras.

Un ululement timide leur fit lever la tête.

— Flocon !

Perchée sur la branche d’un sapin, la chouette les regardait en battant des ailes. Janes tendit la main dans sa

direction, et l'animal descendit se poser tout près de lui. Le jeune garçon lui caressa doucement la tête.

— On dirait que tu vas mieux, toi aussi.

— Tu as peut-être raison, fit Keÿdor en les regardant.

— Hein ?

— À propos des blessures. Peut-être qu'elles guérissent plus vite.

Janes ne trouva rien à ajouter. Il tira sa couverture vers le feu et s'assit en tailleur. Il regarda un moment les flammes crépiter, les brindilles rougir et se tordre.

Keÿdor ramena quelques branches dans l'âtre, puis vint s'asseoir à son côté. Une distance s'était installée entre eux, et il le sentait bien. Son frère était un garçon sauvage, secret, taciturne. Il n'avait jamais vraiment su comment lui parler. Et à présent…

— Tu m'en veux, n'est-ce pas ?

— Arrête avec ça, fit Janes d'une voix dure.

— Tu ne peux pas essayer de… de *comprendre ?*

— Il n'y a rien à dire. Tu as agi comme bon te semblait. Tu n'étais pas obligé de venir. Tu te faisais du souci pour moi.

— Oui, admit Keÿdor, le regard perdu dans le vague. Je voudrais… Je voudrais que nous puissions nous parler comme deux frères, je voudrais savoir ce que tu penses et…

— Ça ne sert à rien, l'arrêta Janes. Tu ne sauras jamais ce que je pense. Personne ne sait vraiment ce que les gens pensent.

— C'est faux ! s'écria l'autre.

Il se releva d'un bond, et donna un coup de pied à un arbre. Il se sentait ridicule. Ses sentiments prenaient le pas

sur sa raison. Il ramassa une nouvelle branche, et la jeta dans le feu.

— Peut-être qu’il y en a déjà assez, fit remarquer son frère sans animosité.

— C’est pour cette nuit, répliqua Keÿdor.

— D’accord.

— Peut-être que nous pourrons partir demain à l’aube.

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers ses propres affaires, déplia sa couverture sur le sol et s’enroula dedans, la tête sur son baluchon, le dos tourné à son frère.

Janes resta un instant à le regarder.

— Tu es fâché ? demanda-t-il en souriant.

— Non, répondit Keÿdor. J’essaie de dormir, c’est tout. La route va être longue, demain.

Janes soupira. Devant lui, les braises craquaient et rougeoyaient sous le souffle du vent. L’appel. Quelque chose l’avait poussé à entreprendre cette expédition. Quelque chose qui n’était pas lui. Ou alors…

— Petit frère ?

— Mmh ?

— Non, rien.

Le jeune garçon s’enroula à son tour dans sa couverture. Flocon s’installa tout contre lui. Il passa un bras autour de ses ailes. Il la sentait plus proche que jamais. Il ferma les yeux, enfouit son visage entre ses plumes légères et s’endormit très vite, bercé par le crépitement des flammes.

RETOUR

Le lendemain matin, ils se levèrent de bonne heure. En se mettant debout, Janes constata qu'il se sentait parfaitement bien. C'était étrange, bien sûr, et même plus que cela, mais y penser ne servait à rien. Il n'y avait tout simplement pas d'explication.

Le jeune garçon passa la grande épée d'or à sa ceinture et s'avança à découverte l'endroit où la pente se faisait plus forte et où l'on devinait, par-dessus la cime des sapins, la forêt tout entière. Le soleil brillait généreusement et la neige scintillait de mille éclats joyeux.

— En route, déclara Keÿdor après qu'ils eurent tous deux passé leur sac à l'épaule et que Flocon eut déplié ses grandes ailes de fourrure blanche.

Ils marchèrent d'un bon train pendant toute la matinée, quittant les Griffes Fantômes, dévalant les pentes ardues sans se retourner, se raccrochant aux troncs des arbres lorsque la descente devenait trop brutale. Les brumes de l'aube qui planaient au-dessus de la forêt se décomposaient progressivement en haillons de lumière froide. Les courbes du fleuve Aasb-Erden s'étiraient dans le lointain.

Plus loin encore s'élevaient de gigantesques montagnes aux sommets de glace. Les Ombres-Monts ! Majestueuses, écrasantes de grandeur. Qui pouvait se rendre là-bas ? Certains prétendaient qu'il n'y avait rien au-delà d'Aasb-Erden, rien d'autre qu'une barrière rocheuse infranchissable dont les crêtes escarpées montaient jusqu'au ciel et se confondaient avec lui. Le royaume des draakens ! De là où ils se trouvaient, les deux frères ne distinguaient que les sommets les plus modestes, loin derrière le fleuve, mais c'était la première fois qu'ils les voyaient aussi bien. Ils s'arrêtèrent un instant pour admirer le spectacle.

— La lumière est trompeuse, fit Janes en plissant les yeux. Les montagnes sont beaucoup plus hautes qu'elles n'en ont l'air.

— Tu les avais vues, la première fois ?

— Pas vraiment. Le temps était trop gris.

— Pareil pour moi, soupira Keÿdor. Elles sont vraiment magnifiques.

Il y eut un long silence. Flocon s'était posée sur un tronc d'arbre mort, et semblait regarder elle aussi.

Ils se remirent en route. Bientôt, ils furent trop bas pour voir encore les montagnes, et les sapins couverts de givre devinrent leur seul horizon.

Ils laissaient les Griffes Fantômes derrière eux. Avec elles s'estompait peu à peu le souvenir douloureux des dernières heures, comme s'étiole un mauvais rêve. La marche devenait monotone, mais les deux frères aspiraient au calme de la forêt, à ses bruissements secrets, à ses soupirs, à sa tiédeur. Ils s'y sentaient vraiment chez eux.

Ils suivirent un temps les traces d'un groupe de lièvres blancs, promesse de nourriture facile qui s'évapora brusquement aux abords d'un lac à moitié gelé – les empreintes se perdaient dans un fouillis de lichens verglacés, et ils jugèrent préférable d'abandonner la piste. Ils déjeunèrent des dernières provisions qui restaient à Keÿdor et d'un peu de neige fondue.

Plus tard, dans la soirée, ils allumèrent un nouveau feu et s'éloignèrent chacun de leur côté pour poser quelques collets. Ils n'attrapèrent qu'un lagopède, mais c'était largement suffisant. Flocon les regardait manger avec un air de désapprobation.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Janes en mordant dans sa viande grillée, assis sur une vieille souche.

La chouette battit des ailes et ulula avec force.

— Tu peux parler, répliqua le jeune garçon en hochant le menton vers les petites boules de fourrure sanglantes que l'animal avait déposées entre ses serres. Nous avons demandé pardon à la terre pour l'âme de ce lagopède, figure-toi. Est-ce que tu as pensé à la famille de ces pauvres lemmings ?

Flocon baissa la tête et piqueta avec force dans la viande fraîche.

— C'est bien ce que je pensais, fit son jeune maître en lançant au feu l'os qu'il avait fini de ronger.

Ils établirent leur campement à l'abri d'un gros rocher grisâtre qui se creusait au niveau du sol. La neige avait fondu à cet endroit-là, et l'espace était juste suffisant pour qu'ils puissent s'y glisser à deux. C'était un emplacement idéal pour dormir.

Lorsque Janes ouvrit les yeux le matin suivant, Keÿdor avait disparu. Toutes ses affaires étaient restées là : il était probablement parti faire un tour. Le jeune garçon s'extirpa de son abri, étira ses membres engourdis et se passa un peu de neige sur le visage.

— Keÿdor ?

Pas de réponse.

Janes jeta un coup d'œil à ses propres affaires et s'aperçut que son épée avait disparu.

— Janes ?

La voix venait de derrière le rocher. Janes contourna l'obstacle et découvrit son jeune frère, assis sur le sol gelé, à côté de sa grande épée d'or. Keÿdor leva les yeux vers lui avec une expression coupable.

— J’ai voulu… euh, l’essayer encore, tenta-t-il de se justifier, le souffle coupé. Bon sang, Janes, je n’ai jamais vu quelque chose d’aussi lourd. Je croyais que… que c’était la fatigue, mais vraiment, je… je peux à peine la soulever du sol !

Janes se baissa et ramassa l’épée sans effort. La lumière du soleil courait sur la lame en reflets aveuglants. Le jeune garçon effectua quelques moulinets rapides et glissa l’épée à sa ceinture. Keÿdor se releva en prenant appui sur le rocher.

— Je ne comprends… pas, fit-il en secouant la tête, visiblement exténué, je… ne comprends pas comment tu fais pour… pff, la soulever comme ça.

— C’est mon épée, fit Janes en lui tendant la main. Je ne peux pas expliquer.

— Eh bien, je te la laisse, répondit le cadet en s’éloignant.

Janes resta seul un moment.

Une idée était en train de se faire jour en lui. L’idée qu’il n’était parti à Nartchreck que pour trouver cette épée. L’idée que cette épée l’attendait – l’avait toujours attendu.

Quelque part aux pieds de sa mère, Wyrd tissait inlassablement la trame du destin.

— Janes ?

— J’arrive !

Le temps de rassembler leurs affaires et ils s’étaient remis en route.

Janes marchait d’un pas rapide. Son jeune frère avait parfois du mal à suivre l’allure. Il savait que son aîné avait l’intention d’arriver à la ferme avant la nuit et il ne voulait pas le ralentir. Mais ses mollets étaient gonflés et ses pieds,

un peu à l’étroit dans leurs lourdes bottes fourrées, commençaient à le faire souffrir.

Ils ne prirent pas le temps de déjeuner.

— Hé, fit Keÿdor lorsqu’il se sentit vraiment trop fatigué, on ne pourrait pas faire une petite pause ? Je commence à avoir faim, moi. Et puis je n’ai pas ton entraînement.

Janes s’arrêta soudain et sembla considérer la proposition. Il jeta un œil à son frère : figure rougeaude et souffle court.

— Très bien, dit-il en regardant autour de lui. Accordons-nous un moment.

Ils firent griller quelques châtaignes et se réchauffèrent les mains autour d’un bon feu de bois.

— Tu es pressé de rentrer, hein ? lança Keÿdor en souriant.

— Oui, répondit Janes en caressant la tête de Flocon.

L’animal se laissa faire en fermant les yeux.

— Tu sais, reprit l’aîné, je suis sûr que Flocon n’est pas une chouette comme les autres.

— Bien sûr que non, répondit joyeusement Keÿdor en lançant une châtaigne à l’intéressée. Qu’est-ce qu’il y a, ce n’est pas assez bon pour toi ?

— Je veux dire, poursuivit Janes en regardant les arbres de la clairière, elle a toujours été là, elle… parfois, j’ai l’impression qu’elle essaie de me dire des choses, et…

— Elle est apprivoisée, trancha Keÿdor. Quand un animal et un homme vivent longtemps côte à côte, ils apprennent à se connaître, et ils peuvent se parler rien qu’en se regardant. Ça m’est déjà arrivé avec les cochons.

— Vraiment ? fit Janes, vaguement amusé. J’ai toujours pensé que tu nourrissais une amitié très particulière à l’égard de ces cochons. À se demander s’il n’y a pas un lien de parenté…

Keÿdor confectionna une petite boule de neige et la lança sur son frère, qui se baissa pour l'esquiver. La boule s'écrasa contre le tronc d'un sapin.

— Raté ! annonça Janes en attrapant une nouvelle poignée de châtaignes grillées. Faisons la paix, tu veux ? Nous sommes de retour à la maison, petit frère !

Ils se levèrent d'un même élan et se remirent en route.

Le soleil de midi s'était effacé devant un groupe de nuages menaçants, et le ciel était maintenant empli de grisaille. La nuit n'allait plus tarder à tomber. Le périple touchait à sa fin.

— Hé, je reconnais cet endroit ! exulta Keÿdor en passant sa main sur le vieux tronc de chêne foudroyé. Alors, mon vieux, toujours fidèle au poste ? Regarde ça, Janes. Janes ?

Le sourire du jeune garçon se figea sur ses lèvres. Il y avait dans le regard de son frère quelque chose qui ne lui plaisait pas du tout.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

La main crispée sur son épée, son aîné se tenait immobile.

— Tu sens cette odeur ?

— Quelle odeur ?

— Une odeur de brûlé.

Flocon émit un cri strident, qui les fit sursauter.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Keÿdor.

— Elle *sent* aussi, petit frère. Viens, dépêchons-nous.

Ils repartirent en courant. Keÿdor reniflait à son tour.

— Tu as raison, dit-il. Bon sang, qu'est-ce que ça peut être ?

Le cœur serré, ils essayaient de ne pas penser.

Cela sentait indéniablement le brûlé.

— Regarde, fit Janes en s’arrêtant brusquement. Regarde là-haut !

Keÿdor leva les yeux. Un mince filet de fumée noir se tortillait au-dessus des grands arbres noirs. Le crépuscule tombait sur la forêt, et il régnait un silence inhabituel.

— Est-ce que tu crois… commença le jeune garçon.

La question vint mourir au bord de ses lèvres.

— Les parents ! lâcha Janes d’une voix sombre. Nous ferions mieux de nous dépêcher.

Ils se remirent à courir en direction de la ferme. Toute fatigue avait disparu. L’odeur de brûlé devenait âpre, presque suffocante.

Désormais, ils se préparaient au pire.

Lorsqu’ils sortirent de la forêt, le spectacle de ruine et de désolation qui s’offrit à leurs yeux vint confirmer leurs craintes les plus sombres.

— Par les dieux… murmura Keÿdor en se figeant.

Janes, lui, continua à courir. Il ne s'arrêta que devant la porte de la ferme, ou de ce qui en restait.

Leur chaumière avait été entièrement brûlée. Les murs étaient noircis de suie et les flancs s'étaient effondrés sur eux-mêmes. Seul subsistait de la charpente un amas de poutres calcinées. Un silence de mort planait sur les cendres et les braises.

Keÿdor s'approcha en toussotant. La fumée qui s'échappait des débris carbonisés lui faisait monter les larmes aux yeux. Il ne chercha pas à les refouler.

— Papa ! cria-t-il. Papa !

Son cri résonna dans la solitude de la clairière.

Janes prit appui sur l'un des poteaux d'huisserie resté debout et enjamba les débris de la porte. La lumière qui pénétrait par les ouvertures du toit commençait à fléchir, mais son éclat restait suffisant pour qu'on y vît encore. Partout, c'était un fouillis inextricable d'ustensiles épars – écuelles, récipients, étagères, bocaux brisés – recouvert d'une pellicule cendreuse. Apparemment, les parents avaient eu le temps de quitter les lieux.

Janes se baissa pour ramasser une chose informe maculée de suie. Cela ressemblait à l'un des torchons très fins dont sa mère se servait pour envelopper ses fromages de brebis. Mais ce n'était pas un torchon : c'était un morceau de parchemin brûlé, dont seule la partie haute avait subsisté. Le front plissé, le jeune garçon tenta de déchiffrer les premières lignes.

Mon très cher Janes,

Si tu lis ces lignes un jour, c'est qu'il nous est arrivé malheur, à ton père et à moi. La vie est pleine d'imprévus, hélas, et qui peut savoir

Le reste était illisible, mais Janes avait reconnu l'écriture appliquée de sa mère. Il sentit qu'il allait pleurer. Tout se mélangeait à présentées souvenirs lui revenaient en mémoire, des images trop précises, le visage de sa mère penché sur lui, d'autres images, lui, enfant, debout au milieu de la cour, un vol d'oiseaux au crépuscule…

Il aurait voulu emporter cette lettre, la fourrer sous sa tunique, la coller tout contre lui comme une relique précieuse, mais c'était peine perdue : elle se décomposait entre ses mains. Délicatement, il reposa à terre ce qui restait du parchemin, et sortit de la maison.

— Alors ? demanda Keÿdor en l'attrapant par la manche.

— Personne. Et de ton côté ?

— L'étable, pff, complètement détruite. Les porcs se sont enfuis. Les poules n'ont pas eu le temps de partir, elles… elles…

Le jeune garçon ne put terminer sa phrase. Il tomba à genoux et éclata en sanglots. Janes posa une main sur son épaule en regardant la ferme. Quoi qu'il se fût passé ici, ses parents s'en étaient sortis : c'était sa seule consolation.

— Viens, dit-il en aidant son frère à se relever. Ça ne sert à rien de rester ici. Il faut que nous retrouvions papa et maman.

Keÿdor hocha la tête en essuyant ses larmes.

— Janes, qu'est-ce qui s'est passé ? Papa n'aurait jamais laissé la ferme brûler comme ça. Pourquoi sont-ils partis ?

Perchée sur la plus haute poutre du toit, Flocon fit entendre un long ululement sinistre. Les deux frères la regardèrent.

— Allez, partons d'ici.

Ils décidèrent de se rendre à Djoreng. C’était leur seule piste.

Ils marchèrent en silence pendant un long moment.

Flocon les précédait de son vol nerveux. Elle se posait sur les branches des érables qui bordaient leur chemin en poussant de petits cris étranglés.

— Elle sent quelque chose, disait Janes d’une voix blanche. Elle sait ce qui s’est passé.

Les images de la ferme calcinée, cette ferme qui avait été toute leur vie jusqu’à aujourd’hui, revenaient sans cesse danser devant leurs yeux. De temps à autre, Janes s’accroupissait pour examiner le sol. Keÿdor, lui, sondait les sous-bois d’un regard anxieux. Il lui semblait voir des formes se déplacer parmi les branchages. Plusieurs fois, il arrêta son frère pour le forcer à écouter.

— Il n’y a rien, répétait l’aîné en secouant la tête.

L’odeur de brûlé s’accrochait à leurs vêtements : toute la forêt en paraissait imprégnée. La nuit tombait doucement. Le vent lui-même s’était tu.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Keÿdor en désignant l’horizon.

Un long panache de fumée noirâtre s’élevait dans le lointain.

Janes l’arrêta d’un geste.

— Djoreng, murmura-t-il.

— Tu veux dire…

— Viens. Rentrons dans les sous-bois.

— Pourquoi ?

— Djoreng est en feu. C’est une invasion.

— Q… quoi… ? demanda Keÿdor en courant à son coté.

— Papa avait bien dit que ça arriverait un jour. Que le royaume tomberait. Tu vois une autre explication ? Allez, par ici.

Ils sautèrent un fossé et s’arrêtèrent en lisière de forêt.

L’appel, songeait Janes. L’appel de Nartchreck. Si nous étions restés à la maison, si nous étions restés avec papa et maman, Wyrd seule sait ce qui serait arrivé.

— Écoute, souffla le jeune garçon, écoute, je ne sais pas ce qui se passe, mais nous sommes en grand danger. Nous devons nous cacher. Tant que nous resterons dans la forêt, personne ne pourra nous retrouver. Attends !

Ils tendirent l’oreille.

— Quelqu’un vient, chuchota Janes en désignant le chemin qu’ils venaient d’abandonner. Une troupe à cheval. Ne t’éloigne pas de moi, compris ?

Keÿdor hocha la tête.

Ils se mirent à courir entre les arbres.

Ils entendirent la cavalcade se rapprocher, et les chevaux s’arrêter à l’endroit qu’ils avaient quitté pour s’enfoncer dans la forêt. Une voix retentit.

— Des traces, mon capitaine ! Elles s’arrêtent ici.

— Ils ne doivent pas être bien loin. Vous connaissez les consignes, fouillez-moi cette forêt !

Les deux frères s’immobilisèrent. Janes fit signe à Keÿdor de s’accroupir avec lui derrière un buisson.

— Ne bouge pas. Ne bouge surtout pas.

— Janes… Nos traces dans la neige…

— J’ai pensé à ça, répliqua l’aîné en tirant son épée.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Baisse-toi.

Ils pouvaient les voir, à présent. Plusieurs hommes en armes étaient descendus de cheval et s'avançaient dans leur direction, épées tirées. Certains portaient des arbalètes. De temps à autre, ils s'arrêtaient, scrutaient la forêt.

— On n'y voit rien, grommela l'un des arbalétriers.

— Pas grave, répondit un autre. Tu n'as qu'à tirer dès que ça bouge.

Ils firent quelques pas encore.

Pris d'une terreur subite, Keÿdor se leva d'un bond et se mit à courir.

— Keÿdor, non ! gémit Janes en se levant à son tour.

Un premier carreau siffla et vint se figer dans un tronc d'arbre, à l'endroit précis où son cadet s'était trouvé un instant plus tôt. Janes se lança à la poursuite de son frère. Celui-ci zigzagua un temps entre les érables et les sapins, puis son pied heurta une vieille racine et il s'étala de tout son long dans la neige. Son frère se jeta sur lui et le plaqua à terre.

— Ils sont là ! fit une voix.

— Pourquoi tu as fait ça ? murmurait Janes à l'oreille de son frère, Keÿdor, pourquoi tu as fait ça ?

Le visage écrasé dans la neige, Keÿdor sanglotait.

— Oh, bon sang, répétait-il à en perdre haleine, oh, bon sang de bon sang de bon sang…

— Relevez-vous ! cingla une voix derrière eux. Tous les deux.

Ils obéirent lentement, Janes le premier, et puis son frère. Leurs vêtements étaient couverts de neige.

— Toi, fit un homme casqué, visière rabattue, en s'avançant vers Janes. Lâche ton épée.

Il y avait là une bonne dizaine de soldats, armés d'épées et de boucliers ou d'arbalètes. Tous portaient la même cotte de mailles, recouverte d'une tunique frappée d'un écusson inconnu, dragon rouge et dragon noir s'affrontant sur fond blanc – le dragon rouge semblait avoir le dessus.

— Tu as entendu ce que je t'ai dit ? répéta l'homme, probablement le capitaine, en relevant sa visière.

Janes fit mine d'obtempérer, et se rua sur le soldat le plus proche. Sa lame s'abattit sur le bouclier et le fendit en deux, avant de s'enfoncer dans l'épaule du fantassin, qui trébucha et tomba à la renverse. Il y eut un bref éclair d'acier : deux carreaux d'arbalète, tirés à bout portant, se fichèrent dans l'épaule du jeune garçon. Foudroyé, Janes laissa tomber son arme.

L'homme qu'il avait attaqué, un soldat grand et sec aux cheveux très courts, tentait de se redresser sous les regards incrédules de ses compagnons.

— Tuez ce chien, gémissait-il. Tuez ce chien, qu'est-ce que vous attendez ?

Keÿdor s'agenouilla au côté de son frère. Le capitaine s'avança vers eux, épée tirée.

— Personne ne tue personne, déclara-t-il en posant son pied sur la lame de Janes. Nous laisserons à Son Altesse toute-puissante le soin de décider de son sort. Emmenez-les !

— Ne nous faites pas de mal ! implora Keÿdor en les regardant s'approcher.

L'un des soldats lui décocha un coup de pied en pleine mâchoire. Le jeune garçon roula à terre en geignant.

On les força à se lever et on leur noua les mains derrière le dos.

Le soldat que Janes avait frappé gisait toujours à terre, entouré de ses compagnons, qui bandaient sa blessure. Son regard croisa celui du jeune garçon.

— Je te regarderai mourir, cracha-t-il en pointant un doigt sur lui. Fais-moi confiance.

Janes ne répondit rien.

— En route, ordonna le capitaine. Et n'oubliez pas l'épée : elle servira de pièce à conviction.

Ils se laissèrent entraîner.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est lourd ! grommela une voix dans leur dos.

Le jeune garçon grimaça un sourire.

Les deux carreaux d'arbalète étaient toujours plantés dans son épaule, mais il les sentait déjà moins. Les soldats du capitaine les poussaient sans ménagement. À son côté, son frère se laissait faire, regard vide, mâchoire ensanglantée. Il semblait déjà ailleurs. Janes nota machinalement que la nuit était tombée et que Flocon avait disparu.

Le capitaine se porta à leur hauteur.

— Tu es courageux, mon garçon, fit-il en regardant les deux carreaux d'arbalète fichés dans son épaule. Mais tu as commis une lourde erreur en t'attaquant à l'un de mes hommes.

— Allez en enfer, marmonna Janes sans le regarder.

L'autre haussa les épaules.

Ils sortirent de la forêt et retrouvèrent le chemin qu'ils avaient quitté. Quelques chevaux attendaient là, accompagnés d'une petite troupe de soldats, qui relevèrent la tête en les voyant arriver.

— Nous les avons, annonça le capitaine d'une voix sans joie, la main posée sur l'épaule de Janes. Surveillez bien

celui-ci : il a blessé le soldat Rauker.

Le reste de la troupe émergeait à son tour de la forêt.

— Mon capitaine ! Regardez ça !

Les soldats s’étaient mis à deux pour porter l’épée d’or, et ils arrivaient à peine à la bouger. Leur chef s’avança vers eux, saisit la poignée de sa main gantée et banda ses muscles.

— Par le Grand Dragon !

Il parvenait tout juste à soulever l’arme de terre. Il se retourna vers le jeune garçon en fronçant les sourcils.

— Où as-tu trouvé ça ?

Janes ne répondit pas.

— Bon sang, qu’est-ce que c’est lourd ! grogna une voix dans leur dos. Lothar, viens voir ça !

Janes renifla bruyamment.

— Comme tu voudras.

Le capitaine fit signe à ses hommes de reprendre l’épée, et tendit le bras en direction de Djoreng.

— En route, soldats ! La récompense est au bout du chemin !

Il y eut des exclamations d’enthousiasme.

On hissa les deux frères sur l’un des chevaux, et la petite troupe s’ébranla doucement. Le soldat blessé était soutenu par l’un de ses compagnons. Sa monture trottait juste derrière celle des prisonniers.

— Je te jure que tu vas payer, criait-il. Charogne ! Lorsque tu sentiras les griffes des voortans fouailler tes entrailles…

Mais Janes ne l’écoutait plus.

Il réfléchissait.

On chevaucha ainsi une bonne heure durant. Les sabots des chevaux frappaient le sol de neige dure sous la voûte des ormes pensifs.

Keÿdor était toujours hagard. Le sang avait séché autour de sa bouche, mais il ne semblait même pas s'en apercevoir. Plusieurs fois, son frère essaya de lui parler. Sans résultat.

Enfin, la petite troupe arriva en vue des portes de Djoreng.

Janes releva la tête. Toujours cette fumée. Le ciel était empli de lueurs rougeâtres qui montaient dans l'obscurité en tourbillonnant, éclairant les contreforts couverts de sapins de reflets incandescents. Le village achevait de flamber : même derrière le mur d'enceinte, Janes entendait le crépitement des flammes léchant les façades et les sinistres craquements du bois, les craquèlements, les fendillements, l'agonie des poutres et des linteaux cernés par l'incendie.

— Soldats, pied à terre !

On les fit descendre de cheval, sans les détacher. Ils passèrent les portes du village, escortés par une demi-douzaine de soldats en armes, le cœur battant, les yeux rougis par la fumée. La plupart des maisons dans lesquelles ils étaient un jour entrés avaient déjà brûlé, leurs devantures désormais méconnaissables. Mais le pire était encore à venir.

La grand-place…

Keÿdor eut un mouvement de recul. Les soldats le forcèrent à avancer. Il tomba à terre. Un homme le releva avec brutalité. Janes, lui, était littéralement hypnotisé. Rien n'aurait pu le préparer à cela.

La grand-place était hérissée d'une multitude de hautes croix noires dressées à la hâte : partout, des poutres, des poteaux, des troncs d'arbres couverts de suie auxquels des villageois avaient été attachés, bras tendus et jambes liées,

dans l’attente – l’attente de quoi ? Les deux jeunes garçons avaient cru tout d’abord qu’il s’agissait d’une mise en scène, une parodie d’exécution destinée à effrayer les foules, et que c’étaient des mannequins, de vulgaires épouvantails au ventre bourré de paille que l’on avait suspendus là, avant de les faire brûler. Mais certains de ces mannequins bougeaient encore, hurlaient leur douleur à la face du vent, imploraient la pitié de leurs tortionnaires, et ces cris-là étaient bien réels.

Une forêt d’arbres agonisants, songea Janes, une forêt gémissante d’hommes, de femmes et d’enfants, les yeux écarquillés de teneur, la poitrine haletante, à la recherche d’un souffle qui peu à peu se dérobait. Certaines croix étaient libres. Des cadavres avaient été descendus à leur pied, et les envahisseurs n’avaient pas pris la peine de les enlever.

Le capitaine porta un mouchoir à sa bouche et détourna la tête. Le petit groupe contourna lentement la place et se dirigea vers l’hôtel de ville, devant lequel une tente d’état-major avait été dressée : un étendard flottait à son sommet, dragon rouge et dragon noir, face à face, pleins de férocité. De nombreux soldats s’activaient, entraient ou sortaient de la grande bâtisse, les bras chargés de vaisselle, de grimoires, de parchemins.

Un garde désigna les deux jeunes garçons.

— Devons-nous les mettre avec les autres, mon capitaine ?

— Inutile, répondit le capitaine en ôtant son casque. Son Altesse est-elle disponible ?

Le soldat disparut à l’intérieur de la tente et ressortit quelques instants plus tard.

— Vous pouvez entrer, fit-il en soulevant l’un des pans.

— Ne vous éloignez pas, ordonna le capitaine aux deux soldats qui venaient de poser la lourde épée d’or à terre et

reprenaient maintenant leur souffle. Vous, suivez-moi, ajouta-t-il à l'adresse de ses jeunes prisonniers, allez !

On les poussa en avant.

Assis devant une table de bois, sur laquelle avait été déroulé un plan de la région, le chef des envahisseurs releva la tête vers les nouveaux venus. Sa peau arborait une teinte rouge cuivrée, luisante comme du métal, et deux cornes noires, recourbées, ornaient son crâne chauve plissé de rides et de crevasses. Ses mains se terminaient par des ongles si pointus et si longs qu'ils ressemblaient à des serres. Mais le plus frappant était sans doute les ailes qui sortaient de son dos : immenses, membraneuses, presque cramoisies, et qu'il tenait pour l'instant sagement repliées. Des ouvertures avaient été pratiquées dans l'armure pour leur permettre de sortir.

La créature était assise, mais on devinait qu'elle devait être énorme une fois levée.

Ses yeux, deux rubis étincelants, étaient ceux d'un prédateur.

Les jeunes garçons sentirent leur gorge se nouer.

Un draaken, songea Janes. Ça ne peut être qu'un draaken.

— Capitaine Vordhen ?

La voix de la créature était chaude, caverneuse.

— Votre Altesse, ces deux prisonniers s'étaient échappés dans la foret. Nous les avons rattrapés.

— Beau travail. Crucifiez-les avec les autres.

— C'est que, Votre Altesse…

— Capitaine ?

— Celui-ci a failli tuer un de nos hommes. Le soldat Rauker, Votre Altesse.

— Vraiment ?

Les hommes de l’état major qui entouraient le Kzaar (ainsi, apprirent vite les deux frères, appelait-on le roi draaken) observaient l’étrange trio avec curiosité. Leur chef se leva, contourna la table et s’arrêta devant Janes, les bras croisés. Sept pieds de hauteur au moins : il le dépassait de deux bonnes têtes. Il regarda avec étonnement les deux carreaux d’arbalète fichés dans l’épaule et les brisa d’un coup sec.

— Tu souffres ?

Janes ne répondit pas.

— Tu as porté la main sur l’un de mes hommes, reprit le draaken. Qu’as-tu à dire pour ta défense ?

— J’aurais pu faire bien pire, répondit Janes d’une voix calme, si vos soldats ne s’étaient pas cachés derrière leurs arbalètes.

La créature éclata d’un rire sonore.

— Tu dois être fou, ou idiot, pour me parier de la sorte. Ne sais-tu pas qui je suis ?

— Peu m’importe, soupira le jeune garçon.

Le poing de la créature se referma sur sa tunique et le souleva lentement du sol, sans effort apparent. Le jeune garçon serra les dents. Une douleur lancinante puisait à son épaule.

— Je suis le nouveau souverain de ce royaume, mortel. Le roi Sigmun de Walrœk appartient à l’Histoire : je l’ai tué de mes mains nues et je me suis repu de son sang.

— Gloire à Son Altesse le Kzaar Asraan de Walrœk ! clamèrent ses aides de camp dans son dos.

Asraan de Walrœk !

Janes soutint le regard du draaken.

Ainsi, le roi Sigmun qui régnait sur la forêt depuis si longtemps que les enfants le croyaient immortel, le bon roi Sigmun au sillage de légendes n’était plus ! La destinée du royaume venait de changer de mains. Le jeune garçon se rappela les paroles de son père. *Les draakens ne resteront pas éternellement dans leurs montagnes…*

Le draaken ouvrit les doigts.

Janes tomba au sol sous les ricanements des hommes de l’état-major, mais se releva prestement.

— Tu n’es pas mon roi, déclara-t-il.

Un silence pesant tomba sur l’assemblée, puis le draaken partit d’un nouvel éclat de rire.

Il finit par se rasseoir.

— Décidément, capitaine Vordhen, vous savez les choisir. Mettez celui-ci à la torture. Je l’achèverai personnellement.

— À vos ordres, Votre Altesse. Cependant…

— Quoi encore ?

Le capitaine se retourna, souleva l’un des pans de la tente, et fit signe aux deux hommes qui portaient l’épée d’or de s’approcher.

— Mettez-la sur la table.

Les deux soldats s’exécutèrent.

— Vous pouvez disposer, remercia le capitaine en toussotant. Votre Altesse, voici l’arme que portait ce jeune garçon lorsque nous l’avons capturé. C’est avec elle qu’il a essayé de tuer le soldat Rauker.

Les doigts du souverain se refermèrent sur la poignée de l’épée. Il parvint à la soulever, mais l’effort qu’il dut consentir pour la tenir un instant devant lui, lame tendue, lui arracha une grimace incrédule.

— En quel métal est-elle faite ? demanda-t-il en la reposant.

— C’est de l’or, Votre Altesse, fit l’un des aides de camp en passant un doigt ganté sur sa longueur. De l’or pur, mais il est possible que…

— Beaucoup trop lourd pour de l’or, l’interrompit le draaken. Où as-tu trouvé cette arme, mortel ?

Janes ne répondit pas.

Il sentit une main s’abattre sur son épaule. C’était le capitaine.

— Son Altesse t’a posé une question, mon garçon. Je te conseille de répondre.

Janes gardait un silence obstiné. À son côté, son frère fixait un point imaginaire, en se balançant doucement d’avant en arrière.

— Peut-il la soulever ? demanda le souverain. Peux-tu la soulever, mortel ?

Janes s’avança d’un pas. Le draaken ne le quittait pas des yeux.

— Prends-la, fit-il seulement.

Le jeune garçon avança une main hésitante vers l’épée… et s’en saisit brusquement : avant que quiconque ait pu l’en empêcher, il pointa sa lame sur la gorge du Kzaar. Les aides de camp tirèrent aussitôt leurs armes. Le souverain les arrêta d’un geste. La situation semblait l’amuser.

— Et maintenant ? demanda-t-il. Tu veux me tuer ? À quoi cela t’avancera-t-il ?

— Je veux que vous libériez tous ces gens qui sont dehors, fit Janes entre ses dents. Je veux que vous quittiez ce pays… tout de suite ! fit-il en accentuant sa pression.

— Oh. Et je suppose que ceci est un ultimatum, répondit le draaken.

— Faites simplement ce que je vous dis, si vous tenez à la vie.

— Très bien, soupira le draaken en souriant tristement. Tu as gagné.

Avec une fulgurante rapidité, il souleva la table qui le séparait du jeune garçon et la projeta dans sa direction. Janes tomba à la renverse et lâcha son arme. En un instant, tous les aides de camp furent sur lui. Il essaya de se redresser, mais cinq lames l'encerclaient, et son épée était hors de portée.

Keÿdor posa sur son frère un regard inexpressif.

— Tu es courageux, fit le draaken. Mais ton inexpérience te dessert, et ta confiance en toi peut devenir ta faiblesse. La peur est parfois bonne conseillère, conclut-il en posant son pied sur la poitrine du jeune garçon. Capitaine Vordhen ?

— Votre Altesse ? fit l'homme en se raidissant.

— Emmenez-le avec les autres prisonniers. Il servira aux cuisines… en attendant mieux. Je te laisse la vie sauve, mortel, fit-il, poussant le jeune garçon du bout de sa botte. J'espère que tu réalises la chance que je t'offre.

— Je vous tuerai, marmonna Janes en essayant de se redresser.

— Non, répliqua le draaken en refermant sa main griffue sur son visage. C'est moi qui te tuerai si tu prononces encore le moindre mot. Tu as besoin de discipline, mon jeune ami. Un besoin urgent et vital. (il se redressa de toute sa hauteur.) Emmenez-le, capitaine, emmenez-le, et montrez-lui le sort que je réserve à ceux qui me résistent.

— À vos ordres, Votre Altesse, fit le capitaine en claquant des talons. Et que faisons-nous de l'autre prisonnier ?

— Livrez-le aux voortans, répondit calmement le draaken en se rasseyant. Il ne nous est plus d'aucune utilité.

— Non ! hurla Keÿdor que ces paroles venaient de sortir de sa torpeur. Janes !

L'aîné voulut relever la tête, mais l'un des aides de camp l'avait couché sur le ventre et le maintenait fermement dans cette position, un pied posé sur sa nuque.

— Janes, ne me laisse pas, je t'en supplie ! implora le jeune garçon tandis que les soldats du draaken l'emmenaient au-dehors et le poussaient vers les croix de la grand-place.

Le jeune garçon ferma les yeux. Des larmes de rage perlaient au coin de ses paupières. Tout était perdu. Ses parents avaient sans doute été tués, et son frère allait subir le même sort. Flocon avait disparu. Il était seul au monde : en vie pour l'instant, mais pour combien de temps ?

Il se promit de tuer le draaken à la première occasion, d'essayer en tout cas. Il échouerait, sans doute, mais il aurait au moins tenté de faire quelque chose.

Une main le saisit au collet et le força à se remettre debout.

— Avance, fit une voix.

Il obéit en titubant et sortit dans l'air glacial.

Le village n'en finissait plus de brûler. Le ciel était toujours illuminé de lueurs sanglantes, des flammes s'élevaient vers la nuit, montaient en se tordant vers les murs des bâtisses, boursouflures pourprées, fumées noirâtres.

Janes se força à regarder les croix de bois sombre que les envahisseurs avaient dressées sur la grand-place et sur lesquelles agonisaient les habitants de Djoreng. Il ne voyait pas ses parents.

— Keÿdor !

On emmenait son frère au loin.

Le jeune garçon se retourna, tendit le bras vers son aîné.

— Janes !

On le frappa à la tête, on le poussa en avant.

Il avança en titubant.

Les pavés que ses pieds avaient si souvent foulés avaient disparu pour faire place à une sorte de boue glaiseuse. On s’engagea dans une allée.

— Pitié ! murmuraient des voix fatiguées, pitié.

Keÿdor baissa la tête.

On s’arrêta devant une croix. L’un des soldats qui encadraient le jeune garçon posa une échelle et se mit à grimper. Arrivé au sommet, il se retourna.

— C’est bon, dit-il.

Keÿdor se sentit hissé par deux paires de mains vigoureuses, et attrapé par les aisselles. Il n’essayait plus de se débattre.

Ils firent passer ses bras sur la partie transversale de la croix et les attachèrent avec une corde rêche. Puis ils lui lièrent les pieds, et le soldat qui le soutenait le lâcha sans prévenir, avant de redescendre et d’enlever son échelle. Keÿdor se mit à suffoquer. Tout son poids l’entraînait vers le sol et sa poitrine ne se soulevait qu’avec peine. L’espace d’un instant, il crut qu’il allait mourir ainsi, faute de pouvoir respirer. Il se contorsionna, ouvrit la bouche, la referma, leva les yeux au ciel. Les soldats qui l’avaient attaché le regardaient en s’esclaffant.

— Hé, lui dit l’un d’eux, si tu trouves le moyen d’y passer tout de suite, surtout n’hésite pas !

— Ouais, renchérit un autre, ne te tracasse pas : les voortans mangent aussi de la viande morte !

Ils s'éloignèrent en traînant, se tapant sur l'épaule, se retournant parfois pour le montrer du doigt. Le jeune garçon inspira un grand coup. Progressivement, il arrivait à reprendre son souffle. Chaque goulée d'air lui coûtait, mais en se redressant un peu, en prenant appui sur les branches de la croix, la situation devenait presque supportable. Au moins, il était toujours en vie.

Autour de lui, le cauchemar palpitait.

Partout, des croix semblables à la sienne et des hommes attachés, certains hurlant, d'autres pleurant, suppliant qu'on les achève ; d'autres encore, le menton contre la poitrine, les yeux grands ouverts, arrachés à la vie.

Keÿdor commença à comprendre ce qui l'attendait : une agonie lente et douloureuse, la mort par suffocation. Combien de temps ? Combien de temps pour mourir, à se débattre en vain ? Janes, oh, Janes !

Il revoyait les événements, la ferme brûlée, la poursuite dans la forêt, et son cœur battait de plus en plus fort.

C'était impossible.

Quelques heures auparavant, il marchait tranquillement au milieu des sapins et des écureuils, ses pas foulaient la neige avec entrain, et maintenant…

— Monte là-dessus !

Les envahisseurs avaient dressé une tribune devant les débris de la taverne du *Roi-Cerf.* Des dizaines de soldats y étaient déjà installés et s'invectivaient en criant dans un désordre qui, en d'autres circonstances, aurait pu paraître joyeux. Suivi de Vordhen, Janes, à qui l'on avait passé une chaîne, posa le pied sur la première planche et se laissa guider entre les rangées de spectateurs.

— Hé, capitaine ! fit l'un d'eux en levant un cruchon dans sa direction, depuis quand les prisonniers ont-ils droit au spectacle eux aussi ?

— Depuis que Son Altesse l'a ordonné, répliqua l'autre en indiquant au jeune garçon une place où s'asseoir.

Janes se laissa tomber sur le banc et parcourut la scène du regard. Des croix ! Des croix et de la fumée, des cris, des larmes et du sang. Il en venait presque à s'habituer, tant tout cela lui paraissait irréel.

— Aussi longtemps que je me tiendrai près de toi, lui chuchota le capitaine Vordhen assis à son côté, il ne t'arrivera rien. Alors essaie de rester tranquille.

— Je ne vous ai rien demandé, répliqua Janes, les dents serrées. Pourquoi m'a-t-on amené ici ?

— Ils vont achever les prisonniers, expliqua le capitaine en désignant la grand-place. C'est la coutume.

— C'est pour me forcer à regarder cela que vous m'avez fait venir ?

— Calme-toi, fit le capitaine en posant son casque sur ses genoux. Crois-moi, la mort que nous leur offrons est préférable à la lente agonie de la crucifixion.

Janes allait répondre quelque chose lorsqu'il sentit un pied s'enfoncer dans ses côtes. Il releva la tête. Le soldat qu'il avait blessé dans la forêt le regardait, debout sur le gradin supérieur. Un bandage rudimentaire entourait son épaule.

— Capitaine, qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Ordres de Son Altesse, répondit Vordhen. Il servira au château.

— *Quoi ?*

— Ce n'est pas moi qui décide, soldat Rauker.

— Je l'espère, capitaine. Sauf votre respect. Quant à toi, ajouta-t-il en s'accroupissant à hauteur du jeune garçon, le jour où nos chemins se croiseront de nouveau…

— Ça suffit, intervint le capitaine. Vous aurez tout le loisir de régler ce différend plus tard.

— J'y compte bien, fit l'autre en se relevant.

— Qui est-il ? demanda Janes lorsqu'il se fut éloigné.

— Un imbécile, lâcha Vordhen. Le fils de…

Ils furent forcés de s'interrompre. Une puissante rumeur s'éleva parmi les spectateurs.

— Nous y voilà ! s'exclama quelqu'un.

Le roi des draakens arrivait. Escorté de ses aides de camp, il s'arrêta devant les gradins et tendit la main vers l'assemblée. Tous les hommes se levèrent. Janes fut obligé d'en faire autant lorsque le capitaine Vordhen tira sur la chaîne qui enserrait ses poignets.

— Soldats ! commença le souverain. Ce soir, la loi toute-puissante du souverain de Walrœk plane sur Djoreng tel un étendard victorieux. La résistance que nous opposaient ses habitants les a conduits à leur perte. Vous vous êtes faits les instruments de la loi, les instruments de *ma* loi ! Et voici,

poursuivit-il en désignant les innombrables croix noires, voici le châtiment réservé à ceux qui refusent de s'y plier. Soldats, ce village à présent nous appartient, comme nous appartient ce royaume. Je vous ai promis une récompense, la voici !

Un murmure de satisfaction parcourut les rangs.

— À présent, continua le draaken tandis qu'à l'autre extrémité de la place des hommes poussaient de lourdes cages aux barreaux de fer vers les croix les plus excentrées, mes fidèles voortans vont se repaître de la chair de nos ennemis. Soldats, vous connaissez déjà ce spectacle, mais je sais, je suis sûr que vous y prenez chaque fois autant de plaisir. Ouvrez grands les yeux et souvenez-vous ! Ainsi se bâtit un royaume. Ainsi commence une ère nouvelle. Ainsi périssent ceux qui s'opposent à son avènement !

— Gloire à notre roi, Asraan de Walrœk ! répondirent les soldats en frappant frénétiquement le sol de leurs pieds. Gloire à Son Altesse le Kzaar !

D'un geste, le souverain leur indiqua qu'ils pouvaient se rasseoir.

Le spectacle allait bientôt commencer.

Le draaken gravit les marches à son tour et s'installa au sommet de la tribune. Une large draperie frappée de l'écusson royal avait été tendue.

De l'autre côté de la place, les gardes comprirent que le moment était venu. Armés de puissants fouets de cuir, ils remontèrent les grilles de fer en tournant de grosses manivelles, et reculèrent à bonne distance.

De larges créatures simiesques, une douzaine au total, s'aventurèrent hors de leurs abris. Janes plissa les yeux pour essayer de mieux les voir. Leurs corps, couverts d'une peau rouge cuivrée semblable à celle du draaken, étaient longs et musclés. Leurs bras, aux mains griffues, énormes, touchaient

pratiquement terre : les voortans les repliaient contre eux en s’avançant vers les premières rangées. Leur crâne était chauve et oblong, leur taille légèrement supérieure à celle d’un humain. Certains levèrent la tête vers le ciel et émirent une longue plainte glaçante. Puis leur regard se tourna vers les prisonniers attachés à leurs croix, et ils commencèrent à s’agiter. Nouvelle clameur dans les rangs.

— Que vont-ils leur faire ? demanda Janes.

Le capitaine ne répondit pas.

Un grand silence s’abattit sur la place.

Un premier voortan s’était arrêté devant une croix isolée et paraissait réfléchir. Face à lui, un prisonnier hurlait et se contorsionnait désespérément pour essayer de se défaire de ses liens. Soudain, la créature fit un bond spectaculaire et s’agrippa de ses quatre membres au corps de l’homme. Elle lui déchiqueta la gorge : le prisonnier émit une sorte de gargouillis. Le voortan sauta au bas de la croix. Sévèrement blessée, sa victime suppliait en pleurant. Le voortan sauta à nouveau, toutes griffes dehors cette fois. Il déchira l’abdomen du prisonnier et mit ses tripes à nu. Puis il se laissa retomber à terre pour regarder sa victime mourir, effectua de petits bonds de côté en agitant ses grands bras.

— L’odeur du sang, fit quelqu’un derrière Janes. Ça les rend complètement fous.

Une fois encore, le voortan bondit. Enserrant les jambes du prisonnier de ses bras noueux, il plongea son visage dans ses entrailles et resta un long moment dans cette position. Pareil à celui d’un insecte, son long corps cuivré était parfaitement immobile. Seule sa tête remuait encore, allant et venant dans l’abdomen du prisonnier, qui avait cessé de bouger.

Lorsqu’elle sembla rassasiée, la créature lâcha la croix et se ramassa sur elle-même. Puis, se redressant sous le ciel

empourpré, elle poussa un nouveau hurlement.

C’était le signal : au même instant, les autres voortans se précipitèrent dans les allées. Des hurlements retentirent ; il y avait des femmes et des enfants parmi les prisonniers. Janes voulut se lever mais la poigne solide du capitaine Vordhen lui broya l’épaule.

— Tu ne peux rien faire, expliqua le soldat en le forçant à se rasseoir.

— Il y a mon frère parmi eux, grogna le jeune garçon, les yeux étincelant de colère.

— Je sais. Tu n’es pas obligé de regarder.

— Hé, capitaine, un peu moins de bruit ! fit un soldat devant eux, en se retournant. On ne les entend même plus mourir !

Le capitaine grimaça un sourire. Satisfait, le soldat reporta son attention sur le spectacle.

Janes tendit les mains dans sa direction, mais Vordhen tira sur sa chaîne.

Fou de rage, le jeune garçon le regarda dans le blanc des yeux. C’était un homme de bonne taille, au visage fin, comme taillé à la serpe, et pourvu d’une petite barbe blonde. On le devinait nerveux. Janes baissa les yeux vers sa ceinture : les doigts du capitaine se posèrent instantanément sur la poignée de son épée.

— N’y pense même pas, fit-il en regardant droit devant lui. Tu n’y arriverais pas. Il faut de l’entraînement pour ce genre de choses.

— De la discipline, hein ?

Le capitaine eut un geste vague.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda Janes.

L’autre tourna la tête.

— Que veux-tu dire ?

— Cette armée. Le roi draaken… C'est vous qui avez choisi ?

— Asraan est ambitieux, répondit Vordhen. Et il m'apprécie. J'ai des responsabilités, mes talents sont reconnus. Je possède tout ce que je puis souhaiter.

Janes reporta son attention sur les voortans, et un élancement le saisit au niveau du bas-ventre. Il ne savait même pas sur laquelle de ces croix avait été hissé son frère. De là où il était, il ne pouvait pas le reconnaître. Cela valait peut-être mieux. Avec un peu de chance, il ne le verrait pas mourir.

— Asraan est un démon, dit le jeune garçon entre ses dents. Vous servez un démon.

— Aucune cause n'est juste, répondit Vordhen. Tu penses que votre roi Sigmun avait le droit de régner sur Walrœk, tu penses qu'il était votre souverain légitime ? Mais en vertu de quelle loi ? Ce n'est pas vous, habitants de ce royaume, qui l'avez choisi. C'est *lui* qui est monté sur le trône, de sa propre volonté. Asraan ne connaît qu'une seule loi, et c'est celle de la force.

— C'est un tortionnaire.

— La loi de la force, répéta Vordhen. Le bruit de la prise de Djoreng va se répandre dans tout le royaume, les circonstances seront connues. Les autres villages déposeront rapidement les armes, et sans condition. Nous éviterons ainsi des effusions de sang inutiles. Cela s'appelle de la dissuasion.

— Vous n'aviez pas besoin de ça, dit Janes. Tous ces gens innocents. Des femmes, des enfants.

Ivres de carnage, les voortans sautaient maintenant d'une croix à l'autre, sans prendre le temps d'achever leurs

victimes. Dans les gradins, les cris des soldats se faisaient passionnés. Ils couvraient presque les hurlements des prisonniers – déchiquetés, éventrés sans distinction.

Autour de la grand-place, les dresseurs armés de leurs fouets avaient déjà pris position en prévision du moment où il leur faudrait ramener les créatures dans leurs cages. Janes eut un haut-le-cœur. À quelques pieds des gradins, l’un des voortans avait littéralement arraché un corps d’enfant de sa croix. Assis sur le sol, il le tenait entre ses bras repliés et lui dévorait le visage avec avidité.

— La loi de la force, répéta Janes en secouant la tête.

— Garde ton sang-froid. Tu es en train d’apprendre ce que c’est que la guerre.

— J’espère qu’un jour vous vous trouverez à leur place.

Le capitaine allait répondre quelque chose, lorsque explosa une bruyante clameur de triomphe. Le voortan qui s’était saisi de l’enfant avait posé le cadavre à terre et venait de lui arracher une jambe. Il la rongeait avec appétit en regardant la foule d’un air absent. La plupart des soldats exultaient, mais certains étaient un peu livides.

— Tuez-moi maintenant, fit Janes, les yeux mi-clos. Tuez-moi maintenant ou j’en fais le serment, capitaine : un jour c’est moi qui vous tuerai.

— Tu as eu la vie sauve, répliqua Vordhen. Tu as eu la vie sauve, alors que tu aurais dû te trouver sur l’une de ces croix et subir le châtiment de ces malheureux. Tu vas être emmené au château de Walrœk et nous allons t’apprendre le métier d’homme. Tu devrais remercier le Grand Dragon d’être encore en vie.

— Je maudis le Grand Dragon, murmura Janes.

« Seuls les draakens adorent le Grand Dragon, lui avait toujours répété son père. Les humains, eux, révèrent Wultan

et les autres Faeders. Et cela ne changera jamais. »

Que s’est-il passé ? se demanda le jeune garçon en levant les yeux au ciel. Quelle faute avons-nous commise ?

La neige commençait à tomber, quelques flocons épars, légers comme de la soie.

Sur la grand-place, le carnage touchait à sa fin. Une poignée de victimes étaient encore en vie, mais les voortans semblaient s’en désintéresser. Ils erraient dans les allées, couverts de sang, leurs longs bras frôlant le sol.

Dans les tribunes, les soldats commençaient eux aussi à se lasser. Ils parlaient entre eux à voix basse, la neige voilait leur regard.

Le roi draaken se pencha pour chuchoter quelque chose à l’un de ses aides de camp et celui-ci se leva pour faire signe aux dresseurs. Les fouets se mirent à claquer sur la terre détrempée. Les voortans s’arrêtèrent et regardèrent autour d’eux. Certains se dirigèrent docilement vers leurs cages. D’autres, plus nerveux, continuèrent à patrouiller entre les rangées de croix sombres, distribuant çà et là de violents coups de griffes aux prisonniers qui bougeaient encore, pour le simple plaisir de tuer.

Keÿdor était toujours vivant, mais son frère ne pouvait pas le voir. Les pans de sa tunique maculée de vomissures claquaient sous les bourrasques de vent glacial. Ses chausses étaient trempées. Il se rendit compte, dans une semi-inconscience, qu’il s’était uriné dessus.

Plusieurs fois, il avait vu les créatures à peau cuivrée s’approcher de sa croix. Plusieurs fois, il avait cru sa dernière heure arrivée. Les yeux grands ouverts, il avait regardé les autres prisonniers périr devant lui, le ventre ouvert jusqu’au cœur, les entrailles déchiquetées. Il avait entendu leurs geignements : de plus en plus rauques, de plus en plus faibles. Il avait souhaité en finir : il avait appelé de ses vœux

les créatures de cauchemar, pour qu'elles sautent sur sa croix et lui arrachent la tête – il ne voulait pas souffrir, pas comme les autres. Mais la vie battait toujours en son sein, et chaque fois que l'un des monstres se rapprochait de lui, il serrait les dents, et perdait connaissance.

Plus rien d'autre n'existait que cette croix sur laquelle ils l'avaient attaché.

Il avait oublié ses parents, oublié son frère, oublié la vie à la ferme, son existence paisible, ses peines et ses espoirs. La peur était devenue une compagne exclusive. Il la devinait là, toute proche, assise au pied de sa croix, attendant que la mort le délivre.

La mort, pourtant, ne venait pas, et les voortans, était-ce possible ? les voortans désertaient la grand-place, se dispersant sous les claquements de fouet de leurs maîtres.

Le changement était si inattendu que Keÿdor ne ressentait nul soulagement. Il pleurait comme un enfant en regardant les créatures rentrer dans leurs cages. Tout autour de lui, les prisonniers étaient morts. Certains n'avaient plus de visage ; d'autres étaient réduits à l'état d'amas sanguinolents, et l'on ne distinguait plus ni membres, ni tête, ni tronc ; la plupart avaient été vidés de leurs tripes.

Keÿdor ne bougeait pas. La neige, comme un brouillard. La neige scintillait dans la nuit. Le jeune garçon avait de plus en plus de mal à respirer. Vivant, vivant, songeait-il, le visage baigné de larmes, oh, dieux, je suis vivant…

Mais pour combien de temps encore ?

La tribune commençait à se vider.

La plupart des soldats, si enthousiastes lorsque le spectacle avait commencé, semblaient maintenant s'éveiller d'un rêve désagréable. La tête baissée, ils rejoignaient leurs régiments en silence. Tous les voortans avaient regagné leurs cages. Pour l'un d'entre eux, les dresseurs avaient dû

s’y reprendre à deux fois – encercler la bête, la menacer de leurs fouets, et appeler des piquiers en renfort.

À présent, le hameau tout entier bruissait d’une agitation morose. L’armée du Kzaar s’apprêtait à quitter les lieux.

Quelques soldats aux épaules voûtées, chargés d’achever les prisonniers à grands coups de lance, s’engagèrent entre les allées de croix noires.

Les maisons de Djoreng achevaient de brûler. La plupart d’entre elles étaient devenues des tas de ruines fumantes. L’enseigne du *Roi-Cerf* était tombée à terre. Entraîné par le capitaine, Janes l’enjamba en soupirant. Ils passèrent devant un groupe de soldats occupés à replier la tente du quartier général, et se dirigèrent vers la monture de Vordhen, attachée à un tronc d’arbre à moitié calciné.

Le ciel devenait blanc de neige. Les flocons tombaient de plus en plus dru, et les soldats s’activaient en frissonnant.

— Capitaine ?

Vordhen se retourna vers lui.

— Je voudrais voir mon frère. Une dernière fois.

L’homme secoua la tête.

— Désolé, mais je ne peux pas faire ça. Du reste, à quoi cela servirait-il ?

— Ça ne vous coûte rien, insista le jeune garçon en scrutant l’obscurité neigeuse. Je veux savoir comment il est mort.

Vordhen avait fini de préparer son cheval.

— Monte là-dessus, fit-il en indiquant la selle. Tu chevaucheras avec moi.

— Capitaine Vordhen…

— Je t’ai dit non. N’insiste pas. Monte.

— Espèce de misérable, commença Janes, les yeux brillants de colère. Mon frère est mort sur l'une de vos croix, et mes parents aussi. Je vous demande simplement la permission de les voir une dernière fois, et vous… Oh, mais vous êtes comme tous les autres, conclut-il en serrant les poings. Vous valez bien moins que vos voortans.

— Mesure tes paroles, mon garçon, fit le capitaine en s'approchant de lui.

Pour toute réponse, Janes lui cracha au visage. Vordhen lui envoya son poing dans la figure. Le jeune garçon roula à terre. Le capitaine tira sur sa chaîne pour le forcer à se relever, puis le poussa vers la grand-place.

— Tu es libre, lâcha-t-il. Libre d'aller rejoindre les tiens dans la mort. Vas-y ! Cours vers tes cadavres. Les soldats du Kzaar t'abattront comme un chien, et tu n'auras même pas le temps de comprendre. J'essaie simplement de faire en sorte que tu restes en vie.

Janes se retourna vers lui.

Une intense douleur habitait son visage.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Je veux mourir.

— Allez, monte sur ce cheval.

Vaincu par la fatigue et le désespoir, le jeune garçon se laissa faire. D'une poussée vigoureuse, le capitaine le hissa sur sa monture puis monta derrière lui et prit les rênes en main.

— Je sais ce que tu ressens, fit-il en menant son cheval au trot. Essaie de ne plus y penser. Demain est un autre jour, et la route va être longue.

Ils se dirigèrent au trot vers l'endroit où, quelque temps plus tôt, s'était dressée la tente du Kzaar. La plupart des officiers étaient montés à cheval et les fantassins achevaient

de replier leurs affaires. Une partie de l'armée avait déjà quitté le village en une lente procession.

Une dernière fois, Janes tourna la tête vers le centre du village. La forêt de croix noires lui paraissait plus vaste que jamais. Les têtes des morts se détachaient avec une surprenante netteté. Ses parents ! Ses parents le regardaient. Ils essayaient de lui sourire, mais leur visage était devenu une plaie sanglante, et leurs grands yeux n'exprimaient plus qu'une tristesse désolée, aussi douce que la neige.

Le jeune garçon sentit un frisson lui remonter le long de l'échine. La terreur se mêlait au dégoût, le monde était devenu un océan de solitude.

Assis derrière lui, le capitaine Vordhen comprit que son prisonnier était en train de s'endormir.

Il tira sur les rênes en se mordant les lèvres.

Troisième mouvement

Walrœk

LES CUISINES

Lorsque Janes arriva pour la première fois aux cuisines de Walrœk, après quelques semaines passées dans un camp de transit, il ne se doutait pas encore que cette salle, la plus vaste, la plus animée, la plus folle sans doute du château, allait devenir à peu de chose près son unique horizon, deux longues années durant.

La Fournaise, comme l’appelaient ses habitants (lesquels vivaient en vase clos et n’entretenaient avec l’extérieur que des contacts très limités) était à elle seule un véritable royaume : un royaume avec sa langue, ses usages, ses codes et sa religion, un royaume avec son roi, ses courtisans, ses héros et ses félons.

Il fallait se représenter une salle immense aux murs de pierre crasseuse, longue de plus de cent pieds et démesurément haute. La lumière, filtrée par les carreaux couverts de suie des grandes baies du mur ouest, était jaunâtre et maladive.

En premier lieu, parce qu’on ne voyait qu’elles, il y avait ces trois énormes poutres de chêne fendillées, larges comme le corps d’un homme, auxquelles des rails de fer, maintenus par des arceaux, avaient été fixés.

L’une d’elles traversait la salle de part en part dans le sens de la longueur ; les deux autres la chevauchaient transversalement, l’un au premier tiers, l’autre au second, délimitant ainsi six espaces semblables.

Ces poutres étaient suffisamment solides pour qu’on puisse y marcher, courir, sauter pourquoi pas ? Tels des funambules, les habitants de la cuisine les empruntaient en grimpant sur des échelles et galopaient dessus en tous sens, les bras chargés d’ustensiles. Elles leur évitaient d’envahir le sol, où leurs semblables grouillaient déjà en surnombre.

Les trois rails de fer servaient à faire circuler les marmites et les chaudrons. Pourvus de petites roulettes métalliques, les récipients filaient au travers des brumes acres dans une gerbe d'étincelles. Les cuisiniers les faisaient coulisser en les poussant, et il n'était pas rare que deux marmites entrées en collision répandent leur contenu brûlant sur quelque infortuné gâte-sauce, qui s'enfuyait alors en hurlant.

Au-dessus des rails, de lourds crochets de fer noircis étaient plantés à intervalles réguliers. Les cuisiniers y suspendaient leurs ustensiles, broches huileuses, couteaux à dépecer, coutelas et désosseurs, couperets rouillés, poêles colossales, hachoirs aux dents vicieuses alignés en rangs serrés au-dessus de leurs têtes, et leurs mains couraient de l'un à l'autre avec la sûreté de l'expérience.

Une table gigantesque, percée par endroits, serpentait sous les poutres, brunâtre et massive. Elle était sans cesse encombrée d'un fatras inextricable de casseroles et de gamelles, de soupières et de marmites, de pots à épices et de saucières, mais chaque artisan semblait y avoir sa place, qu'il défendait jalousement.

Le mur nord, du côté opposé à la cour et contre lequel, à l'extérieur, courait un vaste jardin potager surmonté de vitraux, était flanqué d'une série de fours en tout genre – fours à viande, fours à pain, fours à gâteaux, grils à poissons. De petites niches garnies de portillons cuivrés, où les plats étaient gardés au chaud en attendant d'être emportés, complétaient cet ordonnancement chaotique.

Les murs latéraux étaient bordés de saloirs et d'éventaires où s'entreposaient poissons d'eau douce et quartiers de viande fraîche. Certains débouchaient sur de minuscules trouées ouvertes au ciel, censées garder les aliments au frais. En vérité, le procédé se révélait inefficace : malgré un onéreux système de contrevent, l'air glacé arrivait souvent

accompagné de neige ou de pluie, et l'endroit était régulièrement inondé.

Un petit rebord de pierre, creusé d'anfractuosités fermées de lourds couvercles de fer, passait le long du mur sud. À l'intérieur, les braises rougeoyaient. C'était là le domaine des marmites et des chaudrons, des potages brûlants et des épais consommés, des sauces, des soupes et des bouillons. Chaque soir, des centaines de bols énormes s'alignaient, emplis de liquides fumants aux riches odeurs et chaque soir, les serviteurs en livrée défilaient avec leur pince-nez pour les emporter vers la tour Tempête, où les convives s'impatientaient.

Peu à peu, les centaines de grillades, de rôtis, de poissons, de ragoûts, de civets et d'entremets que les cuisiniers s'étaient échinés à préparer tout au long de la journée dans des conditions souvent proches de l'acrobatie disparaissaient en bon ordre pour être dévorés. Les mets les plus raffinés partaient vers la salle des banquets. Les autres, moins recherchés, étaient destinés aux quartiers des soldats, de l'autre côté de la cour, où ils étaient d'ordinaire engloutis sans discussion.

Leur travail terminé, les cuisiniers dînaient à leur tour, en prenant bien garde de ne pas se mélanger les uns aux autres, et les rouages compliqués du système corporatiste, plutôt discrets pendant la journée, se mettaient alors à grincer.

Les membres du chœur des pâtissiers, du cercle des maîtres-poissons, de la ghilde des rôtisseurs et de l'entente des fromagers, voire du bataillon des légumiers ou de la jurande des soupiers, possédaient l'immense privilège de pouvoir, en théorie, fonctionner en complète autarcie… pour peu qu'ils acceptassent de se nourrir exclusivement de gâteaux, de poissons, de fromage ou de soupe. Les échanges entre ces corporations-ci étaient donc aussi

fréquents qu’animés, et donnaient lieu à d’interminables tractations, pour lesquelles un porte-parole était ordinairement choisi, en sorte que les enjeux devenaient toujours diplomatiques et que le repas s’étirait fréquemment sur une demi-douzaine d’heures.

Pour le cénacle des goûteurs ou pour la troupe des sommeliers, le problème était autre : ces cuisiniers-là avaient largement plus besoin des autres que les autres n’avaient besoin d’eux (la difficulté était peu ou prou la même pour l’assiente des épiceurs ou l’aréopage des sauciers). L’enjeu des négociations devenait dans leur cas purement matériel. Qui nettoierait la Fournaise ce soir-là ? Qui s’occuperait de mettre de la sciure sur le sol, ou de récurer les fourneaux ? Les membres des corporations les moins huppées se vengeaient à peu de frais du halo de prestige qui entourait, pendant la journée, l’activité minutieuse de leurs délicats confrères.

Des assemblées interminables, réunissant un délégué de chaque corporation, se tenaient parfois jusque très tard dans la nuit. La question était de savoir qui mangerait quoi et en échange de quel service, et il était déjà arrivé que l’aube surprenne les négociateurs le ventre vide, sans qu’ils aient vu le temps passer.

Les incidents étaient monnaie courante. Il suffisait qu’un membre de telle ou telle phratrie en fasse tomber un autre de la poutre cet après-midi-là, sans même le faire exprès, pour que la discussion prenne des allures de pugilat verbal.

Les chefs cuisiniers, eux, regardaient tout cela du haut de leur rambarde (un étroit balcon de pierre, qui ceignait la Fournaise à mi-hauteur) avec un mélange d’amusement et de pitié, car ils savaient qu’à eux, rien ne serait refusé. De fait, ils étaient habituellement les seuls à pouvoir s’offrir un repas complet et les membres des autres corporations étaient bien souvent obligés d’améliorer leur ordinaire en

volant dans les réserves : qui une carcasse de chapon, qui une grosse part de tourte, qui un morceau de fromage ou une lampée de vin cuit. Ce genre d'incartades était en théorie puni de trois coups de fouet (cinq s'il s'agissait d'un mets destiné aux hôtes de marque), mais il y avait bien longtemps que pareille sanction n'avait été appliquée.

Lorsque tout le monde avait mangé ou que les négociations étaient définitivement tombées dans l'impasse, on tendait un immense filet aux quatre coins de la salle, juste au-dessus de la rambarde, et chacun prenait place du mieux qu'il le pouvait. Comme le filet était un peu distendu, les dormeurs se disputaient les endroits les plus excentrés, et il n'était pas rare que pendant leur sommeil, certains finissent par lâcher prise, s'en allant doucement rouler jusqu'au milieu de la toile, entassés les uns contre les autres.

Le lendemain matin à l'aube, les chefs cuisiniers (qui, eux, avaient dormi sur la pierre) donnaient le signal du réveil en décrochant l'un des coins du filet, ce qui ne manquait jamais de semer la panique dans les rangs des dormeurs, voire (de façon tout à fait exceptionnelle) de provoquer un accident mortel. Aussi les cuisiniers prenaient-ils bien soin, avant de s'abandonner au sommeil, de glisser leurs bras ou leurs jambes dans les mailles du filet en prévision du moment où, réveillés en sursaut, il leur faudrait s'y agripper de toutes leurs forces et remonter vers la rambarde aussi vite que possible… avant que les chefs ne détachent un autre coin du filet et que celui-ci, alourdi par des grappes de dormeurs étourdis, ne vienne s'écraser contre le mur, accompagné de hurlements indignés.

Passée cette première épreuve, les cuisiniers, traits tirés, couverts de contusions, descendaient dans la grande salle de fort méchante humeur et se mettaient lentement au travail en se jetant des regards pleins de sous-entendus.

La vie au sein de la Fournaise n’avait rien d’une sinécure. Quoiqu’ils fussent nourris et logés, les cuisiniers étaient mal considérés dans la hiérarchie de Walrœk, et seuls leurs chefs percevaient une solde confortable. Les choses n’étaient pas les mêmes au temps du roi Sigmun, mais c’était là une époque révolue, et nombreux étaient les hommes qui préféraient la sécurité que leur procurait cette existence, si modeste fût-elle, aux charmes hasardeux de la vie du dehors. Une fois l’an, les habitants de la Fournaise se voyaient octroyer une permission de quelques jours (une ancienne tradition) que la plupart mettaient à profit pour rejoindre leur famille, quand ils en possédaient une. Les femmes et les enfants, en effet, vivaient le plus souvent dans les petits villages environnants, où ils gagnaient péniblement de quoi s’acquitter des taxes exorbitantes que le maître de Walrœk faisait peser sur eux. Les autres, les solitaires, saisissaient l’occasion pour se perfectionner dans le maniement des armes en vue des tournois du grand solstice. Beaucoup ne vivaient que dans cette attente : c’était elle qui les aidait à tenir, elle qui leur faisait miroiter l’espoir d’une condition meilleure.

Au cœur de l’hiver plus au moins tôt selon les années, les tournois en question étaient l’occasion pour tous les civils de tenter leur chance contre les soldats du Kzaar. S’ils parvenaient à les vaincre, ils gagnaient leur place au sein de l’armée, et s’élevaient d’un bond spectaculaire au sein de la hiérarchie de Walrœk. Le Kzaar Asraan accordait plus d’importance à ses soldats qu’à tous les autres corps de métier : personne au château ne l’ignorait.

Janes arriva aux cuisines un matin glacial, et fut incorporé d’office au bataillon des légumiers, dont les membres étaient de loin les plus nombreux. Vordhen l’avait prévenu : cette place, en tant que prisonnier de guerre, était ce qu’il pouvait lui obtenir de mieux. À présent, on lui conseillait de

se fondre dans la masse, de se faire oublier et d'apprendre un métier.

On lui donna un sarcloir et on l'envoya au jardin potager pour arracher les mauvaises herbes. L'hiver descendait lentement sur Walrœk. De lourdes plaques de neige s'agglutinaient sur les vitraux de la serre, et empêchaient les rayons du soleil de donner leur chaleur. Janes était parfois chargé de les faire tomber en tapant contre la verrière avec un manche de râteau.

Il travaillait avec un jeune garnement du nom de Pyk, un rouquin aux doigts agiles, orphelin lui aussi, qui n'avait cessé de le dévisager depuis son arrivée.

— Tu es nouveau ? demanda Pyk lorsqu'il le vit pour la première fois. Je ne t'ai jamais vu dans la Fournaise.

Janes ne répondit pas et se mit immédiatement au travail. Il ne songeait qu'à une chose : récupérer son épée et s'échapper d'ici. Dès que possible, il se glisserait dans les appartements du draaken, retrouverait sa lame, et la lui planterait dans le corps. Ensuite, il escaladerait l'imposante muraille qui ceignait le château de Walrœk et disparaîtrait dans la forêt. Les choses, de prime abord, ne paraissaient pas plus compliquées que cela.

Au bout de quelques jours cependant, le jeune garçon fut bien forcé d'admettre que la tâche serait beaucoup plus malaisée qu'il ne l'avait imaginé. Avec son double mur d'enceinte et ses tours innombrables, Walrœk était une forteresse immense, un enchevêtrement inextricable de donjons, de traverses, de passages et de portails, un labyrinthe avec lequel il lui faudrait d'abord se familiariser. Où vivait le draaken, pour commencer ? Personne ne semblait le savoir.

Pyk et Janes travaillaient sous les ordres d'un certain Amoth, un homme chauve et corpulent, au visage empreint

de douceur et aux mains larges comme des battoirs. C'était un chef bienveillant et tranquille qui les laissait en paix, du moment qu'ils s'acquittaient à peu près de leur tâche.

Tout en arrachant ses herbes, Janes levait régulièrement les yeux vers les hauts murs de pierre qui jetaient leur ombre sur les serres du potager. De nombreux gardes allaient et venaient sur le chemin de ronde. À les observer, on aurait pu croire que le château de Walrœk se trouvait en état de siège. De fait, le Kzaar Asraan craignait encore qu'une coalition de vassaux rebelles ne vînt porter l'assaut contre sa forteresse, et la vigilance de ses soldats restait extrême.

Le premier soir, lorsque vint le moment d'aller dîner, Amoth s'approcha de Janes et lui retira son sarcloir des mains. Le jeune garçon regarda ses paumes rougies par l'effort. Elles étaient pleines d'ampoules.

— Tu as bien travaillé, lui dit Amoth en l'emmenant vers les cuisines. Les ampoules disparaîtront bientôt : tes mains vont s'habituer. Je te donnerai de l'onguent si tu as trop mal.

— Merci, marmonna Janes.

— Tu n'es pas très content d'être ici, hein ? Je ne te demanderai pas d'où tu viens, parce que cela ne me regarde pas. Mais je voudrais simplement te dire une chose. J'ai eu à mon service un jeune garçon qui te ressemblait beaucoup, il y a quelques jours. Il était fier, comme toi, et il ne pensait qu'à une chose : s'enfuir d'ici. C'était un bon légumier. Il s'appelait Rolf.

— Pourquoi est-ce que vous me dites ça ?

— Parce que Rolf est mort, répondit simplement Amoth. Il a essayé de s'échapper et ils l'ont tué. Souviens-toi bien de ça, conclut-il en disparaissant dans la foule des légumiers, qui se rassemblaient maintenant autour de leur porte-parole.

Janes resta un instant interdit.

Ses parents étaient morts – son frère avait sans doute subi le même sort. Mais il était trop tôt pour venger leur mémoire. Il lui fallait du temps, juste du temps.

D’abord, essayer de comprendre.

Le château, la Fournaise, ses habitants et ses coutumes.

Observer, réfléchir. Agir maintenant, c’était courir à sa perte.

Pourquoi le nier ? Quelque chose en lui, la part sombre de son être, souhaitait en terminer au plus vite. Que le draaken meure, c’était tout ce qu’elle voulait, et peu importent les conséquences. Mais cette part sombre n’était pas seule : il y en avait une autre, plus prudente et plus sage, qui lui commandait d’attendre. Et Janes constatait avec surprise que cette part-là était plus forte que la première, qu’elle la réduisait progressivement au silence.

Jour après jour, le jeune garçon apprenait la patience.

Une tape sur l’épaule le tira de ses pensées. Il se retourna d’un bloc. Pyk le regardait en souriant, les mains posées sur les hanches.

— Je sais où trouver du fromage, fit-il en clignant de l’œil. Tu viens ?

De toutes les choses auxquelles le jeune Janes, quelques semaines après son arrivée à Walrœk, avait encore du mal à s’habituer, le bruit était sans doute la plus éprouvante. Venaient ensuite l’air irrespirable (un mélange de fumée et de sciure en suspension) et l’absence de lumière, ou alors une lumière d’hiver, pâle et maussade. Et puis les disputes : ces interminables querelles qui empoisonnaient l’atmosphère au point que la Fournaise, dans son esprit, ressemblait souvent plus à un champ de bataille qu’à ce creuset idéal où les matières premières, par une sorte d’alchimie baroque, se transformaient en des plats raffinés.

Il semblait pourtant que les cuisiniers, loin de déplorer ce climat délétère, s’en délectaient vicieusement, comme d’un mets recherché. Car c’était cela qu’ils concoctaient avec le plus d’ardeur : non pas les terrines ou les sorbets, non pas les soufflés et les aspics, mais bien les complots, les intrigues et les cabales. Des ingrédients toujours identiques, pour un goût chaque fois différent.

Dans le secret des alcôves, des alliances se nouaient et se dénouaient. Ghildes et cénacles s’affrontaient sans relâche pour s’attirer les bonnes grâces des chefs cuisiniers, lesquels, loin de s’en inquiéter, jetaient de larges marmites d’huile sur le feu des passions qui couvaient.

De temps à autre, un pauvre gâte-sauce tombait de sa poutre et mourait ébouillanté ; ou bien tel autre était retrouvé un matin sous la table, une broche rouillée plantée dans la poitrine.

Les choses, alors, devenaient trop dangereuses pour qu’on pût se permettre de les laisser s’envenimer. Le moment était venu de faire appel au Grand Toqué.

Ce personnage extraordinaire, qui avait perdu un bras en des circonstances jamais élucidées, était de si petite taille

qu’on aurait pu le prendre pour un enfant : n’étaient les rides profondes qui sillonnaient son visage, n’étaient son crâne dégarni hérissé encore de quelques touffes luisantes, ou les petites billes noires qui lui tenaient lieu d’yeux et donnaient à sa figure une expression de malice joyeuse.

La venue du Grand Toqué était toujours un événement. Son arrivée était généralement précédée de signes avant-coureurs : un temps gris, une atmosphère maussade, quelqu’un était mort il y a peu – l’on pouvait être certain qu’une visite s’annonçait.

Il apparaissait d’un coup, comme un éclair zèbre le ciel, galopant sur les longues poutres de chêne, claudication leste sous les sifflements des cuisiniers qui s’arrêtaient pour le regarder passer.

Bientôt, tout le monde se mettait à marteler la table de ses poings.

La fête pouvait commencer.

Le Grand Toqué s’arrêtait brusquement, et balayait la salle du regard à la recherche d’une victime plus ou moins consentante, qu’il désignait d’un cri vibrant. Puis il se laissait tomber sur la grande table encombrée d’ustensiles. Plus agile qu’un renard, il serpentait alors entre les marmites et les faitouts, bondissant pour s’accrocher à une poêle, retombant sur ses pieds avec la grâce d’une araignée légère. Au chef cuisinier choisi, il arrachait sa vieille toque grisâtre et s’en coiffait prestement, sous les acclamations d’un public ravi. Puis, debout au centre de la table, il demandait le silence en posant sa main unique sur son visage, doigts écartés, dans une parodie d’affliction qui faisait rire l’assistance aux larmes.

Enfin, il se redressait et, bras levé au plafond, entamait une gigue grotesque, avec une casserole pour unique partenaire. Bouche bée, les cuisiniers attendaient. Tout le

monde savait que la chanson du Grand Toqué allait commencer.

— Qui va me faire à manger aujourd'hui ? demandait le petit homme en s'accrochant à sa poutre. Vous, aimables soupiers ?

Les soupiers se mettaient aussitôt à battre la mesure de leurs cuillères de bois.

En soupe, en potage, en bouillon,
En purée, en bouillie ou à l'eau,
Le Toqué peut se faire du mouron,
On l'aidera à couler s'il le faut !

— Excellent, excellent, approuvait le petit homme en paradant comme un prince. Mais le potage n'est pas tout, le Toqué a la peau dure. Peut-être mes amis rôtisseurs sauraient-ils l'attendrir ?

Fricassé, rissolé ou bouilli,
Le Toqué continue de sourire,
On le saigne, on le frit mais il rit,
Quelle cuisson pour un tel dur à cuire ?

Tout le monde reprenait à tue-tête.

Les sommeliers frappaient leurs cruchons, les rôtisseurs faisaient tinter leurs broches, d'autres agitaient leurs chaudrons, battaient la semelle ou improvisaient des rondes endiablées, sous l'œil goguenard du maître de cérémonie. Tout le monde connaissait la chanson sur le bout des lèvres. Seules changeaient parfois les interventions du petit homme.

— Hum, parfait, parfait ! murmurait-il. Faire bouillir le Toqué, hein ? Mais sa chair ne serait-elle pas un peu fade pour le gourmet auquel on la destine ?

Digne comme un prince, le fascinant personnage enjambait une marmite emplie d'eau bouillante et s'y

laissait glisser lentement, comme dans un simple bain chaud. L'assiente des épiceurs empoignait ses bocaux et entamait son propre couplet :

Condiments, herbes sèches, aromates,
Versons-lui tout cela sur la tête,
Déjà rouge comme une belle tomate,
Le Toqué est vraiment à la fête !

L'agitation atteignait maintenant son paroxysme. Trop heureux de voir les tensions s'apaiser, les chefs cuisiniers se tenaient prudemment à l'écart. Chose unique, les membres des différentes coteries se mêlaient alors les uns aux autres, les clivages effacés dans la frénésie de l'instant.

Et la Fournaise d'une seule voix reprenait les couplets en chœur.

Des farandoles s'improvisaient à même les tables ; des plats étaient renversés au sol, on se jetait des aliments au visage, la sciure volait en tourbillons de poussière, et tout ce qui passait à portée était bon à prendre, ustensiles ou chaudrons, louches ou récipients, pots de terre et couteaux, qu'importe ! pourvu que cela fasse du bruit, toujours plus de bruit.

Les exclamations emplissaient la Fournaise, débordaient de partout, résonnaient jusqu'au dehors où les soldats, amusés, dressaient l'oreille et se prenaient à siffloter, eux aussi, des couplets mille fois entendus.

Le Grand Toqué ressortait de sa marmite, le visage ruisselant d'eau bouillante, et promenait sur l'assiente des épiceurs son regard le plus sinistre. Les rires retentissaient de plus belle.

— Par les dieux ! s'exclamait le petit homme entre ses dents serrées, la soupe est bonne, et les épices abondent. Pourtant, le Grand Toqué se dit qu'il manque encore quelque

chose. Qu’est-ce qu’il faut, mes amis, de quoi avons-nous besoin, encore et toujours ?

— L’ivresse, l’ivresse ! hurlaient les cuisiniers de toute la force de leurs poumons. Donne-nous l’ivresse, Grand Toqué !

— Hum, semblait réfléchir l’intéressé en essorant les manches de sa tunique, l’ivresse, oui, je veux bien, pourquoi pas ? Mais, hum, hum, je suis un vieux bonhomme, hein ? Et je commence à fatiguer un peu. C’est pourquoi je vous pose la question, mes amis : n’y a-t-il personne, en cette docte assemblée, qui puisse m’offrir son aide ?

— Sommeliers ! beuglaient les spectateurs, sommeliers !

— Silence ! ordonnait le Grand Toqué en étendant son bras sur l’assemblée. Silence, hurleurs impies, croque-morts, infidèles ! L’ivresse est un poison qui se mérite ! À genoux, pourceaux lubriques, implorez votre récompense !

Aussitôt, tous les hommes, à l’exception des sommeliers, tombaient à genoux, et renversaient la tête en arrière, le visage extatique.

— Glou ! répétaient-ils. Glou, glou, glou !

— Ainsi soit-il, concédait le Toqué d’une voix lasse.

Les sommeliers n’attendaient que ces mots. Empoignant leurs cruchons de vin noir, ils parcouraient les rangs à toute vitesse, faisant couler le liquide dans les gosiers avides.

Le vin dégoulinait sur les lèvres entrouvertes, s’égarait en longs filets poisseux dans le cou et sur le menton, et les cuisiniers avalaient, les yeux grands ouverts, s’esclaffant, manquant étouffer.

La cérémonie prenait un tour nouveau : d’un pas mal assuré, les hommes se relevaient tous ensemble, et titubaient en braillant vers la marmite du Grand Toqué, où ce dernier s’était tapi et dont il jaillissait parfois, tel un

démon monté sur ressort, pour cracher à la figure des fêtards un long jet d'eau brûlante.

L'agitation était à son comble.

On se pressait, on se bousculait, on se marchait dessus dans un joyeux désordre pour apercevoir, pour toucher la marmite du Grand Toqué et la porter en triomphe. Le vacarme était indescriptible. Une pyramide humaine s'avançait, chancelante, vers les immenses portes de bronze, le chaudron du Grand Toqué oscillant à son sommet, et les sommeliers entamaient leur dernier couplet tandis que les chefs cuisiniers se précipitaient pour ouvrir les battants métalliques, juste avant que la foule en délire ne vienne s'écraser contre eux.

Arrosé, mitonné et farci,
Le Toqué nous entraîne dans sa danse,
Le draaken qui l'attend est ravi,
Il pourra se remplir la panse !

— Me manger ? demandait le petit homme au regard paniqué en faisant mine de sortir de sa marmite. Le grand draaken va me manger ?

Les immenses portes de bronze s'ouvraient à la volée et sous la poussée, la moitié au moins du cortège s'écroulait dans la neige, tandis que des mains se levaient pour attraper le chaudron, empêcher qu'il se renverse. Des dizaines de cuisiniers survoltés débouchaient en courant sur la grand-place et venaient rouler à terre, sous le regard amusé des soldats, qui approchaient pour assister à ce qu'ils savaient être l'apogée du cérémonial.

Les rares porteurs encore valides faisaient descendre la marmite à terre et agrippaient fermement les poignées. Les autres s'écartaient tant bien que mal.

Le chœur entonnait un dernier couplet, beaucoup plus lent et plus triste que les autres, et il n'était pas rare de voir

certains fêtards, vaincus par la fatigue et l’alcool, se laisser tomber dans la neige et éclater en sanglots.

Il nous a donné ivresse,
Et nous laisse comme des couillons,
Parti sans demander son reste
Dans le ventre du Grand Dragon.

À peine le chœur avait-il achevé sa phrase que les porteurs retournaient la marmite et son contenu sur la neige. L’assistance retenait son souffle. Toute trace de joie ou de gaieté avait déserté les visages. Lentement, les cuisiniers soulevaient la marmite et l’emportaient au loin. L’eau bouillante avait creusé un trou dans la neige, et la terre gelée affleurait sous les débris de légumes et les quartiers de viande échoués.

Mais de trace du Grand Toqué, il n’y en avait plus la moindre.

Il avait tout simplement disparu, et personne ne pouvait dire où il s’en était allé.

Janes avait renoncé à s’échapper. Ce n’étaient pas les avertissements répétés d’Amoth qui l’avaient convaincu, ni même les apparentes difficultés de la tâche : de longues semaines durant, il avait continué à observer les murailles, et une quantité de plans complexes avaient germé dans son esprit.

Mais il y avait toujours cette voix, cette petite voix calme et insistante qui lui recommandait d’attendre, et il savait qu’il devait l’écouter – parce que, peut-être, c’était la voix qui lui avait déjà sauvé la vie ou bien, tout simplement, une sorte de sixième sens naturel, une intuition salvatrice, à ne jamais faire taire.

Le jeune garçon avait beaucoup réfléchi. Prendre la fuite n’était pas le plus difficile. La vérité, c’est qu’il n’avait nulle part où aller, aucun réel projet d’avenir. La solitude ne lui faisait pas peur : il aurait pu courir la forêt comme avant, vivre du produit de sa chasse, s’établir dans une clairière à l’abri des regards et mener, qui sait ? une existence paisible d’ermite. Mais quelque chose lui disait que son destin n’était pas là. Il était à l’abri entre les murs de Walrœk. Il avait une famille à venger et il était logique qu’il se trouve ici, au cœur du fief de l’ennemi. En quittant le château, il aurait simplement disparu, tout le monde l’aurait oublié. Janes ne voulait pas qu’on l’oublie. Il ne voulait pas s’éloigner du roi draaken. Sa soif de vengeance était intacte.

De toute évidence, il ne resterait pas éternellement dans ces cuisines. Il était arrivé au moment où les tournois du grand solstice venaient de s’achever, et il n’y en aurait pas de nouveau avant l’année suivante, mais le jeune garçon rongeait patiemment son frein.

Dès qu’il en avait l’occasion (et Amoth, qui semblait le comprendre mieux que personne, savait combien cela était

important pour lui), il s’entraînait à l’épée.

Seul à la nuit tombée, sous les verrières gravées de glyphes runiques, il s’exerçait avec un simple bout de bâton, pendant que les autres, tous les autres, se battaient et se disputaient pour savoir ce qu’ils mangeraient ce soir.

Janes pensait à ses parents, à son frère, à sa chouette qu’il n’avait jamais revue, et sa colère lui donnait le courage de continuer.

Le jeune garçon s’était rapidement taillé une réputation enviable au sein de la Fournaise. Taciturne mais travailleur, il répondait aux coups par les coups. Quelques-uns, comme le gros Bjarte, le porte-parole des rôtisseurs, lui vouaient une haine farouche, mais la plupart des cuisiniers l’appréciaient, et il se connaissait au moins deux compagnons sincères : Pyk, le rouquin malicieux qui, à force de prévenances et de conseils, était parvenu à gagner son estime ; et un grand échalas dégarni du nom de Sigrid, un épiceur si doué dans son métier que les chefs cuisiniers lui avaient proposé plusieurs fois, et malgré son jeune âge, d’intégrer le cénacle des goûteurs (la phratrie la plus prestigieuse de toutes) – honneur qu’il avait fièrement refusé.

Pyk, Janes et Sigrid formaient un trio soudé, comme la Fournaise en comptait peu. L’occasion de vérifier qu’incidemment l’amitié pouvait toujours prendre le pas sur les scissions imposées par la communauté. Les trois jeunes gens ne partageaient pas que leurs repas ou leur coin de filet : ils se confiaient leurs doutes, leurs angoisses et leurs espoirs, et s’assistaient dans les coups durs.

La mère de Sigrid vivait seule dans la forêt, à quelques lieues à peine du château de Walrœk. Le chagrin causé par la mort de son époux l’avait rendue à moitié folle. Sigrid était sa seule ressource, l’unique soutien qui lui restait. Chaque mois, il lui envoyait pratiquement tout son argent : une quinzaine d’écus.

« Comment est mort ton père ? lui avaient demandé les autres un soir.

— À votre avis ? »

Ils s'étaient regardés sans rien dire. Tué par les armées du Kzaar Asraan, comme tant d'autres, ceux qui s'étaient dressés en travers de son chemin, ceux à qui la chance n'avait jamais eu le temps de sourire.

« Et alors ? avait poursuivi Janes.

— Quoi, et alors ?

— Tu veux le tuer ?

— Qui ça ?

— Le roi draaken. »

Sigrid s'était contenté de secouer la tête.

« Ce n'est pas ça qui fera revenir mon père.

— Non, avait admis le jeune garçon. Mais ça pourrait vous consoler, toi et ta mère.

— Je ne suis pas malheureux, avait répondu Sigrid avec un sourire résigné, et comme Janes avait détesté ce sourire !

— Je ne peux pas te croire ! s'était-il emporté, les joues en feu. Et ta mère ? Tu penses à ta mère ? »

Pyk avait posé une main sur son épaule.

« Du calme, Janes. C'est sa vie, pas la tienne. »

Le petit rouquin, lui, n'avait jamais connu ses parents. Tués lorsqu'il n'était qu'un nourrisson. Noyés dans un fleuve. Une stupide imprudence.

« C'est plus pratique, plaisantait-il parfois. Ça résout les problèmes de vengeance.

— Quel fleuve ? avait demandé Janes.

— Celui-là, juste derrière, avait répondu Pyk, en désignant les flots d’Aasb-Erden derrière les murailles. »

Tout le monde était resté un moment silencieux.

Le château de Walrœk était une forteresse immense.

Adossée à flanc de colline, il tournait ses grandes tours de guet vers l’autre rive, là où, perdues dans les brumes, les crêtes de glace apparaissaient parfois, les Ombres-Monts du Kzaar Asraan. Car c’était bien de ces montagnes qu’il était descendu, avec dans son sillage ces armées de métal et de griffes ; et c’était bien ce fleuve terrible qu’il avait traversé, Aasth-Erden le mangeur-de-glace ; et le pont que ses hommes avaient alors édifié s’était effondré en quelques semaines, emporté par la fureur des eaux vives.

Les façades du second mur d’enceinte y plongeaient directement. Jour après jour, les flots sombres venaient se briser contre les murs à pic, charriant leurs énormes blocs de glace vers le sud. Immobiles sur leurs tours de guet, les soldats de garde fixaient les remous d’un œil indifférent. Le vacarme d’Aasb-Erden, large en cet endroit de plus de trois cents pieds, les engourdissait.

De l’autre côté, la grande forêt de mélèzes couverte de neige se refermait sur le château comme un étau de nacre. Et il y avait, dans la majesté écrasante de ce paysage d’hiver, quelque chose d’une sourde hostilité, comme si les véritables ennemis de Walrœk n’eussent point été les hommes, si fragiles et prompts à mourir, mais la nature elle-même – l’eau, la neige et le vent glacé, les feux pâles des solstices et la forêt mugissante.

Les saisons succédaient aux saisons.

Janes était passé maître dans l’art de cultiver, de laver, d’éplucher, d’écosser et de préparer les légumes. Il connaissait leurs noms secrets et leurs propriétés, savait

avec quelle viande ils pouvaient se manger, contre quelles affections ils étaient recommandés.

Amoth l'avait également initié aux rudiments de la magie runique, art autrement complexe, en lui expliquant les signes gravés sur les vitraux de la verrière.

— Elle, c'est Gifu, la rune de l'équilibre. Elle aide nos cultures à se développer. Elle appartient à Wultan. Et celle-là, c'est Beorc, la plus importante, du moins en ce qui nous concerne. C'est la rune de la nature. C'est pour elle que je fais brûler ces herbes chaque matin.

— Tu fais brûler des herbes… pour une rune ?

— Oui, mon garçon. Les runes sont les signes qui nous lient aux Faeders. Elles nous permettent de parler avec eux. Évidemment, il y a un prix à payer. Chaque rune requiert un type de sacrifice bien particulier. Cela dépend du Faeder qui la gouverne. Comme cette rune-ci appartient à Fregh, nous faisons brûler des herbes. Fregh est le Faeder qui a offert la magie aux hommes et c'est ainsi que nous célébrons sa mémoire.

— Et est-ce que… est-ce que ça marche ?

— La magie est tout ce qui nous reste des Faeders, Janes. Lorsque les dieux se sont retirés, après l'Exeat, les mortels que nous sommes se sont retrouvés livrés à eux-mêmes. Grâce à la magie, nous pouvons continuer à parler aux habitants d'Asgard, et à implorer leur aide.

— Sottises, fit une voix derrière eux.

C'était Bjarte. Plus gras que jamais, il rongeait hargneusement un os de volaille en écoutant les deux légumiers discuter sous les verrières tapissées de neige. Dehors, la nuit était déjà tombée depuis longtemps.

— Que dis-tu, Bjarte ?

— Je dis que tout ça, c'est des sornettes. Les dieux nous ont oubliés, Amoth, et c'est bien mieux comme ça. Nous n'avons pas besoin d'eux pour vivre notre vie.

— Blasphème ! Les dieux ont créé le monde, et…

— Et alors ? Ils l'ont créé pour nous, non ? Leur tâche est terminée à présent. Qu'ils nous laissent en paix, et toi aussi, Amoth, avec ta fichue magie runique ! Tu continues à leur donner de l'importance alors qu'eux-mêmes ont compris qu'ils n'en avaient plus.

— Tu parles comme si les hommes régnaient seuls sur Midgard, Bjarte.

— Et c'est exactement ce qu'ils font, répliqua l'autre en jetant son os à terre. Qui les en empêche ? La nuit, la peur ? Allez, je vous laisse. Les négociations de ce soir sont déjà engagées.

Amoth suivit le gros rôtisseur en haussant les épaules.

Ainsi la vie suivait-elle son cours : une existence monotone, rythmée par les rituels, les disputes et les fêtes.

Janes, peu à peu, sortait de sa réserve. L'amitié qui le liait à Pyk et à Sigrid se consolidait lentement.

Le jeune garçon restait sur ses gardes. Il n'avait pas oublié comment il était arrivé à Walrœk, ni ce que le Kzaar avait fait aux siens. Mais le temps passait plus rapidement qu'il ne l'aurait pensé.

Un beau jour, les glaces du fleuve Aasb-Erden se mirent à fondre. Un maigre printemps succéda à l'hiver.

Le jeune garçon n'avait jamais revu Vordhen, et il en voulait beaucoup au capitaine de n'avoir jamais réapparu. Cependant, et même s'il devait reconnaître que ce serment n'avait plus guère de prix, il se souvenait aussi qu'il avait juré de le tuer. Bah ! Le moment viendrait où ils se

retrouveraient, Janes en était certain. Il agirait alors selon sa conscience.

Le printemps ne céda sa place à l'été que l'espace de quelques jours. Très vite, il gela de nouveau, et les jeunes ambitieux de la Fournaise levèrent des yeux anxieux vers les fenêtres du bâtiment.

On se dévisageait dans les allées, on se défiait du regard. Les cuisiniers devenaient nerveux. Le Grand Toqué allait faire une nouvelle apparition. Tous les signes le disaient : l'heure des tournois approchait. Bientôt arriverait l'instant où les plus forts et les plus audacieux pourraient mesurer leurs forces à celles de soldats de Walrœk.

Le grand solstice !

Janes lui-même ne pouvait plus l'ignorer, même s'il essayait de ne pas trop y penser. Pyk et Sigrid lui avaient demandé s'il comptait y participer, et son visage s'était éclairé d'un sourire féroce, presque douloureux.

« Je vous l'ai déjà dit.

— On pensait, répondit Pyk, que peut-être tu avais changé d'avis.

— Janes, ajouta Sigrid en attrapant son ami par le bras. C'est très dangereux, tu sais. Chaque année, de jeunes apprentis se font tuer bêtement.

— Tu as tout ce que tu veux, ici, renchérit Pyk.

— Pas tout. Il me manque une chose, une seule.

— Et qui est ?

— La liberté.

— Ah, la liberté ! soupira Sigrid. Tu crois que tu seras libre quand tu deviendras soldat ?

— J'aurai fait un premier pas, répondit Janes.

— Et ce pas-là t'éloignera de nous, fit Pyk avec une petite moue triste.

— Oh, allons, sourit Janes en croisant les bras. Nous continuerons à nous voir, vous savez bien ! Et puis qu'est-ce qui vous dit que je vais gagner ce tournoi ?

— C'est vrai, admit Sigrid en le poussant d'une bourrade, un gringalet comme toi. »

Janes recula en chancelant et fit une révérence rapide, avant de disparaître parmi les autres légumiers. Oui, l'heure du tournoi arrivait et avec elle, l'occasion de quitter la Fournaise, de commencer une vie nouvelle. Mais avait-il la moindre chance ? Des mois durant, son seul compagnon d'entraînement avait été lui-même, ou parfois Amoth, mais Amoth manquait d'exercice.

Souvent, Janes pensait à sa mystérieuse épée d'or. Sans doute, elle dormait quelque part, dans un coffre du château – il se sentait vulnérable sans elle.

Au cours de la semaine qui précéda le tournoi, le comportement du jeune garçon commença à changer. Il redevint taciturne, aussi discret et lugubre qu'il l'avait été au début. Il ne mangeait pratiquement plus, travaillait sans parler à personne et passait la plupart de ses nuits dans le jardin potager.

Il avait beaucoup de mal à trouver le sommeil.

Au cœur de la pénombre, lorsque tout le monde était couché, il se faufilait dans la petite serre dont Amoth lui avait confié la clé et fermait les yeux au milieu d'une allée, ému par le silence.

L'hiver était là.

Debout derrière les vitraux runiques, Janes s'entraînait en songeant au tournoi, et à sa famille. Keÿdor lui manquait. Ses parents lui manquaient. Leur image ne s'émoussait pas

dans son esprit, non, elle était toujours nette et la douleur, toujours brûlante.

Quelquefois, la tristesse s’emparait de son âme, et il ne savait pas s’il devait se débattre ou s’abandonner à l’étreinte.

La nuit lui plaisait.

La nuit comprenait ses absences, et Janes se sentait bien à ses côtés.

Le matin du tournoi finit par arriver sans même qu’il s’en rende compte.

Comme une trentaine d’autres concurrents, palefreniers, hommes de main, artisans, le jeune garçon partit s’inscrire auprès d’un officier, qui attendait debout devant l’arène, une tablette à la main.

L’air du matin était vif, mais le soleil brillait dans le ciel.

— Ton nom ? demanda l’officier lorsque le tour du jeune garçon arriva.

— Janes Oelsen.

— Et tu es…

— Légumier.

— Légumier, nota l’officier. Va prendre une épée sur le râtelier là-bas, et attends avec les autres. Suivant !

Janes se dirigea dans la direction indiquée.

En fait d’arène, tout ce qui l’attendait était un rectangle de terre battue, coincé entre deux bâtiments de pierre. La neige y avait été déblayée.

Toutes les épées se ressemblaient.

Il en prit une au hasard et alla se placer à côté des autres. Il jeta un rapide coup d’œil à son voisin. Celui-ci fixait ses pieds d’un air anxieux.

Les tours de qualification ne comportaient qu'une manche. Les combats s'arrêtaient au premier sang, ou dès qu'un candidat sortait du périmètre.

De l'autre côté de l'arène, une vingtaine de soldats de métier patientaient en plaisantant et en se poussant du coude. Leur bonne humeur faisait un net contraste avec la tension angoissée qui planait sur les novices.

— Il n'y a pas de spectateurs ? demanda une voix derrière Janes.

— Pour un premier tour ? répondit quelqu'un sur sa gauche. Tu plaisantes ?

— Hé, Gelter ! Toi qui as déjà participé, quelles sont nos chances ?

— Sur trente concurrents, marmonna l'interpellé, seuls trois ou quatre passent le premier tour. Et il faut encore franchir le deuxième pour être admis au sein de l'armée.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? soupira un jeune garçon d'étable.

— Attention ! Voilà l'officier !

Visiblement blasé, l'homme qui tenait la petite tablette s'avança vers eux, une épée longue battant contre son flanc, ses cheveux bouclés décoiffés par le vent.

— Messieurs, je vous souhaite la bienvenue au nom du Kzaar Asraan. Vous êtes venus participer aux tournois du grand solstice, et Son Altesse vous en sait gré. Elle espère que vous combattrez courageusement et que certains d'entre vous se montreront dignes de rejoindre les rangs de sa puissante armée.

— Quand est-ce qu'on commence ? fit un fromager à la mine impatiente.

— Silence dans les rangs ! Le tirage au sort du premier tour a déjà été effectué. Lorsque votre nom et celui de votre adversaire seront appelés, avancez-vous au centre de l'arène. Le combat ne commencera qu'à mon signal, compris ?

Les participants hochèrent la tête. Des cœurs se mirent à battre plus vite. Des mains se crispèrent sur les poignées des épées.

Quelques hallebardiers curieux, accompagnés de vouivres casquées (les gardes d'élite du Kzaar, aux armures de jais rutilantes), avaient quitté leur poste pour assister aux passes initiales. Les accidents n'étaient pas rares avec les concurrents les plus inexpérimentés. Parfois, le premier sang était aussi le dernier.

— Jurik Lomhar…

Un petit poissonnier tressaillit en entendant prononcer son nom.

— … est opposé à Karius de Lankhem.

Il y eut des vivats dans le camp des soldats. Un homme sortit des rangs, une sorte de géant, puissamment armé, le visage couturé de cicatrices.

— Hé, fit Lomhar tandis que ses compagnons le poussaient en avant, mais il a deux épées !

— Qui t'a dit que c'était juste ? grinça le rôtisseur. Je vous l'ai répété cent fois…

Tout le monde fit silence.

Le pas hésitant, le poissonnier se mit à tourner autour de son adversaire, épée en avant, prêt à bondir. L'autre le regardait avec un sourire narquois ; de temps à autre, il baissait sa garde, attendant le moment où, immanquablement, son opposant partirait à l'assaut.

Les choses ne traînèrent guère.

Rassemblant son courage, Jurik Lomhar fondit brusquement sur son ennemi, son épée décrivant de larges moulinets dans l'air glacé. Lankhem se fendit sans effort et d'un coup rapide fit sauter la lame des mains de son adversaire. Emporté par son élan, le poissonnier s'arrêta juste au bord de l'arène. Avant qu'il ait pu se retourner, le soldat était sur lui. Du plat de la main, presque avec douceur, il le poussa hors du périmètre. Lomhar manqua trébucher, et se retourna sans comprendre.

— Éliminé ! annonça l'officier en rayant le nom de sa tablette. Combat prochain…

Deux nouveaux venus s'avancèrent.

Le novice, un sommelier du nom de Nadas que ses amis aimaient beaucoup, ne resta guère plus de temps en lice que son prédécesseur. Il fut touché d'un coup d'épée à l'épaule, et on dut l'emmener à l'écart.

Le dénommé Gelter, qui se prétendait à juste titre plus expérimenté que les autres, était le candidat suivant. Il sortit de l'arène avant même d'avoir pu porter un coup.

Les joutes se succédaient à toute allure.

Le découragement s'installait dans les rangs des novices. Les leurs étaient systématiquement vaincus, et généralement en peu de temps. Leurs adversaires étaient des combattants expérimentés, souvent armés de deux lames.

Janes et les autres savaient que les tournois du grand solstice n'avaient jamais été placés sous le règne de l'équité, mais ils ne s'étaient pas attendus à un tel règlement de comptes. Les soldats s'acquittaient de leur tâche comme d'une simple formalité. La plupart des novices se battaient avec une grande détermination, mais leur

manque d'expérience et d'entraînement physique finissait inévitablement par leur causer préjudice.

— Janes Oelsen contre Sankta Rauker.

Un murmure de commisération s'éleva des rangs des novices.

— Bonne chance, petit, fit quelqu'un dans son dos.

Pour ce que les participants en savaient, personne ne souhaitait affronter Sankta Rauker. L'homme était un habitué de ces joutes sanglantes, et il les remportait régulièrement. Il était le fils du connétable Rauker, le deuxième homme de Walrœk, et son père tenait à ce qu'il fasse honneur à son nom. De l'avis de tous, Sankta était un escrimeur hors pair. Il ne faisait aucun doute qu'il s'élèverait rapidement dans la hiérarchie militaire. Plusieurs concurrents avaient déjà péri sous ses coups lors des tournois précédents, mais aucun de ses supérieurs ne songeait à l'en réprimander : son acharnement à frapper le plus violemment possible ses adversaires était assimilé à de la bravoure.

Janes s'avança au centre de l'arène, et sentit le sang lui monter à la tête. Le nom lui était familier, mais il aurait reconnu ce visage entre mille : c'était le soldat qu'il avait blessé à l'épaule le soir où Djoreng était tombé.

Ainsi, songea-t-il, nous y voilà. Tu avais promis que nous nous retrouverions. Tu as tenu parole.

Le jeune garçon secoua la tête.

Rauker ne portait qu'une épée ; il s'était défait de sa cotte de mailles. Sa blessure à l'épaule, évidemment, n'était plus qu'un mauvais souvenir. Arme baissée, il arpentait l'arène comme une bête en cage. Une lueur de mépris passa dans son regard lorsqu'il reconnut à son tour son adversaire.

— Quelle surprise. Moi qui croyais que tu étais mort.

— Surprise partagée, répondit Janes.

Les deux combattants tournaient l'un autour de l'autre en s'observant.

— Comment va ta famille ? demanda Rauker.

— Oh. J'oubliais. Tes parents sont morts, n'est-ce pas ?

Concentré sur les mouvements du soldat, le jeune garçon garda le silence.

— Ils te manquent, hein ? Tu aimerais les revoir ?

— Est-ce que tu parles, demanda Janes, ou est-ce que tu te bats ?

Un murmure d'indignation s'éleva des rangs des soldats.

— Fais-lui ravaler ses paroles, Rauker !

— Vas-y, petit ! cria quelqu'un parmi les novices.

— Tu vas mourir, fit Rauker en s'avançant vers son adversaire.

Un premier coup d'épée manqua Janes d'un cheveu. Le jeune garçon se ramassa sur lui-même et frappa à son tour, mais le soldat esquiva sans peine.

— Bien essayé, constata Rauker en faisant quelques pas de côté.

Ses coups étaient précis et rapides, et sa défense ne présentait aucune faille.

Il était constamment en mouvement. Pouvait frapper à tout instant.

Un éclair métallique. Janes eut tout juste le temps de lever son épée. Sous la violence du choc, son arme se brisa net. Il fit un bond de côté, et son adversaire le manqua une nouvelle fois. Le jeune garçon se retourna vers l'officier avec un sourire anxieux.

— Il me faut une nouvelle arme !

— Ce n’est pas prévu dans le règlement.

— *Quoi ?*

Sankta Rauker marchait sur lui, l’épée menaçante.

— Sors de l’arène, petit ! criaient les novices. Sors de l’arène !

— Tu ferais mieux de les écouter, conseilla l’officier dans son dos. Tu n’as pas la moindre chance.

— Mais ce n’est pas… juste, fit Janes en reculant lentement.

— Parce que tu crois qu’avec une arme les choses seraient différentes ? demanda Rauker avec un rictus de triomphe. Mais viens, si tu veux. Viens me montrer ce que tu as dans le ventre.

Janes hésita un instant.

Son adversaire leva son épée.

Le jeune garçon recula de trois pas et sentit la neige sous ses pieds.

— Éliminé ! annonça l’officier.

— Nos épées ne sont pas assez solides, dit Janes en montrant le râtelier. Le combat est inique.

— Personne ne t’a obligé à y participer, répondit l’autre sans relever la tête. Allez, marmiton : retourne dans tes cuisines.

Le jeune garçon serra les poings.

Une main se posa sur son épaule.

Il se retourna d’un bloc.

C’était Sankta Rauker.

— Tu as entendu l’officier ? La pause est terminée, *apprenti.*

Janes se dégagea vivement. Le soldat était légèrement plus grand que lui et ses muscles semblaient solides comme de la pierre, mais le jeune garçon n'était pas impressionné.

— Tu te crois le plus fort, hein ?

— Je *suis* le plus fort, imbécile. Et toi, tu n'es personne.

— Naturellement.

Le coup de poing partit sans prévenir, et atteignit le soldat en pleine mâchoire. Rauker roula dans la neige. Il se releva rapidement et passa deux doigts sur sa bouche, les yeux écarquillés. Sa lèvre inférieure saignait, et un feu meurtrier dansait dans ses prunelles.

Un silence de mort tomba sur l'arène.

— Tu es fou… s'exclama l'officier. Je vais te faire mettre au cachot.

— Laissez, officier, fit Rauker en grimaçant. Notre jeune ami n'a manifestement pas digéré sa cuisante défaite.

— Mais…

— Rendez-moi simplement un service, voulez-vous ? Si d'aventure ce jeune homme décidait de reparaître à ce tournoi – une autre année s'entend –, je veux qu'il me soit opposé dès le premier tour. Systématiquement.

— C'est… euh, contraire à notre règlement, bredouilla l'officier.

— Je sais, répondit le soldat. Mais les règlements sont faits pour être transgressés. C'est ce que mon père me dit toujours. Vous connaissez mon père, n'est-ce pas ?

L'autre se passa une main sur la nuque et essaya un moment d'éviter le regard qui pesait sur lui.

Pour finit, il gribouilla quelque chose sur sa tablette, et fixa Janes dans le blanc des yeux.

— Allez, file. Tu ne te rends pas compte de ta chance.

Le jeune garçon reprit le chemin de la Fournaise en se massant les doigts.

Il était totalement abattu.

Un an ! Un an de perdu, parce qu'il avait eu le malheur de tomber sur Sankta Rauker, l'homme qu'à tout prix il lui aurait fallu éviter.

Janes poussa un profond soupir.

Le déroulement du combat lui revenait en mémoire.

Il n'avait pas démérité. Son épée s'était brisée parce qu'elle n'était pas d'aussi bonne facture que celle de son adversaire, mais il avait soutenu bravement l'assaut. À présent, il le savait, le soldat Sankta Rauker se dresserait de nouveau sur sa route. Aurait-il la patience d'attendre une année de plus ? Il n'en était pas sûr.

Le cœur lourd, il s'arc-bouta de toutes ses forces contre l'un des battants de la Fournaise et, sitôt que l'ouverture fut suffisamment large, disparut à l'intérieur.

Sigrid et Pyk ne tardèrent pas à l'apercevoir. Ils coururent à sa rencontre.

— Alors ? demanda Pyk.

Mais à son visage, ils avaient déjà compris.

— Sankta Rauker, lâcha simplement Janes, comme si ce nom valait toutes les explications.

— Bon sang ! murmura le rouquin en lui pressant le bras. Tu n'es pas blessé ?

Janes secoua bravement la tête et les larmes lui montèrent aux yeux. Pyk lui rappelait tellement son frère !

— Ce n'est pas grave, fit son ami en le prenant par les épaules. On est là, non ?

— Bien sûr ! s’exclama joyeusement Sigrid. L’essentiel, c’est que tu sois en vie. J’espère que maintenant, tu vas oublier un peu ces histoires de tournoi et de vengeance.

— Je ne sais pas, répondit Janes en se laissant guider. Je ne sais vraiment pas.

AU DEUXIÈME TOUR

L’année suivante se déroula plus vite encore que la première.

Au cours des mois d’hiver, Janes se perfectionna dans l’art d’accommoder les légumes, et passa de longues heures dans la serre à discuter avec Amoth.

L’idée de rejoindre l’armée de Walrœk le tenaillait toujours, mais Sankta Rauker était un obstacle de taille dressé sur sa route, et il n’était pas certain de pouvoir un jour en venir à bout.

« Pourquoi veux-tu absolument essayer ? lui avait demandé Amoth. Tu n’es pas bien, avec nous ? Crois-moi, mon garçon, le monde du dehors est plein de dangers. Les soldats du Kzaar Asraan ne vivent que pour satisfaire leurs ambitions personnelles. Ils ignorent ce qu’est l’amitié, ils ne connaissent pas l’entraide.

— Je ne veux pas de leur amitié, avait répondu Janes. Je cherche un moyen de venger ma famille, et ce n’est pas en restant dans la Fournaise que je vais le trouver.

— La vengeance est-elle la chose la plus importante dans ta vie, Janes ? »

Le jeune garçon avait levé les yeux au ciel. Son regard s’était perdu dans les glyphes de la verrière, les noms des runes s’entremêlant sans fin. Il revoyait les croix de la grand-place…

« Oui, avait-il fini par avouer. Je sais que ça te fait de la peine, Amoth, mais le Janes que tu as devant toi aujourd’hui n’est pas le vrai Janes. Le vrai Janes est mort un soir d’hiver à Djoreng, et si je veux avoir la moindre chance de le retrouver un jour, il faut que je participe à ce tournoi. Je dois me rapprocher du Kzaar. J’ai fait le serment de le tuer.

— Je comprends », avait soupiré le vieil homme.

Mais tout dans le ton de sa voix disait le contraire.

Les jours passaient, inlassablement.

Un soir de printemps, Janes se battit avec le gros Bjarte et lui balafra la joue.

Le rôtisseur, dont nul n'ignorait les penchants pour les jeunes et frêles garçons, s'en était pris à plusieurs reprises à un petit saucier, à peine sorti de l'enfance. Le malheureux passait ses journées à essayer de le fuir, et il était tombé un beau jour dans les pieds d'un grand légumier aux cheveux blonds. Il avait lentement relevé la tête.

« Aidez-moi ! avait-il gémi.

— Qu'est-ce qui se passe ? avait demandé Janes en lui tendant la main pour le remettre debout.

— Il me poursuit, avait chuchoté le jeune garçon en désignant le gros Bjarte, qui fendait la foule et s'avançait vers eux.

— Ne t'occupe pas de ça, légumier ! avait maugréé le rôtisseur en posant une main sur l'épaule du fugitif. Celui-ci est à moi.

— Celui-ci n'est à personne, avait répliqué Janes, et si tu le touches encore une fois, tu auras affaire à moi. »

Bjarte l'avait regardé de ses grands yeux de poisson incrédule.

« Misérable petite crapule, avait-il marmonné. Nous réglerons ça plus tard.

— Quand tu voudras », avait répondu Janes, et les choses en étaient restées là.

Mais moins d'une semaine plus tard, le rôtisseur avait récidivé.

Janes, alors, s'était mis à sa recherche.

Il l’avait retrouvé dans le coin des fourneaux, avec son gros tablier de cuir et ses mains dégoulinantes de graisse, occupé à faire rôtir quelque poularde de bonne taille.

« J’ai deux mots à te dire, Bjarte.

— Pas maintenant, avait répondu l’autre.

— Tout de suite, avait répliqué Janes en le forçant à se retourner. Tu as encore touché à ce garçon, hein ?

— Et alors ?

— Tu vaux bien moins que les porcs que tu t’échines à rôtir. »

Bjarte avait voulu ouvrir la bouche, mais Janes l’avait frappé à la poitrine pour le faire reculer et il avait marché sur lui, prêt à en découdre. Puis un bref reflet métallique avait jailli dans la main du rôtisseur. Un poignard sorti de nulle part et agité avec nervosité.

« Recule, légumier. Recule, ou je t’embroche.

— Tu crois ça ? »

Janes avait bondi sur lui et les deux adversaires avaient roulé à terre.

Attrapant le poignet de son ennemi, le jeune garçon lui avait fait lâcher son arme.

Un petit cercle de curieux s’était formé autour des combattants.

« Vas-y, Janes, fais-lui cracher sa bile ! »

Tout s’était passé très vite.

Bjarte avait voulu reprendre son poignard, mais Janes l’en avait empêché. Le gros rôtisseur avait essayé de rouler sur lui-même. Un éclair avait étincelé. Une lame au sol.

Bjarte était tombé face contre terre en hurlant, et avait agité les jambes en tous sens, comme un cochon qu’on

emmène à l’abattoir.

Janes s’était relevé en brossant ses vêtements. Il avait regardé le petit cercle de curieux et les spectateurs s’étaient dispersés en maugréant. Tout le monde détestait le gros Bjarte, y compris au sein de sa ghilde.

Le rôtisseur s’en tira avec une belle cicatrice, et ne chercha plus jamais querelle à qui que ce soit. Janes lui inspirait maintenant une sorte de terreur sacrée.

Très vite, les choses reprirent leur cours habituel.

Durant les jours de printemps, Janes put s’entraîner à l’épée : bien qu’ils désapprouvassent sa résolution, Pyk et Sigrid étaient parvenus à lui dénicher une vieille lame, échangée à des soldats peu scrupuleux contre plusieurs cruchons de vin épicé.

Le soir venu, le jeune garçon regagnait son potager et, sous le regard bienveillant de la nuit, perfectionnait sans relâche sa technique.

Dans le silence de sa verrière, il attaquait encore et encore, frappant ses ennemis imaginaires, parant, esquivant, toujours en mouvement, ses pieds effleurant le sol.

La nuit était devenue son amie, sa confidente. Il lui arrivait parfois de lui parier. Il avait l’impression qu’elle le comprenait.

— Sankta Rauker, murmurait-il sans cesser de bouger. Aide-moi à le vaincre.

De petits nuages de vapeur se formaient devant ses lèvres. Il se sentait habité par une force mystérieuse. De temps en temps, il s’arrêtait brusquement et regardait les ténèbres.

— Tu crois en moi, n’est-ce pas ?

Puis il se remettait à frapper.

Les tournois du grand solstice approchaient à nouveau.

Un matin, Janes Oelsen se réveilla et se rendit compte qu'il ne lui restait plus que trois jours. Désormais, il était certain de vaincre Sankta Rauker. Comment s'y prendrait-il, il l'ignorait encore. Le moment venu, il saurait trouver la faille.

La veille au soir, Pyk et Sigrid tentèrent une dernière fois de le dissuader. Ils se doutaient bien que cela n'avait aucune utilité, mais ils s'en seraient voulu de ne pas avoir essayé.

« On dit que Rauker est plus fort que jamais, déclara le rouquin en dansant devant son ami d'un pied sur l'autre. Tchlac ! Il te plante son épée comme ça et vlan ! Il frappe une nouvelle fois de taille ! Et toi…

— Et moi, nous verrons bien, répondit gentiment Janes en reprenant son arme. Je suis prêt. Faites-moi confiance.

— Si tu le dis, soupira Sigrid. Fais quand même attention à toi. Si tu vois que tu as le dessous…

— Ne te fais pas de souci. »

Le lendemain matin, il se tenait sur l'arène, Sankta Rauker devant lui.

À les regarder, on aurait pu penser qu'ils s'étaient quittés la veille. De fait, le jeune garçon n'avait vécu une année complète que pour cet instant, et le temps tout entier s'était concentré là, il n'y aurait pas de troisième chance.

Une même lueur brillait dans les yeux des deux combattants : malheur au vaincu.

Retenant leur souffle, les novices et les soldats s'étaient rassemblés autour de l'arène, et les quolibets habituels avaient cessé de pleuvoir.

Le connétable lui-même assistait au spectacle, mais Janes ne pouvait pas le reconnaître : il ne l'avait jamais vu.

Plusieurs autres dignitaires s'étaient également déplacés. Ils se tenaient prudemment à l'écart, observant du coin de l'œil les réactions du père de Sankta, dont le visage restait pour l'instant imperturbable.

Janes ignorait que la Cour, depuis quelques semaines, bruissait de rumeurs, et que l'annonce de ce combat inhabituel était parvenue jusqu'à ses oreilles. Les bruits les plus fous couraient sur le compte de ce jeune homme blond, dont personne ne paraissait savoir quoi que ce soit. C'était lui qui avait déjà frappé le jeune Rauker, n'est-ce pas ? Le fils du connétable en avait porté la marque pendant un certain temps, et l'on avait beaucoup jasé sur ce coup de poing.

L'épée à la main, Janes observait son adversaire. Rauker semblait parfaitement sûr de lui. Sa lame était plus solide que celle de son adversaire. Et puis, il s'était entraîné cet hiver.

Pour le jeune garçon, les données étaient claires. Il faudrait éviter le corps à corps, et tenter de gagner sur une passe unique.

Pousser l'ennemi hors de l'arène ou lui faire sauter son épée des mains.

Le combat commença.

Rauker se rapprocha du jeune garçon en se portant sans cesse d'un côté sur l'autre. Sa lame fendit l'air en sifflant. Il était pressé d'en finir. C'était peut-être sa faiblesse. Chaque instant qui passait était un instant de trop.

Comme pour le confirmer, le soldat se jeta subitement en avant et porta un coup à mi-hauteur. Janes fit un petit bond de côté et essaya de frapper à son tour, mais l'autre s'était déjà remis en position, et il porta un nouvel assaut.

Son épée frôla la poussière et la lame de Janes s'abattit sur elle dans un fracas d'étincelles. L'impétuosité du jeune

garçon venait de le trahir. Par bonheur, l’acier tint bon.

Un peu surpris, Rauker se fendit et retourna au centre de la piste.

Il tenait maintenant son épée à deux mains. La puissance était son principal atout : il devait s’en servir, noyer l’ennemi sous une pluie d’acier meurtrière.

Il frappa de nouveau. Janes dévia le coup en laissant glisser la lame, et attaqua à son tour.

Rauker para sans difficulté.

Sa défense était parfaite, et Janes commençait déjà à ressentir les effets de la fatigue.

Tant qu’il garderait sa vivacité, il serait à l’abri. Mais ses réflexes s’émoussaient rapidement. Sankta Rauker était beaucoup plus entraîné que lui. Il fallait trouver une issue.

Essoufflé, Janes agita sa lame devant lui. Il recula de quelques pas, trébucha dans la poussière. Rauker ne laissa pas passer l’occasion : arme levée, il se prépara à porter un dernier assaut. Mais au moment précis où son épée s’abattit sur Janes, celui-ci roula sur le côté et détendit brusquement les jambes.

Rauker tomba à genoux. Son arme lui échappa des mains. D’un coup de pied, Janes l’envoya hors de portée. Les deux hommes se redressèrent. La foule, autour d’eux, s’était encore resserrée, et tous les spectateurs retenaient leur souffle. Janes fit quelques moulinets.

— Un combat équitable, proposa Rauker en lui montrant ses mains vides. Je n’ai plus d’arme !

— Je sais, fit simplement le jeune garçon.

Sankta Rauker recula pas à pas.

Il atteignit bientôt les limites de l’arène. Il regarda partout autour de lui, cherchant désespérément un moyen de s’en

sortir. Arrivé à sa hauteur, Janes laissa tomber son épée.

— Égalité, dit-il.

Rauker grimaça un sourire.

— Q… quoi ?

D’un violent coup de poing, Janes l’envoya rouler dans la neige.

— Éliminé ! brailla l’officier.

Une soudaine explosion de joie souleva comme une houle les rangs des novices, qui envahirent aussitôt l’arène pour porter le vainqueur en triomphe. Les autres spectateurs applaudirent poliment. Seul dans un coin, Rauker massait sa pommette endolorie. Son œil gauche était enflé.

— Hourra pour Janes ! Hourra ! hurlaient les légumiers, les maçons, les rôtisseurs, les palefreniers, et autres serviteurs, réunis dans une même effusion.

Attirés par le vacarme, les autres marmitons restés dans la Fournaise s’aventurèrent timidement au-dehors. Le bruit commençait à courir. L’officier chargé des combats leva les bras.

— Regagnez vos cuisines ! cria-t-il. Rentrez chez vous !

Les novices reposèrent Janes à terre. Interloqués, les habitants de la Fournaise les regardaient sans comprendre.

— Janes a gagné ! leur cria l’un des concurrents.

Un fromager qui était venu à leur rencontre reprit le chemin de la Fournaise à toutes jambes.

— Janes a gagné ! répéta-t-il. Janes a gagné !

L’information se répandit comme une traînée de poudre, et un immense brouhaha résonna à l’intérieur de la Fournaise.

— Fermez-moi ces fichues portes ! hurla l’officier en désignant l’entrée principale des cuisines, ou je fais annuler

le combat !

On se congratula, on s'étreignit pendant un long moment, Pyk et Sigrid au premier rang, les yeux brillants de bonheur, puis Janes expliqua à ses admirateurs que rien n'était encore joué, il y avait un deuxième tour, et la foule s'ouvrit doucement – toujours des acclamations, des encouragements aussi, mais il fallait repartir, le tournoi continuait.

Bientôt, Janes quitta de nouveau la Fournaise.

Les combats du premier tour avaient repris.

Sankta Rauker avait disparu de la scène, ainsi que la plupart des membres de la Cour. Le connétable, lui, était demeuré. Les bras croisés, il observait toujours les combats.

Janes se glissa un peu à l'écart pour resserrer les lacets de ses bottes de cuir et respirer un peu.

Il repensait au combat.

Son intelligence avait triomphé.

Il n'avait vaincu Rauker par la ruse que parce qu'il avait su admettre la supériorité de son adversaire. Restait maintenant à franchir le deuxième tour. Rien n'était fait.

— Je voulais vous féliciter, fit une voix.

Le jeune garçon se redressa.

Le connétable se tenait devant lui.

— Votre Honneur.

— Il fallait bien que quelqu'un finisse par donner une leçon à mon fils.

— Tout le plaisir était pour moi.

Le vieil homme ne cilla pas. Une barbe cendrée, un regard bleu acier : il émanait de lui une impression de force tranquille, qui imposait le respect.

— Je vous souhaite bonne chance pour la suite, jeune homme. Vous venez de vous faire beaucoup d'ennemis, bien malgré vous j'imagine. Mais ne pensez pas que tout est terminé parce que vous avez vaincu Sankta Rauker. Tout commence au contraire.

— Je sais, répondit Janes. Merci, Votre Honneur.

Les combats du deuxième tour n'auraient pas lieu avant l'après-midi. Le jeune garçon passa le reste de la matinée à observer ses adversaires potentiels, puis s'éclipsa un moment pour retourner dans la Fournaise. Il fallait qu'il mange quelque chose.

Pyk, Sigrid et les autres l'accueillirent avec de nouvelles exclamations de triomphe. Les trois amis paradèrent dans les allées de la grande cuisine, sous les acclamations de leurs condisciples. Cette victoire était une revanche pour les habitants de la Fournaise. Elle avait presque valeur de symbole. C'était la première fois depuis bien longtemps que l'un de ses enfants venait à bout d'un combattant aussi prestigieux que Sankta Rauker.

— Le fils du connétable, vous vous rendez compte ? s'exclamaient les légumiers, plus fiers encore que les autres.

Suivi par une meute d'apprentis enthousiastes, Janes se dirigea vers les verrières du jardin potager. Amoth était en train de tasser un petit coin de terre pour planter des poireaux. Voyant arriver son protégé, il se redressa vivement, et n'eut que le temps de lui ouvrir les bras.

— On m'a… m'a dit… bredouilla-t-il les larmes aux yeux. Bravo, mon garçon !

— C'est grâce à toi, Amoth.

— Ne dis donc pas de bêtises…

Accompagné du vieux jardinier, le jeune garçon retourna vers les cuisines et déjeuna rapidement d'un bouillon de

légumes avec des morceaux de viande. Il arrosa le tout d'une lampée de vin noir.

— Bien, déclara-t-il lorsqu'il eut terminé, toujours entouré d'une horde de courtisans, il faut que j'y retourne. Tout reste à faire.

Un flot de protestations indignées accueillit cette dernière remarque. Bien sûr que Janes allait remporter son second combat !

— Tu leur feras mordre la poussière, mon gars !

— Ouais, Janes, t'es le meilleur !

— Les laisse pas t'approcher, Janes !

Se dégageant doucement, le jeune garçon se dirigea vers les lourdes portes de bronze et adressa un signe d'adieu à ses amis. Son salut fut accueilli par une véritable clameur. Puis il courut rejoindre les autres concurrents, la neige giclant sous ses pas.

Seuls quatre novices restaient en lice.

L'un d'eux était déjà en train de se battre dans l'arène, et il semblait avoir le dessous.

— Où étais-tu passé ? lui souffla Gelter qui, cette fois, était parvenu à se qualifier. Le deuxième tour a déjà commencé !

— Désolé, répondit Janes en soufflant dans ses mains. Je suis allé faire un petit détour par la Fournaise.

— J'ai vu ça, oui. Par les dieux, petit, concentre-toi sur le tournoi si tu veux avoir la moindre chance de gagner un autre combat. Ne t'occupe pas des flatteurs.

— Message reçu, répliqua le jeune garçon en souriant.

Le charpentier qui se démenait au centre de l'arène ne tarda pas à reconnaître sa défaite. D'un rapide coup de lame, son adversaire lui entailla l'épaule. L'homme tomba à

terre en grognant et fut promptement emmené en dehors de l’arène.

— Éliminé ! cingla l’officier en barrant un nouveau nom de sa petite tablette. Combat suivant. Janes Oelsen contre… Staaf Vordhen !

Le jeune garçon tressaillit. Il se dirigea machinalement vers le râtelier pour prendre une épée, et retourna d’un pas traînant vers le centre de l’arène. Staaf Vordhen ! Que signifiait cette nouvelle supercherie ? Vordhen était capitaine. C’était un soldat expérimenté, et les hommes de sa trempe s’abaissaient rarement à participer aux tournois du grand solstice : ceux-ci étaient l’affaire de combattants jeunes et pleins d’enthousiasme, désireux de faire leurs preuves au plus vite.

Janes releva la tête.

Rien, dans les yeux du capitaine, ne pouvait trahir le fait que les deux hommes s’étaient déjà rencontrés, auparavant. Le jeune garçon avait souvent pensé à Vordhen depuis ce jour funeste. Ses sentiments à son égard étaient passés d’une haine farouche à une sorte d’estime prudente. Avec le recul, il lui semblait désormais évident qu’il ne s’en serait jamais sorti sans lui.

Et à présentée visage sombre et l’épée au poing, le capitaine se tenait devant lui, vêtu d’une tunique grise, de chausses noires et de bottines.

Une large cicatrice ornait sa joue gauche.

Elle ne s’y trouvait pas lorsqu’il l’avait connu.

Janes ne devait pas réfléchir. Il était perdu s’il laissait parier ses sentiments.

Il porta une première attaque. Vordhen para avec flegme. À son tour, il frappa de taille, mais le coup était bien trop

lent, et le jeune garçon l'esquiva sans difficulté. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Il ne semblait pas se battre vraiment.

Janes leva de nouveau son épée.

Vordhen essaya de parer, mais faillit lâcher son arme, et fut forcé de reculer.

Les deux adversaires étaient maintenant tout proches.

Le jeune garçon planta son regard dans celui du capitaine.

Vordhen recula. Il tenta une botte, mais Janes esquiva sans peine et, d'une contre-attaque fulgurante, repoussa le capitaine tout au bord de l'arène.

Vordhen fit un pas en arrière et marcha sur la ligne.

— Éliminé ! annonça l'officier en fronçant les sourcils.

Autour de l'arène, personne ne fit le moindre commentaire.

Janes tendit la main à Vordhen, qui la lui serra en feignant une douleur à la hanche.

— Officier ! cria-t-il en se retournant vers les autres soldats, ne peut-on rejouer ce combat ? Je crois que je me suis démis quelque chose à l'entraînement tout à l'heure.

— Éliminé, Vordhen ! répéta obstinément l'officier.

— Bah, soupira le capitaine en haussant les épaules.

Il laissa tomber son épée dans la neige et longea le grand mur d'enceinte en boitillant.

— Alors ? fit un jeune légumier qui avait entrouvert les grandes portes de bronze lorsque Vordhen passa à quelques pieds de lui en sautillant dans la neige. Des nouvelles de Janes ?

Le capitaine s'arrêta de marcher et leva les yeux au ciel.

— Votre Janes est soldat, répondit-il en souriant doucement.

PARTIE DE CHASSE

L’automne brunissait les forêts de Midgard.

Tout le monde savait qu’il ne serait pas long.

Depuis une vingtaine d’années maintenant, l’hiver régnait en maître sur le monde. Tel un tyran exclusif, il étouffait peu à peu les autres saisons. Les arbres à feuilles tentaient de résister, mais ils étaient désormais en sous-nombre dans les forêts de Walrœk : les sapins et les mélèzes avaient pris leur place, ouatant les sous-bois d’un lourd tapis d’aiguilles.

Deux nouvelles années s’étaient écoulées depuis le moment où Janes avait gagné sa place au sein de l’armée du Kzaar Asraan, et aujourd’hui était un jour exceptionnel : pour la première fois, il était invité à accompagner le Kzaar de Walrœk en chasse en compagnie d’une dizaine d’autres soldats.

Le jeune garçon allait sur ses vingt ans, un jeune homme à présent. De longs mois d’entraînement intensif avaient fait de lui un combattant émérite, l’un des plus prometteurs de toute la garnison. On lui prédisait un avenir radieux. S’il continuait ainsi, il accéderait avant vingt-cinq ans au titre prestigieux de chevalier-dragon. Le château de Walrœk comptait cinq de ces soldats d’élite : pour intégrer leur corps, il fallait tuer l’un d’entre eux en combat singulier. Janes avait déjà vaincu la plupart des chevaliers en tournoi, mais il n’était pas spécialement pressé d’en découdre dans un duel à mort. D’autres pensées occupaient son esprit.

Pour l’heure, il chevauchait tranquillement au côté du capitaine Vordhen. Les deux hommes fermaient la marche. Les autres soldats, soucieux de s’attirer les bonnes grâces du Kzaar, se battaient pour parader près de lui. La petite troupe, une vingtaine d’hommes au total (en comptant les rabatteurs à pied, et un couple de voortans, que le

souverain tenait en laisse), s’étirait peu à peu dans la profonde forêt de Walrœk.

Les sabots des montures s’enfonçaient dans le sol boueux, mélange de terre humide, de débris végétaux et de neige.

Les longues branches des mélèzes s’avançaient sur le chemin, effleurant les casques et les piques. Les sous-bois étaient sombres, la journée déjà bien avancée. Mais la chasse proprement dite n’avait pas encore commencé.

Tous leurs sens en alerte, les rabatteurs humaient l’air et scrutaient les taillis avec attention.

Parfois, le sentier enjambait un petit cours d’eau aux rives ourlées de givre, et les soldats s’arrêtaient pour se rafraîchir.

Janes, lui, laissait son regard se perdre, passer sur les rochers tapissés de mousse et de lichens, se glisser entre les fougères aux dentelures brunies par la vieillesse, deviner les formes tapies dans l’ombre, renards à l’affût, biches apeurées, hermines ou écureuils, bondissant dans les branchages.

Il portait une cotte de mailles et la tunique des soldats de Walrœk, deux dragons rouge et noir, la gueule grande ouverte. Jamais il n’aurait pensé arborer un jour un tel blason. Le soir où il l’avait vu pour la première fois resterait à jamais gravé dans sa mémoire.

Janes n’avait pas renoncé à ses idées de vengeance. Le moment, sans doute, était proche. Mais les choses avaient changé. Il était devenu un homme, un guerrier accompli. La patience était son lot, l’abnégation sa compagne.

Comme il lui semblait loin le temps où, les bras chargés de navets et de poireaux, il zigzaguait entre les tables et les tréteaux de la grande Fournaise ! Et comme elle était lointaine aussi l’époque où, dans la solitude nocturne de sa chère verrière, il s’entraînait seul tandis que les autres

dormaient, s’essoufflant sous les runes indifférentes, et le regard de la nuit…

— Janes, l’interrompit Vordhen en désignant une branche de sapin.

Le jeune soldat baissa la tête et sentit un rameau lui effleurer la nuque.

— Merci, fît-il en redirigeant son cheval vers le milieu du sentier.

Dès son incorporation au sein de la grande armée, Janes avait appris à se battre, contraint et forcé. La chambre qu’il partageait avec trois de ses condisciples était devenue sa nouvelle arène. Les autres le détestaient cordialement, et ne se privaient pas de le lui faire savoir. Pour commencer, ils connaissaient Sankta Rauker, ils l’admiraient même. Sankta comptait parmi leurs grands amis, et jamais ils n’avaient pu digérer sa défaite.

Trois soldats, donc.

Hustar, le premier, était une sorte de brute épaisse, dénuée d’intelligence, mais il avait bon fond. Il faisait ce que les deux autres lui disaient de faire. À sa façon, il avait d’abord essayé de persuader le jeune Oelsen d’abandonner le métier de soldat. Mais lui-même était influençable, et le novice l’impressionnait bien plus qu’il ne voulait l’admettre. Dès qu’il en avait l’occasion, Janes essayait de lui parler. Et ce qu’il lui disait l’intriguait au plus haut point : que les autres se servaient de lui ; qu’il devait vivre pour lui-même ; qu’il était l’un des garçons les plus gentils, en définitive, qui devait exister en cet endroit.

Hustar ne savait pas vraiment que penser, ni comment s’y prendre pour penser.

Il commençait toutefois à regarder ses condisciples d’un autre œil.

Nälmor, lui, était un garçon de noble extraction. Toujours impeccablement vêtu, il considérait Janes avec dédain. Il était l'un des meilleurs amis de Rauker, et c'était un jeune homme dévoré d'ambition. La hiérarchie n'était qu'une échelle, dont il comptait gravir rapidement les barreaux. Malheureusement, il avait beaucoup de mal à se faire au métier des armes et à se plier à la discipline. Ce qu'il voulait, lui, c'était commander. Il s'y employait déjà au sein de sa chambrée, mais ses aspirations ne pourraient se circonscrire longtemps à un périmètre aussi étriqué.

Vittül, un étrange escogriffe aux cheveux roux presque ras, était à n'en pas douter le plus doué et le plus dangereux des trois. Il ressemblait un peu à Pyk, en nettement moins jovial. Sa petite bouche, ornée d'une fine moustache souvent caressée d'un air pensif, ne s'ouvrait que rarement. Lorsqu'elle le faisait, c'était toujours pour prononcer des paroles blessantes, et pas seulement à l'égard de Janes. Il reprochait à Hustar d'être gros et à Nälmor de puer le mauvais parfum. Ses deux compagnons supportaient ses railleries avec une étonnante indifférence : ils s'y étaient habitués depuis longtemps.

Janes, lui, avait compris qu'essayer de battre ce garçon sur son propre terrain le mènerait droit à l'échec. Vittül était un orateur exceptionnel, et ceux qui tentaient de l'affronter avaient tôt fait de battre en retraite sous les flèches acérées de ses sarcasmes. C'était également un excellent bretteur, et les deux autres ne dissimulaient pas l'admiration qu'ils lui portaient – admiration qui ne faisait que renforcer son mépris à leur égard.

Vittül manifestait un intérêt considérable pour la famille de Janes. Il ne cessait de lui poser des questions gênantes et s'acharnait, tel un travailleur des mines, à exhumer ses sentiments les plus secrets. Le jeune garçon avait dû apprendre à mentir. Il s'était inventé une sœur, puis une

mère, disparue alors qu'il n'était qu'un enfant. D'une certaine façon, cela simplifiait les choses. Les railleries de Vittül ne s'adressaient plus à lui : elles ne visaient qu'un double imaginaire.

Pendant la journée, Janes était placé sous les ordres du capitaine Vordhen.

Les deux hommes n'étaient jamais revenus sur leur combat dans l'arène. Mais les sentiments du soldat Oelsen à l'égard de son supérieur étaient empreints d'un respect sincère.

Un jour, il avait appris en quelles circonstances Vordhen avait reçu la cicatrice qui ornait sa joue gauche.

Le capitaine, lui avait expliqué un soldat de la tour des Quatre Vents, s'était opposé aux ordres du Kzaar Asraan. Il avait refusé de torturer un prisonnier des armées du baron Oonas pour lui faire avouer l'emplacement des souterrains menant à son château.

(Avant que son frère ne lui succède, Oonas était resté une épine dans le pied d'Asraan : abrité derrière les murs de sa puissante forteresse, au nord de l'immense forêt, ce félon s'était rebiffé obstinément et avait refusé l'autorité du nouveau maître des lieux.)

Asraan avait demandé à Vordhen de faire parler le prisonnier, mais celui-ci avait secoué la tête. Fou de rage, le draaken l'avait griffé au visage.

Le capitaine avait eu beaucoup de chance. Il s'en était sorti avec une belle balafre alors qu'il n'était pas rare, en pareil cas, que la blessure s'infecte. Cependant, il avait aussitôt été déchu de ses fonctions, et n'avait dû qu'à l'intercession de plusieurs officiers la chance de les retrouver, quelques semaines plus tard, une fois ses excuses présentées.

Le soldat du baron Oonas avait bel et bien été torturé – en vain. Jusqu’au bout, il avait refusé de parler et la localisation de ses souterrains était restée une énigme. Par la suite, la forteresse d’Oonas avait finalement été prise.

Toute cette histoire, répétait Vordhen à loisir, toute cette histoire appartenait au passé.

Mais Janes savait qu’il n’en était rien. Il n’y avait qu’à voir de quelle façon le capitaine regardait le draaken à présentai n’y avait qu’à l’observer un peu pour comprendre. Toujours, il se tenait à distance respectable. Et ne lui parlait que lorsqu’il y était obligé.

Le capitaine Vordhen avait appris le métier des armes à son jeune protégé. La façon de se tenir sur ses jambes. Les noms des coups, les bottes secrètes, les feintes, les parades, les esquives. Il lui avait appris à tirer à l’arc, à tenir une lance, à se servir d’un bouclier, à manier deux épées en même temps. Janes savait reconnaître les signes de fatigue chez un combattant, identifier ses défauts, profiter de ses points faibles. Il s’était initié à l’art du corps à corps, à la lutte à mains nues, aux subtilités du pugilat. Le capitaine lui avait expliqué comment sauter, comment courir, de quelle façon tomber, ou se relever.

Janes s’était révélé très vite un élève prodigieux.

Vordhen était stupéfait de voir à quelle vitesse il progressait. Au bout d’une année, il ne faisait plus aucun doute que l’élève avait dépassé le maître. Le jeune garçon pouvait se mesurer d’égal à égal avec n’importe lequel des soldats de Walrœk : il ne craignait personne. Aussi puissant que rapide, aussi agile que rusé, il était devenu un combattant incroyablement complet.

Grâce au capitaine, Janes put également étudier les doctrines des illustres chefs de guerre du passé, dans des grimoires aux couvertures craquelées.

Il passa en revue les stratégies et les tactiques, revécut en les analysant les grandes batailles qu'avait livrées Asraan, apprit comment se gagnait une guerre. Et pendant que ses condisciples s'échinaient péniblement à répéter des passes d'armes que le jeune prodige avait intégrées depuis des semaines, lui consultait les volumes usés de l'antique bibliothèque du roi Sigmun, alignés dans la tour du Jugement.

Le roi avait voulu brûler ses livres lorsqu'il s'était rendu compte que le draaken allait lui ravir sa forteresse. Mais pour une raison mystérieuse, il n'en avait pas eu le temps, et les deux hommes se félicitaient à présent qu'il ne l'ait jamais trouvé, car ces ouvrages étaient des merveilles.

Fasciné, Janes passait des heures interminables dans cette immense pièce silencieuse, sous la bonne garde d'un vieux bibliothécaire à moitié sourd. Jellok, c'était son nom, semblait aussi âgé que les murs entre lesquels il vivait. De longues touffes de poils gris lui sortaient des oreilles et son visage ridé comme une vieille pomme était un parchemin sur lequel se lisaient des milliers de souvenirs.

Jellok avait servi autrefois sous les ordres de Sigmun, et même du père de Sigmun, et il était l'unique survivant de cette époque révolue. Il n'avait été épargné que parce que tout le monde le considérait comme parfaitement inoffensif. Il connaissait chacun des dix mille livres de la bibliothèque de Walrœk par son titre et la couleur de sa couverture. C'était un vieil homme discret et réfléchi, qui ne s'enflammait que lorsqu'il évoquait le passé.

« Tu ressembles tant au fils du roi Sigmun, soupirait-il en observant Janes, debout derrière lui.

— Jellok… J'essaie de lire…

— Ah… C'était un jeune homme si courageux, si instruit !

— Jellok !

— Pardon, pardon », murmurait le vieux en battant en retraite.

De temps à autre pourtant, Janes relevait la tête de son grimoire.

« Jellok…

— Oui, monseigneur ?

— Ne m’appelle pas comme ça ! Jellok, tu connais tout ce qui est écrit dans ces livres ? »

Le bibliothécaire hochait lentement la tête.

« Incroyable », répondait le jeune garçon.

Il y en avait tellement !

Les Royaumes de Midgard était l’un de ses préférés. C’était un vieil ouvrage aux pages jaunies, couvert de cartes et de gravures, qui prétendait offrir au lecteur un panorama exhaustif du monde connu. Il datait à présent un peu car son auteur, un certain Magnus Oktorp, l’avait rédigé une trentaine d’années plus tôt, mais la plupart des textes étaient encore d’actualité et pour un novice tel que Janes (qui avait eu la chance, grâce à sa mère, d’apprendre à lire) ces pages étaient une véritable mine d’or.

Toujours, le jeune garçon revenait aux *Royaumes de Midgard*. Il se délectait des descriptions merveilleuses, se perdait au fil des légendes, revivait les poussiéreuses aventures des explorateurs d’antan, et d’immenses paysages glacés, des paysages de rêve et de mystère, défilaient devant ses yeux écarquillés : le collège aveugle de Nordheim, les ponts argentés des Archipels de Brume, les chimères du roi-poète, les sorcières d’Abagaï, les leshys de Darkwald, tous ces noms, et bien d’autres encore, brillaient et s’entrechoquaient, roulés par des fleuves impétueux, des fleuves d’images, des fleuves de mots.

Janes n’avait pas oublié sa famille : son père, sa mère et son frère étaient toujours présents dans son esprit. Leur image, cependant, avait tendance à s’estomper. Il ne parvenait plus à se souvenir de leur visage. Cela ne le rendait pas spécialement malheureux : ils faisaient partie de lui, à présent, ils étaient là, au plus profond de son cœur, comme était là le désir de vengeance.

Plusieurs fois, le jeune soldat avait tenté de mettre à profit la relative liberté dont il jouissait maintenant pour essayer de retrouver son épée. Le draaken l’avait rapportée à Walrœk, il en était certain, mais où l’avait-il cachée ? Peut-être gisait-elle au fond d’un coffre, inerte et solitaire. Le jeune soldat enrageait. C’était *son* épée. Elle avait failli le tuer, peut-être, mais elle l’avait sauvé aussi. Un lien étrange s’était créé. Elle lui manquait presque autant qu’une personne.

Et puis il y avait Flocon.

Janes n’avait jamais compris pourquoi sa chouette avait disparu, le soir où lui et Keÿdor avaient été capturés. Sans doute avait-elle senti le danger et préféré s’éclipser momentanément. Mais pourquoi dans ce cas n’était-elle jamais revenue ? Plusieurs fois en rêve, il lui avait semblé la revoir ou l’entendre. Ses songes étaient toujours les mêmes. Il arpentait les couloirs d’un merveilleux palais de glace, et elle le suivait à tire-d’aile, lui murmurant des choses étranges.

Nous veillons sur toi. Nous savons ce que tu ressens. *Nous ?* Janes, je ne t’ai pas oublié. Tu n’as pas à te soucier de moi. Tout est bien.

D’autres fois, il se revoyait avec elle à Nartchreck. Keÿdor n’était pas là. À sa place, il y avait un homme, un duc aux yeux fermés, une couronne de métal fondu posée sur la tête. Flocon détestait cet homme. Elle marchait sur le sol glacé, la tête levée vers lui. Ses yeux disaient qu’elle avait souffert et

qu’elle souffrirait encore. Janes se demandait pourquoi. Elle ne pouvait pas rester longtemps avec lui, expliquait-elle. Elle l’aimait bien sûr, elle l’aimait tendrement, mais sa présence dans ses rêves le rendait repérable, lui, le rêveur, et si elle s’attardait trop longtemps, il risquerait de le retrouver. Et cela, il ne le fallait à aucun prétexte.

Le jeune soldat se réveillait généralement en sursaut. Qui était ce *il* dont lui parlait sa chouette ? Et pourquoi le cherchait-on, lui, simple soldat de Walrœk ? Dans ces moments-là, il se sentait très seul. Mieux valait garder ces rêves pour lui, il le devinait. Mieux valait n’en parler à personne.

Pyk et Sigrid étaient restés fidèles à leur ancien ami, et les trois jeunes gens continuaient de se voir chaque fois qu’ils en avaient l’occasion. Sigrid avait enfin rejoint le cénacle des goûteurs qui le réclamait depuis des années. Qu’espérait-il de cette existence ? Rien, répondait le grand échalas. Quand on n’espère rien, on est rarement déçu.

Pyk, pour sa part, voulait marcher dans les traces de Janes. Il avait l’intention de participer aux tournois du grand solstice, il s’entraînait, même. Les deux autres savaient que sa place n’était pas dans une armée, lui si fantaisiste et si frêle, et ils essayaient régulièrement de le détourner de ses chimères. Mais plus les arguments s’accumulaient, plus le rouquin s’obstinait.

Le sujet devint tabou. Lorsqu’ils se retrouvaient, les trois amis ne pariaient que du voyage qu’ils feraient un jour, des contrées qu’ils partiraient explorer (Janes leur citait des passages entiers des *Royaumes de Midgard* – il était en passe de les connaître par cœur) et des aventures qui les attendaient là-bas, au-delà des frontières de Walrœk. Ils ambitionnaient vaguement de mettre de l’argent de côté. Les mois passaient pourtant, et Janes comprenait que ce

rêve était le dernier vestige de sa vie d'adolescent. Jamais ils ne feraient le voyage.

— À quoi penses-tu ?

Janes se redressa et tira sur les rênes de son cheval.

— Hein ?

— Ton cheval, fit le capitaine en désignant le chemin bordé de fougères. Tu allais encore quitter le sentier.

— Ah, merci.

— Hum.

Il y eut un moment de silence.

— Où sont les autres ? demanda le jeune soldat lorsqu'il réalisa que la troupe du Kzaar avait disparu.

— Loin devant, sourit le capitaine. Il semble que nous nous soyons laissé distancer.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Je ne voulais pas interrompre le cours de tes rêveries.

Le jeune garçon haussa les épaules. Les derniers feux du crépuscule disparaissaient entre les branches des grands sapins. Le silence était presque total.

— Est-ce que nous essayons de les rattraper ? demanda Janes.

— La nuit est là, répondit Vordhen. La chasse va commencer.

— Et alors ?

— À présent, c'est chacun pour soi. Les rabatteurs sillonnent la forêt et les chasseurs se dispersent. Viens, fit-il en désignant une trouée sur le bas-côté, prenons par là. Le Vieux Solitaire ne nous attendra pas sur ce chemin.

Comme à regret, les ramures épineuses s'écartaient sur leur passage. Ils avaient mis pied à terre et attaché leurs chevaux à une vieille souche racornie, au bord d'un ruisseau. Janes avait bu un peu d'eau glacée. Il se sentait étrangement calme. La forêt était maintenant plongée dans la pénombre et les deux hommes s'avançaient à pas comptés, comme des voleurs.

— Tu es sûr qu'on les retrouvera ? demanda le jeune chasseur.

— Je connais cette forêt, répondit Vordhen. Et je peux t'assurer… Attends !

Il l'arrêta d'un geste. Un bruissement dans les fourrés. Ce pouvait être n'importe quoi. Janes passa lentement la main par-dessus son épaule et tira une flèche de son carquois. Il tenait son arc dans l'autre main.

— Quoi ? fit-il lorsque le bruit se fut dissipé.

— Non… J'avais cru, répondit Vordhen.

— Bon, reprit Janes. Où va-ton ?

Le capitaine indiqua une direction. Une esquisse de sentier serpentait entre les sapins rabougris. Le terrain devenait pentu à cet endroit. Ils se remirent à avancer.

— Si mes souvenirs sont bons, dit Vordhen, nous allons déboucher sur les hauteurs d'une falaise. Il y a une rivière en dessous, qui se jette dans l'Aasb-Erden. Je crois que nous aurons un excellent point de vue.

Janes hocha la tête et retint son souffle. Il essayait de faire le moins de bruit possible en marchant, mais dans la quiétude presque sépulcrale de la forêt de Walrœk, l'écho de ses pas lui semblait résonner jusqu'au tréfonds de la vallée.

— Vordhen ?

— Mmh ?

— À quoi ressemble le Vieux Solitaire ? Il y a bien des chasseurs qui l'ont vu, non ?

— Possible, répondit l'autre en écartant une branche de son chemin. Mais comme personne ne l'a jamais attrapé, on ne peut être sûr de rien.

— On sait tout de même de quoi il a l'air ?

L'épée tirée, le capitaine s'arrêta une nouvelle fois.

— Non, c'était une chouette ou quelque chose, soupira-t-il en se remettant en marche. Le Vieux Solitaire, eh bien, on est sûr au moins qu'il est énorme. Deux fois plus gros qu'un sanglier normal. Avec un poil noir, très dru. Et puis il est âgé. Très âgé.

— Jellok dit que c'est un fantôme, chuchota Janes en scrutant les ténèbres.

— Jellok dit beaucoup de choses. Tout ce que je sais, c'est que le roi Sigmun chassait déjà le Vieux Solitaire au temps de sa prime jeunesse. Et il n'était plus très jeune au moment où nous avons pris Walrœk.

Le jeune chasseur considéra pensivement ces dernières paroles.

Il était sur le point d'ajouter quelque chose lorsqu'une plainte sonore s'éleva dans la nuit. Les deux hommes s'immobilisèrent. Cela s'arrêta un moment, puis reprit.

— La corne de brume, chuchota Vordhen. Ils le tiennent ! Viens !

Le capitaine se mit à courir.

Janes se baissa pour rajuster ses chausses et le suivit en pestant. Les branches et les lichens lui fouettaient le visage. Ses pieds s'enfonçaient dans une neige molle, et sa respiration se faisait plus rapide.

Ils arrivèrent au sommet du petit promontoire et s’arrêtèrent pour respirer.

À leurs pieds, la forêt de Walrœk s’étendait comme une mer immense. La plaine en contrebas était trouée de quelques points lumineux, vacillant dans les ténèbres.

— Ils ont allumé les torches, constata Vordhen. La bête n’est pas loin.

— Ce n’est pas nous qui l’aurons.

— Regarde ça, reprit le capitaine en désignant les lueurs qui décrivaient maintenant un arc de cercle sur l’océan de pénombre. Ils l’ont repéré, ils essaient de l’encercler. Cela signifie qu’il est de notre côté. Ils auront du mal à le suivre s’ils sont restés à cheval. Viens, descendons.

Dévalant la colline aussi vite que possible, les deux hommes manquèrent plusieurs fois se rompre les os. Ils enjambaient les branches mortes, sautaient par-dessus les racines. Le cœur de Janes bondissait dans sa poitrine. Il se sentait léger et heureux : plus rien n’existait que le plaisir de la traque. Chasser, poursuivre la bête, la débusquer enfin, tout cela importait plus, en définitive, que l’objet de la chasse lui-même. Il ne souhaitait pas tuer le Vieux Solitaire (personne, espérait-il, ne le voulait vraiment). Il désirait seulement le suivre. Qu’il l’emmène, qu’il l’entraîne au plus profond de la forêt, et que la course ne s’arrête jamais.

La pente s’était adoucie.

Ils avaient retrouvé la plaine.

Les sapins, dans la vallée, étaient plus hauts et plus robustes. Leurs cimes masquaient le ciel nocturne et il fallait tordre le cou pour apercevoir, flottant entre deux branches, le visage de la lune criblé de cratères. Maan, déesse de l’attente et des recommencements : la belle-fille du temps, régnant sur la forêt comme une mère. Janes la regarda un instant en souriant, puis disparut derrière un fourré.

Il y eut un nouveau son de corne.

— Ne me quitte pas d’une semelle, fit le capitaine Vordhen.

Lorsqu’il se retourna, Janes avait déjà disparu. Rapide comme l’éclair, il courait entre les sapins, courbé en avant, son arc à la main. Il se dirigeait vers l’endroit d’où lui semblait provenir l’appel. Le demi-cercle des chasseurs avançait dans sa direction. La bête avait été repérée. Bientôt, elle se trouverait adossée au contrefort rocheux et le seul choix qui lui resterait serait de faire face.

Le Vieux Solitaire galopait de toutes ses forces déclinantes. Ce n’était pas à ses femelles qu’ils en voulaient, ni même à ses innombrables petits, mais bien à lui, et à lui seul. L’amour de la forêt battait sourdement dans son cœur fatigué. Sa fuite paraissait sans espoir. Le vieux mâle avait déjà connu des situations semblables par le passé, et il s’en était toujours sorti. Cette fois pourtant, la terreur menaçait de le submerger – une terreur mêlée de colère. Il savait combien les flèches des hommes pouvaient lui faire mal. Il savait qu’ils n’abandonnaient pas facilement la partie. Ils avaient des chevaux, ils surgissaient de partout.

Le sanglier s’arrêta pour renifler. Son groin humide était couvert de boue, et de grosses plaques de neige humide achevaient de fondre sur son pelage.

Ses ennemis étaient tout proches. Il sentait leur haine et leur sueur. Lui faire du mal était tout ce qu’ils désiraient. Pourquoi ? Reprenant sa course, le Vieux Solitaire trottina en levant le museau au ciel. Il devenait de plus en plus imprudent avec l’âge. Le doute s’emparait de son être.

Il pénétra dans une petite clairière et comprit aussitôt son erreur. Un vent léger soufflait dans le sens de sa marche : il ne lui avait pas apporté l’odeur de cet ennemi-là.

Une créature à peau rouge, bardée de métal, s’avançait dans sa direction, en agitant un reflet d’argent. Le Vieux Solitaire savait que ce reflet-là pouvait faire très mal. Il s’apprêtait à rebrousser chemin lorsqu’il se rendit compte que deux autres créatures à peau rouge approchaient sur ses arrières. Toute retraite était coupée. Fou de terreur, le sanglier fonça droit devant lui.

Le bipède qui lui faisait face n’eut pas le temps de l’éviter, et ne chercha pas à le faire. Il abattit simplement le reflet d’argent qu’il tenait à la main. L’animal sentit un morceau de métal s’enfoncer dans son échine. La douleur était fulgurante, et les yeux du sanglier se voilèrent un instant, mais ses pattes le portaient en avant, et il renversa son ennemi d’un terrible coup de boutoir.

D’autres chasseurs arrivaient.

Le Vieux Solitaire fit volte-face. Gisant à terre, la jambe gauche en sang, le Kzaar essaya de se redresser. Mais il n’y parvint pas.

Son adversaire était une bête énorme, effrayante, avec un pelage hirsute et de grandes défenses blanches. Il se mit à grogner et à gratter le sol de sa patte. Aucun des chasseurs présents cette nuit-là n’avait jamais vu son pareil. Il était aussi gros qu’un poney et semblait capable d’éventrer ses ennemis d’une seule charge. Plusieurs chasseurs bandèrent leur arc, mais les feux grésillant des torches de poix ne permettaient pas d’y voir très clair, et tout le monde avait peur de toucher le draaken.

Les voortans, eux, hésitaient sur la conduite à tenir.

Réalisant qu’ils ne lui seraient d’aucune aide, le souverain commença à se traîner à l’écart.

— Abattez-le, qu’est-ce que vous attendez ? tempêtait-il sans quitter le monstre des yeux.

Quelques flèches sifflèrent dans l'obscurité. L'une d'elles vint se ficher dans la neige, tout près de la main du Kzaar. Le souverain jura, et ramassa son épée.

Janes déboucha dans la clairière juste au moment où le Vieux Solitaire commençait à charger. Deux voortans se tenaient à l'affût derrière les arbres.

— Dégagez, leur cria le jeune chasseur.

Tout en continuant à courir, il tira une première flèche sur l'un d'eux, et le rata d'un cheveu. L'autre voortan, semblant comprendre ce qu'on attendait de lui, disparut dans les sous-bois.

Janes lâcha son arc dans la neige et fila vers le draaken.

Lorsqu'il arriva à son côté, l'énorme sanglier ne se trouvait plus qu'à quelques pieds, et fonçait sur eux de toute sa puissance. Il n'était plus temps de réfléchir. Saisissant le souverain par les épaules, le jeune chasseur le poussa violemment sur le côté, et roula avec lui dans la neige.

Le Vieux Solitaire les frôla et, emporté par sa vitesse, disparut à couvert.

L'écho de sa fuite s'éteignit dans les sous-bois.

Il s'en était fallu d'un cheveu.

Avec un grognement de stupeur, le draaken se dégageait son regard de braise accrocha un instant celui du jeune chasseur.

Tous les soldats accouraient.

Janes se remit sur ses pieds et s'écarta rapidement de la cohue qui se formait autour du Kzaar Asraan. Il ramassa son arc.

— Votre Altesse ! Par le Grand Dragon, que l'on fasse un peu de lumière !

— Est-ce que Son Altesse est blessée ?

— Poussez-vous, on n’y voit plus rien !

— Dégagez, dégagez, laissez-moi voir cette blessure.

— Et le Vieux Solitaire ?

— Disparu. Qu’est-ce que vous attendez !

Agacé, le draaken se dégagea vivement.

— Laissez-moi respirer, par le Grand Dragon !

Les chasseurs se retirèrent prudemment.

— Ça va, reprit le souverain, je vais bien. C’est juste ma jambe…

— Qu’on construise une civière ! ordonna l’un des officiers.

— Je l’ai vu foncer sur vous, Votre Altesse…

— Nous avons voulu tirer, mais…

— Oui, oui, maugréa le draaken, que ses hommes aidaient à se redresser. Où est ce jeune soldat qui m’a sauvé la vie ?

— C’est lui, là-bas, indiqua quelqu’un. Hé, toi !

Janes se retourna lentement.

— Viens voir par ici, Son Altesse te demande.

Arc en main, le jeune chasseur s’avança vers le petit groupe. Il avait sauvé la vie du Kzaar. Il ne parvenait pas à y croire.

— Le voici, Votre Altesse.

— Alors c’est toi, fit le draaken en levant les yeux vers son sauveur. Ton visage ne m’est pas inconnu. Qui es-tu ?

— Soldat Oelsen, Votre Altesse. Régiment vermillon, sous le commandement du capitaine Vordhen.

— Je vois, fit le draaken qui semblait réfléchir. Tu es le jeune prodige dont on m’a déjà vanté les exploits, celui qui a vaincu le fils du connétable, n’est-ce pas ?

— C’est exact, Votre Altesse.

Manifestement, le draaken avait tout oublié de l’épisode de Djoreng.

— Eh bien, répondit-il tandis que ses gardes s’affairaient autour de lui, je suppose que je te dois une fière chandelle.

Janes resta silencieux. Il avait souhaité la mort de cette créature plus que toute chose au monde. Et à présent, elle se tenait devant lui, sans défense. Et elle le remerciait.

— Tu ne dis rien ?

— Je n’ai fait que mon devoir, Votre Altesse.

— Oui, répondit le draaken en se hissant sur la civière qu’on venait d’apporter. Tu me sembles bien modeste, pour un élément de valeur. L’orgueil n’est pas un défaut, soldat. Bien, très bien, gémit-il en prenant appui sur les épaules des deux chasseurs qui le soulevaient précautionneusement. Attention !

Le brancard que les soldats lui avaient confectionné était un assemblage hétéroclite de branchages, de ramures et de cordes. Il ne paraissait pas très solide.

— Ce sera parfait, Votre Altesse, euh, vraiment parfait, nous avons l’habitude de ce genre de choses, expliqua l’un des hommes en bandant la jambe de son souverain. Ne bougez pas, s’il vous plaît.

C’est une blessure superficielle, loué soit le Grand Dragon qui veille sur ses… euh, sur *son* fils.

— Imbécile, cracha le draaken en s’allongeant. Soldat Oelsen !

Janes s’était à nouveau éloigné. Il s’arrêta le cœur battant et pivota sur ses talons.

— Votre Altesse ?

— Vous savez qu’un grand carnaval de neige se tiendra à Walrœk dans quelques semaines. Si les oracles ne nous ont pas menti.

— Je l’ai entendu dire.

— Eh bien ! Vous y serez mon hôte.

— Je vous remercie, Votre Altesse.

— Hum, fit le draaken en fermant les yeux.

Janes regarda un instant les deux cornes recourbées qui luisaient faiblement sous la lueur des torches. Son esprit n’était plus qu’un magma bouillonnant de sentiments contraires. Le carnaval de neige ?

— Janes !

Le jeune chasseur releva la tête.

Le capitaine Vordhen se tenait devant lui, son épée plantée en terre. Il semblait essoufflé.

— Janes, où étais-tu passé ? Je t’ai cherché partout.

Le jeune homme eut un geste vague en direction de la clairière.

— Par le Grand Dragon, murmura l’autre en observant la scène, qu’est-ce qui s’est passé ici ?

— Le Vieux Solitaire, répondit Janes en souriant faiblement.

— Tu l’as vu ?

Le jeune chasseur hocha la tête.

— Et alors ?

— Il est reparti.

— Et le Kzaar ?

— Je crois, fit Janes en passant une main tremblante dans ses épais cheveux blonds, je crois bien que je lui ai sauvé la

vie.

PROCESSION

Lorsque le froid étendait son empire sur les royaumes du nord de Midgard, les cours d'eau et les étangs se mettaient à geler. Pour le fleuve Aasb-Erden, monstre rugissant, filant tel un serpent entre les Ombres-Monts et le royaume de Walrœk, le fait était pour le moins exceptionnel, et lorsque les premiers signes d'un hiver excessivement rigoureux montrèrent que le miracle allait bel et bien se produire, le Kzaar Asraan décida que le moment était venu d'asseoir de façon définitive son hégémonie sur la région : comme le voulait l'antique tradition, il allait organiser un carnaval de neige.

Plusieurs invitations furent lancées pendant le grand solstice.

À ce moment, les bords de l'Aasb-Erden commençaient tout juste à se figer, mais le souverain de Walrœk était confiant, et les oracles formels.

L'hiver leur donna raison. Un mois plus tard, la colère du monstre s'était tue. Gelé en profondeur, le fleuve était devenu un immense fossile de blancheur et ses craquements réguliers signifiaient que l'épaisseur de glace augmentait toujours.

La croûte, à présent, était dure et brillante comme de l'acier poli. Tout près du rivage, l'eau ne formait plus qu'un bloc, emprisonnant tout ce qui se passait à sa portée, bouts de roseaux, pierres et bulles d'air, figées dans une gangue translucide. L'eau noire continuait de courir sous la surface, mais les soldats du draaken s'étaient déjà mis au travail pour faire édifier le grand labyrinthe de glace que leur souverain leur avait demandé.

L'œuvre magistrale, qui s'étendait d'une rive à l'autre, ne fut achevée que quelques jours avant la venue des premiers invités.

La nuit tombée, l'endroit prenait un aspect fantomatique sous la clarté lunaire.

Les décorateurs avaient à peine terminé d'installer les statues et de creuser les alcôves quand les hérauts de la tour des Quatre Vents annoncèrent l'arrivée du baron Huit de Gotgatan.

Les carnavals de neige, expliquaient les textes anciens, étaient l'occasion pour un monarque et ses vassaux de se perdre *d'abord* et de se retrouver *ensuite* à travers les méandres sinueux d'un grand jeu diplomatique. Le rituel revêtait une signification hautement symbolique : lorsque la lune serait haute et pleine dans le ciel, chacun des invités enfilerait son masque, son manteau ample et ses échasses, pour disparaître dans les ténèbres du labyrinthe.

C'était là une coutume pluriséculaire, fort répandue dans les royaumes du Nord.

Les échasses représentaient la hauteur prise par les monarques sur les affaires de ce monde ; les masques signifiaient l'anonymat, le jeu délicat des apparences et des permutations.

Au détour des passages et des allées, des alliances se noueraient, des serments s'échangeraient et des traités prendraient forme.

Quand ils émergeraient du long dédale aux parois d'acier blanc, les nobles de Walrœk seraient comme purifiés de leurs haines et de leurs rancœurs, et le roi régnerait enfin sans partage. Ainsi le voulait la tradition, et le Kzaar Asraan entendait qu'elle soit respectée à la lettre.

Sigmun de Walrœk avait été un souverain extrêmement populaire, issu d'une longue lignée de monarques tranquilles. Asraan lui avait pris son trône par la force et massacré tous ceux qui s'étaient opposés à sa volonté. Il avait invoqué la sénilité du vieux roi, mais personne n'avait

été dupe de ses allégations. La vérité, c’est que le Kzaar en avait eu assez de se morfondre dans ses montagnes et qu’il avait suivi l’exemple de son frère honni Aldrig, lequel régnait depuis peu sur un petit royaume du Centre. Dans ce contexte, la tenue d’un carnaval de neige ne pouvait qu’assouplir les tensions entre le roi et ses vassaux.

Oui, les draakens désiraient le pouvoir, ils se pensaient destinés à régner sur la race des hommes et leur volonté de conquête ne semblait pas connaître de limites. Dans les montagnes de l’Ouest, les Crêtes de Sang comme on les appelait, plusieurs des cousins d’Asraan avaient déjà affiché leurs ambitions hégémoniques, seulement freinées jusqu’à présent par de stupides guerres fratricides.

Les Faeders, évidemment, s’opposaient aux pratiques des draakens. Ils avaient chargé les Dragons de veiller à ce que leurs protégés ne quittent jamais les montagnes. Depuis quelques années pourtant, la vigilance des Dragons s’était à ce point relâchée que l’on pouvait penser qu’ils avaient cessé, purement et simplement, de tenir leurs engagements. La chose posait problème, car les draakens étaient des créatures puissantes, aussi intelligentes que cruelles. Leur arrivée dans les forêts de Midgard n’était qu’un signe parmi d’autres de la lente et inéluctable désagrégation qui menaçait les fondements même de ce monde.

Les hôtes du roi Asraan arrivaient maintenant les uns après les autres.

Tous étaient accompagnés de leur suite, tous s’étaient préparés à cette épreuve. D’une certaine façon, ils comprenaient qu’en acceptant l’invitation du monarque, ils lui prêtaient déjà allégeance. Ce soir, il leur faudrait se soumettre. Aucun d’eux ne se sentait de taille à lutter contre le nouveau maître des lieux.

Le baron Huit de Gotgatan fut le premier à franchir la grande porte nord, sous le dragon de pierre lovée. Levant la

tête vers la bête, il frissonna. Il n’avait aucun souvenir de cette… créature. Vraiment, les choses avaient changé au royaume de Walrœk.

Le baron Huit n’avait répondu au draaken que contraint et forcé. Il portait une étrange armure cuivrée, recouverte d’un glyphe unique : Haegel, rune de la confusion et du cauchemar, rune de la Mort. Lorsque les serviteurs du Kzaar lui demandèrent de l’ôter, le baron Huit refusa en leur jetant un regard noir. Il ne quittait *jamais* son armure. Le risque était trop important.

Hjalmar Oonas arriva le second. Dès la mort de son frère et la prise de sa forteresse, l’homme avait tenu à assurer le roi Asraan de sa profonde et indéfectible loyauté. Sa mère l’aurait sûrement maudit si elle avait été encore en vie, et son père aussi, sans aucun doute, et toute sa famille avec eux, mais il était le dernier de la lignée des Oonas et une reddition inconditionnelle lui avait semblé le seul moyen de sauvegarder ce qui pouvait l’être. Au sommet de la tour Noire, dominant Walrœk, le draaken sourit en le voyant passer le pont-levis. Il savait que de tous ses vassaux, Oonas était celui dont il avait le moins à craindre. Hjalmar avait vu de ses propres yeux ce qui était arrivé à son frère. Il connaissait le châtiment réservé aux rebelles : jamais il ne prendrait l’initiative de se soulever à son tour contre son suzerain.

La reine Djaniss était l’invitée suivante. Souveraine du royaume voisin d’Elsnör, la vieille femme avait été victime d’une attaque d’apoplexie quelques années auparavant, et tout son côté droit était paralysé. Elle ne pouvait plus parler, et rien ne permettait de dire qu’elle comprenait encore ce qu’on lui disait. Privée d’héritiers (son fils et sa femme étaient morts il y a longtemps dans des circonstances mystérieuses), elle avait finalement adopté une fille, Livia, à qui semblait promis le trône. Asraan, lui, savait que le

royaume d'Elsnör était faible et désorganisé, et il comptait bien s'en emparer tôt ou tard. Ce premier contact avec la reine mère lui donnerait sans doute l'occasion d'asseoir fermement ses positions.

La jeune Livia aux cheveux d'or ne poserait pas le moindre problème. Le draaken s'était rapproché de son balcon pour mieux l'observer lorsqu'elle avait passé les portes. C'était une jeune femme d'une étrange beauté, au regard un peu rêveur. Ses serviteurs portaient une cage dorée, qui abritait une chouette harfang.

Soulevant le voile de sa chaise à porteurs, Livia découvrait la grande cour de Walrœk avec un mélange de dégoût et de fascination. Pressentait-elle ce qui l'attendait ? Sa mère adoptive la précédait, dans une autre chaise suspendue. Immobile, ses maigres bras flottant dans une longue étoffe neigeuse cousue d'or, elle se laissait emmener avec indifférence. Chacune à leur manière, ces deux femmes étaient absentes au monde. Le luxe était leur seul univers. La partie serait facile.

L'archiduc Khumen était l'avant-dernier invité. Lui non plus ne posait pas beaucoup de problèmes. C'était un personnage inoffensif et fantasque, qui avait accueilli les événements récents avec l'indifférence polie qu'on accorde aux songes des autres. Depuis toujours, il vivait dans son propre monde.

Accompagné d'une escorte de cygnes blancs parés de bijoux et de diadèmes, il passa la porte nord en souriant tristement, drapé dans son grand manteau d'hermine. Ses serviteurs avaient les bras chargés de présents. Le connétable Rauker, qui était là pour les recevoir, les faisait déposer dans un coin de la cour, où ils s'empilaient dangereusement sur la neige tassée.

Seule la sorcière Moïra, en définitive, inquiétait le draaken. Elle n'avait jamais été invitée : elle était venue de son

propre chef. Un messager avait averti Asraan de son arrivée – un vulgaire leshy, porteur d'un parchemin humide. Le roi draaken avait lu le message et avait passé le leshy par les armes.

Il le regrettait à présent.

Il n'était jamais prudent de s'attirer l'inimitié d'une sorcière d'Abagaï. Ces créatures repoussantes étaient les filles de la lune Maan, à qui elles avaient fait don de leur beauté, en échange de pouvoirs. La lune était le miroir sur lequel se reflétait la destinée du monde. Quoique tremblotants et parfois déformés, ces reflets n'en restaient pas moins lisibles, pour qui savait déchiffrer les signes.

Un carnaval de neige, messire Asraan.
Une idée singulière, mais nous nous y verrons
Car je ne l'oublie pas :

Sous le manteau de glace, l'eau ne s'arrête jamais de couler.

Moïra

Morcelé en une multitude de territoires, le domaine d'Abagaï restait le royaume des sorcières, et la forêt qui le couvrait avait la réputation d'être hantée. Ses marais, disait-on, étaient des trappes vicieuses s'ouvrant vers l'enfer. Certaines légendes prétendaient même qu'Abagaï était la partie visible de Winterheim.

La sorcière Moïra était donc venue, comme elle l'avait promis. Son chariot brinquebalant était tiré par une troupe de leshys effarés. Sa chevelure charbonneuse avait la même texture que les pauvres haillons dont elle était vêtue, et sa saleté repoussante ne faisait qu'ajouter à sa laideur. Dès que son convoi passa les portes, Moïra descendit à terre et marcha droit sur le connétable Rauker.

— Je suis Moïra, croassa-t-elle en s'arrêtant devant lui.

— Nous vous attendions, répondit le connétable en respirant par la bouche. Soyez, vous et les vôtres, les bienvenus au château de Walrœk.

— Au nom de qui ?

— Au nom du Kzaar, Son Altesse le roi Asraan de Walrœk.

La sorcière émit un rot sonore et regarda autour d'elle. La peau de son visage semblait se déchirer par endroits.

— Où sont mes appartements ?

— Par ici, madame. Nos serviteurs vont vous montrer le chemin.

Rauker claqua des doigts en direction de ses hommes, alignés devant la tour Noire. Deux gardes accoururent.

— Je n'ai pas besoin de laquais, grinça Moïra en les dévisageant avec une moue de dégoût. Venez, mes enfants, fit-elle aux leshys qui attendaient ses ordres.

Levant la tête, les lutins se remirent à tirer le chariot vers le passage de la tour Tempête.

L'après-midi fut passé à installer les hôtes du Kzaar Asraan dans leurs quartiers puis à leur faire visiter le château. La sorcière Moïra resta cloîtrée jusqu'au soir dans ses appartements, tout comme la reine mère Djaniss, que rien ne pouvait sortir de sa torpeur.

Sur les ordres du connétable, une table somptueuse fut dressée dans la salle la plus haute de la tour Tempête.

Le carnaval proprement dit n'aurait lieu que cette nuit mais déjà, dans le silence des chambres ouatées, les domestiques dépliaient et lissaient les masques et les costumes. Les échasses, comme le voulait la tradition, seraient offertes par le roi draaken lui-même.

Pensifs devant les grandes fenêtres de pierre, les serviteurs observaient l'immense fleuve prisonnier des

glaces. Le labyrinthe miroitait faiblement sous les poignantes lueurs du soleil d'hiver.

L'astre du jour avait disparu depuis longtemps lorsque les lourdes cloches de bronze de la tour nord sonnèrent le dîner.

Les convives se placèrent en bon ordre.

Quatorze personnes se faisaient face de chaque côté de la longue table.

Le Kzaar Asraan trônait au milieu, entouré de son connétable et de la reine Djaniss. Derrière eux, les tapisseries du roi Sigmun avaient été laissées en l'état. Elles pariaient, en images ternes et passées, d'une époque révolue et désormais oubliée. Hjalmar Oonas, les yeux dans le vague, l'archiduc Khumen, dont le cygne favori était attaché au pied de la chaise, et le baron Huit de Gotgatan, qui n'avait pas quitté son armure, faisaient face au trio. Assise auprès de sa mère, la jeune princesse Livia fixait obstinément son assiette. Moïra la sorcière, elle, avait été placée au côté de Khumen. Elle dévisageait calmement les autres invités.

Le jeune Sankta Rauker, fils du connétable, le capitaine Lejre, en charge du régiment grenat, la vouivre Zunn, redoutable guerrière d'élite, ainsi qu'un chevalier-dragon, un officier vainqueur du dernier tournoi et un autre soldat du nom de Janes Oelsen, complétaient cette étrange assemblée.

Le repas allait pouvoir commencer.

(Janes)

Vrai ou pas, le baron s'emporte car c'est la troisième fois qu'Asraan lui pose la question et vous ne comprenez pas, semble-t-il vouloir lui dire, vous refusez de comprendre, ce n'est pas pour me protéger de quelque chose que j'ai revêtu cette armure, mais bien pour m'empêcher moi de sortir,

d'être livré à Ses griffes avides, et personne, effectivement, ne comprend. On le sent prêt à crier mais il se tait et se contente de fixer l'assistance. Puis il se retourne vers le serviteur et lui demande de reverser du vin. Il me regarde. « Vous, vous savez, n'est-ce pas ? » Tout le monde se remet à manger en silence. Le sorcière, elle, ne touche pas à sa nourriture. D'un geste agacé, elle refuse tous les plats. L'homme qui reste debout derrière sa chaise doit être pressé que tout cela finisse. L'alcool me monte un peu à la tête, et je ne sais plus exactement depuis combien de temps nous sommes ici, ni combien de plats au juste ont défilé sur cette table – fricassées de poisson, larges portions de viande en sauce, crustacés endormis sur leurs lits de légumes, on a l'impression qu'ils vont se mettre à agiter leurs pinces et je me demande si la reine Djaniss dirait quelque chose si cela arrivait, elle qui n'a pas bougé, pas prononcé la moindre parole depuis qu'elle est assise à cette table. Des souvenirs reviennent par lambeaux. Je me revois éplucheur en main devant les planches de la Fournaise, une montagne de légumes devant moi, et Pyk sautillant de tous côtés, dansant d'un pied sur l'autre, agité d'une sorte de frénésie, il me supplie, sans que je comprenne très bien pourquoi, de lui donner le couteau que je porte à ma ceinture, et je tire lentement la lame, fais jouer ses reflets devant moi.

(Livia)

Mère m'inquiète, bien sûr, car elle refuse de manger elle n'a pas dit un seul mot depuis que, nous somme arrivées ici, et même, si je sais qu'elle est malade, même si je sais que son état n'ira plus, désormais, qu'en s'aggravant sans cesse, j'ai de la peine à la voir ainsi, elle finalement que je connais si peu. Oh !

Ce repas, cette mascarade, tout cela, m'est odieux ! Tous, ils sont venus jeter leurs présents à ses pieds, tous, ils sont venus courber l'échine, et je me demande ce que ce monstre veut prouver. Après tout, il a conquis cette place par la force, n'est-ce-pas ? Alors quoi ? Le baron Huit se tortille dans son armure et glisse un mot à ce beau jeune homme blond qui ne cesse de me regarder depuis le début et pour lequel j'éprouve, le dirais-je ? quelque chose de si étrange, de si brutal, pour tout avouer, que je me sens saisie de crainte. Il boit un peu trop, je bois trop moi aussi, nous essayons tous deux de noyer notre angoisse dans l'alcool, mais pour noyer la mienne, toutes les barriques du monde ne suffiraient pas, moi qui m'apprête à devenir reine alors que je n'ai pas plus de souvenirs que si j'étais née il y a deux ans. Les plats s'amoncellent sur la table, à peine entamés, des mets, des viandes, des pâtés dont je ne connais ni le nom ni l'odeur et que la plupart des convives engloutissent sans y penser, perdus dans leurs rêveries, perdus dans leurs malheurs. Je dois me tenir droite, je dois relever la tête et leur montrer à tous que je ne suis plus une enfant, qu'il faudra compter avec moi à présent.

(Janes)

Sankta Rauker me surveille, je le sais, et son père a les yeux fixés sur lui, ils n'ont presque rien mangé non plus et je sais qu'il aimerait me tuer, je sais que rien ne lui pèse plus que ma présence ce soir. Le chevalier-dragon observe notre manège d'un air intrigué, comme s'il s'agissait d'une simple joute, peut-être n'est-ce que cela après tout ? Je relève lentement la tête et croise le regard de cette jeune fille, la future reine d'Elsnör. Elle est si belle que depuis le début du repas, j'ose à peine poser les

yeux sur elle. De tels miracles existent-ils ? Janes Oelsen, frappé au cœur : « Levons nos coupes à notre jeune héros », clame le draaken en se relevant légèrement ivre, si bien que les convives, moi compris, n'ont guère d'autre choix que de se mettre debout à leur tour et de brandir leur coupe en souriant gauchement. La reine Djaniss, bien sûr, est restée assise. À mon côté, l'armure du baron Huit cliquette comme une machine et ses livres tremblotent. J'ai le sentiment qu'il s'apprête à faire ou à dire quelque chose de terrible mais il ne se passe rien, bien sûr, et tout le monde se rassoit, certains ont bu, d'autres n'ont fait que tremper leurs lèvres, c'est le royaume des faux-semblants. Le cygne de l'archiduc Khumen s'agite au pied de sa chaise en battant des ailes, et Hjalmar Oonas émet un petit rire fragile avant de se rétracter lorsqu'il se rend compte qu'il est le seul à faire du bruit.

« Alors ? demande Khumen pour essayer de donner le change, racontez-nous, Votre Altesse, comment ce jeune prodige a réussi à sauver votre vie…»

(Livia)

Combien de temps encore, mère ? Parfois je me surprends à souhaiter sa mort. Je ne lui veux pas de mal, bien sûr, mais je suis certaine qu'elle aussi désirerait en finir, et ce cérémonial absurde, ce repas grotesque, est sans doute de trop pour elle, elle autrefois puissante et souveraine, aujourd'hui si vulnérable, et nous assistons ensemble au triomphe de l'ennemi détesté et je m'efforce de sourire pour lui refuser cette ultime satisfaction, nous voir enfin humiliées. Je le regarde, à présent, lui, si beau, si digne, si calme, et il relève la tête avec une expression timide, quelque chose passe dans son

regard, j'ai l'impression de trembler comme une feuille agitée par le vent. C'est un miracle. Un coup de tonnerre. « Levons nos coupes à notre jeune, héros », fait le draaken, debout, en brandissant la sienne, et avant que j'aie pu comprendre de qui ou de quoi il parlait, nous nous levons tous, sauf mère, bien sûr, et je le regarde, vraiment saoule je crois, ramener en arrière une mèche de cheveux qui tombe sur son front. Le baron Huit, à son côté, semble craindre quelque chose. Je lui trouve un comportement étrange depuis le début du repas, mais bizarrement, c'est peut-être à lui que je ferais le plus confiance, s'il le fallait vraiment. Car quant à ses comparses serviles... Nous nous sommes rassis, et tout le monde se dévisage dans un silence un peu gêné. Le cygne de Khumen commence à trouver le temps long. Il est presque, aussi blanc que ma chouette. Hjalmar Oonas laisse échapper un ricanement, puis se tait, visiblement confus.

(Janes)

La sorcière Moïra émet un petit ricanement en dévisageant son voisin, mais je ne suis pas sur que c'est à cause de ce qu'il vient de dire. Elle prend des morceaux de viande sur la table et les donne au cygne qui, c'est ainsi, semble apprécier cette nourriture. Le baron Huit se tortille sur se chaise et me jette des regards nerveux. « Vous La sentez ? » me demande-t-il. Je secoue lentement la tête, incrédule. « Regardez-le, murmure-t-il entre ses lèvres en fixant la reine Djaniss d'un regard dur, je suis certain qu'Elle est juste derrière. Mois ce n'est pas pour elle qu'Elle est venue ce soir, non. Il y a quelque chose d'autre, quelque chose ou quelqu'un qui l'intéresse. »

Le Roi Asraan se fait servir une nouvelle coupe et commence à raconter « son » aventure. Le Vieux Solitaire... Il enrobe son récit de détails si extravagants que je me demande si c'est bien notre histoire qu'il retrace, et non quelque fable fantaisiste issue de son imagination surexcitée. Les mots du roi-poète me reviennent en mémoire. « Alors je sens la terre avec autant de certitude que si j'avais le nez enfoui dons le toison d'un sanglier, sur ce dos hérissé de soies exhalant le fumet de le vie et la chaleur des rayons fumants de la forêt. » Oh, Jellok, combien je voudrais...

Elle m'observe toujours. Je lui souris, le ventre noué. Être en vie aujourd'hui, être en vie seulement pour la voir, pour surprendre cet éclair dans ses yeux. Cela en vaut la peine, oui. Ses longs cheveux bouclés ondulent sur ses épaules comme une cascade d'ombre liquide. Je me perds dons son regard, le silence s'installe autour de moi et la magie de sa présence m'enveloppe et me transperce. Il n'y a plus que nous deux.

(Livia)

« Alors ? Fait Khumen en se penchant vers le draaken de l'autre côté de la table, racontez-nous, Votre Altesse, comment ce jeune prodige a réussi à sauver votre vie...»

La vieille femme assise son côté, cette sorcière dont mère paraît avoir grand-peur, toussote en se tournant vers lui puis, avisant un plat de viande, se sert à pleine main et commence à jeter des petits morceaux dégoulinant de sauce au cygne qui se précipite dessus avec avidité. Prisonnier de sa lourde armure, le baron Huit se penche sans cesse vers le beau jeune homme blond et lui murmure à l'oreille

des choses que je donnerais beaucoup pour entendre mais que lui ne semble pas toujours comprendre. Tous deux relèvent la tête et regardent autour d'eux, comme si quelqu'un d'invisible se cachait dans cette pièce, quelqu'un dont ils seraient les seuls à sentir la présence.

Le Kzaar Asraan n'en finit plus de boire. Le, liquide coule sur sa peau cuivrée et il parle d'une voix trop forte, il raconte. D'après ce que je parviens à comprendre, ce jeune homme en face de moi, qui s'appelle Janes, a sauvé la vie du roi Asraan, qu'un énorme sanglier menaçait de mettre en pièces. Le récit de cette aventure ne semble pas intéresser mon Janes. La tête baissée sur son assiette, il ne prête pas la moindre attention à l'histoire du draaken. Essaie-t-il de cacher sa fierté ? Je ne le crois pas. Quelle étrange sensation ! Je souris. La beauté… La beauté de son visage…

Je le regarde. Il m'adresse un sourire timide, et je me sens tressaillir. Je vais bien. Je vais bien lorsque son regard rencontre le mien et malgré moi, presque sans m'en rendre compte, je lui souris. Ses yeux sont bleus comme un ciel d'hiver, et je ne parviens pas à m'en détacher, je ne le veux même pas du reste.

(Janes)

« Elle est merveilleuse, oui, dit le baron Huit à mon côté. Mais méfiez-vous. » Je le dévisage bravement en saisissant ma coupe. Je bois. C'est une liqueur forte, et j'ai besoin de ça. Son visage est si doux, si pur. Un nez parfait, une bouche adorable, dont la rougeur brillante, presque sanguine, contraste avec la pâleur de sa figure. Elle aussi, sans doute, a trop bu. Autour de nous, le monde peu à peu disparaît.

« Lorsque je repris mes esprits, finit le draaken sans me regarder, le Vieux Solitaire avait disparu dans la forêt, et je me trouvais assis dans la neige. Plus vivant que jamais. » Tout le monde applaudit, sauf la vieille reine mère et la sorcière, bien sûr. Sankta Rauker m'examine comme si je n'étais qu'un insecte. « Mais pourquoi ne pas avoir tué le sanglier, Janes ? demande-t-il. Après tout, il aurait fait ici un splendide trophée ! » Tous les visages se tournèrent vers moi. « Tuez le Vieux Solitaire, et c'est la chasse tout entière que vous tuez, messire Rauker. Afin que d'autres que nous aient l'insigne honneur de le traquer à leur tour. Qui sait ? Peut-être aurez-vous la chance de le toucher vous-même ? » Il hocha la tête avec un sourire pincé. « Bien parlé ! fait le chevalier-dragon en levant sa coupe devant lui. Je bois au roi de la forêt ! » « Au roi de la forêt ! » reprennent quelques convives.

(Livia)

Autour de nous, le silence est tombé comme un rideau de neige. Nous sommes seuls au monde.

«… merveilleuse », dit le baron Huit en me dévisageant, mais je ne sais pas si c'est de moi qu'il parle et il ajoute quelque chose que je n'entends pas. Janes boit encore en me regardant. Son regard brille d'un éclat ardent, et je me sens ailleurs, c'est à peine si le monde autour de moi reprend une consistance, j'ai l'impression de vivre dans un rêve. Me voilà ivre, moi aussi, mais est ce vraiment le vin que j'ai bu ?

Le Kzaar finit son histoire. L'invente-t-il au fur et à mesure ? J'ai du mal à imaginer Janes se précipitant à son secours, comme si sa propre vie était en jeu. Les convives applaudissent. Mère, naturellement, reste immobile. Le jeune soldat qui se trouve de l'autre

côté prend la parole à son tour. Il demande à Janes pourquoi celui-ci n’a pas tué le sanglier. Où veut-il en venir ? Janes a sauvé le draaken, non ? « Tuez le Vieux Solitaire, et c’est la chasse tout entière que vous tuez. » Oh, Janes sourit. « Le plaisir de la chasse, messire Rauker. Afin que d’autres que nous aient l’insigne honneur de le traquer à leur tour. Qui sait ? Peut-être aurez-vous la chance de le toucher vous-même ? » L’intéressé approuve d’un hochement de tête. Cette réponse n’a pas l’air de lui plaire. Le chevalier-dragon, assis sur ma gauche, et dont je ne connais pas le nom, lève sa coupe en direction de Janes. « Bien parlé ! dit-il. Le Vieux Solitaire a encore quelques beaux jours devant lui. Je bois au roi de la forêt ! » conclut-il en, avalant son vin d’un coup. Janes hoche la tête, comme pour le remercier. Quelque chose semble le préoccuper.

(Janes)

À ma droite, en bout de table, la vouivre Zunn, une femme assez jeune, une mince frange brune sur son front soucieux, n’a pas encore prononcé la moindre parole, mais je me tourne lentement vers elle, car je viens de sentir son pied glisser contre ma jambe. Elle regarde de l’autre côté, comme s’il se trouvait sur le mur quelque chose susceptible de l’intéresser. « Fé… i… a… ions, ou… ome », murmure la reine Djaniss en me fixant dans le blanc des yeux. « Mère ! » s’inquiète la jeune fille à son côté, elle n’a dit que ce mot, mais sa voix est si douce, si mélodieuse ! « Elle vous félicite, m’explique-t-elle avec un sourire timide. Pour votre courage et votre, euh… Votre détermination. » Je m’incline pour remercier, puis tressaille. Le pied de la vouivre me remonte doucement le long de le jambe. Elle tourne son visage vers moi. Personne ne nous regarde, personne

à part la jeune princesse, et je me sens horriblement gêné. Une discussion a repris de l'autre côté de la table, mais je n'entends pas ce qui se dit. « L'armée du draaken a besoin d'hommes de votre trempe », fait la vouivre. Je n'avais jamais remarqué à quel point ses yeux étaient verts. Ils brillent vraiment. « Mais peut-être est-il une botte que vous ignorez encore ? Votre capitaine m'a dit que vous appreniez très vite. Je pourrais vous donner quelques leçons, devenir votre instructeur pour un temps, votre… maîtresse. » Son pied remonte vers mon entrejambe, et j'essaie de reculer discrètement ma chaise.

« Un problème ? » me demande-t-elle en me souriant. « Je… je crois que vous vous trompez sur mon compte », dis-je tandis qu'un domestique remplit de nouveau ma coupe.

(Livia)

Je n'aime pas cette femme assise à côté de lui, cette vouivre… Garde d'élite du Kzaar ? Et alors ? Pourquoi la scrute-t-il de la sorte ? Elle ne lui prête même pas attention, elle regarde ailleurs. Il va lui dire quelque chose… « Félicitations, jeune homme », marmonne soudain mère à mon côté en le dévisageant, mais personne ne comprend ce qu'elle vient de dire. « Mère ! » dis-je en me tournant vers elle. Je relève la tête vers lui. « Elle vous félicite, dis-je, en essayant de sourire. Pour votre courage, et votre euh… Votre détermination. » Il s'incline gentiment. Je suis ridicule. Il détourne les yeux, et la regarde encore, elle, la prédatrice, la guerrière. Dieux, mais que lui veut-il ? Je continue de l'observer, au risque de nous placer tous trois dans une situation gênante, je ne peux pas m'en empêcher, c'est plus fort que moi. Autour de la table, les conversations se poursuivent.

« L'armée du draaken a besoin d'hommes de votre trempe », dit la vouivre en se, penchant vers lui. Ils se regardent, je voudrais disparaître. « Mais peut-être est-il une botte que vous ignorez encore ? » Comment peut-elle se permettre ? « Votre capitaine m'a dit que vous appreniez très vite, poursuit-elle. Je pourrais vous donner quelques leçons, devenir votre instructeur pour un temps, votre… maîtresse. » Sa maîtresse ? Il faudrait que j'ose… Il faudrait que je dise une chose, n'importe laquelle…

« Un problème ? » lui demande-t-elle. Il la regarde, embarrassé. « Je… Je crois que vous vous trompez sur mon compte », dit-il. Un domestique en profite pour remplir sa coupe.

(Janes)

« Je ne suis pas quelqu'un de très ambitieux, et je… Enfin, je crois avoir appris tout ce que je désirais apprendre. » Livia m'observe avec une petite moue inquiète. « On n'en sait jamais trop, reprend Zunn en suivant mon regard. N'ai-je pas raison, ma Dame ? » Son pied vient de quitter ma cuisse. « Eh bien, fait bravement Livia, je ne sais pas, je… Il me semble qu'il vaut mieux connaître une seule chose profondément qu'une infinité… de façon superficielle…» Si un regard pouvait transpercer, celui que la vouivre adresse à Livia l'aurait sans doute déjà fait. Regards, regards, tout n'est que regards, un jeu de regards tendres ou amers, que nous nous renvoyons comme des miroirs se renverraient un seul et unique éclair, à l'infini. « I… e… laît… eau… oup », bredouille la reine Djaniss en avançant une main tremblante vers sa cuillère. Livia se penche vers elle, lui donne une cuillerée de potage, qu'elle refuse en secouant la tête. « Mère…

Je vous en prie », lui dit doucement Livia. Quelle tendresse dans ses gestes, quelle douceur dans ses yeux ! Zunn parle maintenant avec le chevalier-dragon qui est assis à côté d'elle. Je semble n'avoir jamais existé.

Sur ma gauche, le baron Huit ne cesse de picorer en jetant des regards furtifs autour de lui. « Vite, vite », marmonne-t-il comme s'il craignait que quelque chose de terrible n'arrive brusquement. Son armure cabossée est couverte d'une rune unique. La Mort…

Hjalmar Oonas reste calme. Il doit commencer à comprendre dans quel traquenard il est tombé. Il doit se dire aussi qu'il est en vie et que c'est cela le plus important. Il sourit à tout le monde, lève sa coupe vers le Kzaar, glisse deux mots à son voisin distrait. Il est la soumission.

(Livia)

« Je ne suis pas quelqu'un de très ambitieux, poursuit-il, et je… Enfin, je crois avoir appris tout ce que je désirais apprendre. » A-t-il compris où elle voulait en venir ? « On n'en sait jamais trop, réplique la vouivre en se tournant vers moi. N'ai-je pas raison, ma Dame ? » C'est vrai qu'elle est belle avec ses grands yeux verts et sa petite frange brune. « Eh bien, dis-je sans trop réfléchir, je ne sais pas, je… il me semble qu'il vaut mieux connaître une seule chose profondément qu'une infinité… de façon superficielle…» Oh, très brillant, Livia. Je lui décoche une œillade assassine et elle détourne lentement la tête. De toute évidence, cette conversation a cessé de l'intéresser. Attendait-elle, quelque chose de moi ? « Il te plaît beaucoup », murmure mère en regardant Janes. Elle veut sa cuillère. Grâce aux dieux, personne n'a compris ce qu'elle essayait de dire. Je

me penche vers elle et lui donne un peu de potage. Il faut absolument qu'elle se taise. « Mère, dis-je faiblement. Je vous en prie. » Janes me regarde, puis regarde la vouivre, comme s'il existait entre nous un lien imperceptible que nous serions seuls à percevoir.

Maman ne dit plus rien. Elle observe les convives d'un œil absent. Je ne sais même pas si elle les voit. Le Kzaar Asraan, lui, continue de parler, j'ai l'impression de ne plus entendre que lui. Tout le monde ou presque l'écoute. Il a gagné son pari.

Le connétable, et son fils… Deux prédateurs aux aguets, je suppose. La mine du plus jeune, Sankta Rauker, c'est bien ça ? ne me dit rien qui vaille. Je comprends à présent qu'il doit détester Janes. La jalousie se lit dans son regard. De temps à autre, il essaie de rire, mais cela sonne faux, et personne ne lui prête attention.

(Janes)

L'archiduc Khumen, lui, se désintéresse de ce qui se passe à la table. Par les dieux, je crois que je suis vraiment ivre. Il parle à son cygne. Son visage est couvert de larmes – quand s'est-il mis à pleurer ? Quelqu'un lui a-t-il dit quelque chose ? – mais il n'a pas l'air malheureux. Il est ailleurs, tout simplement. Le cygne bat des ailes et se dandine tranquillement. Il ne sait pas où il est. Tout tangue autour de moi.

La sorcière Moïra. Sèche et amère. Elle n'est pas dupe de tout ce petit jeu. En acceptant l'invitation du draaken, les autres s'inclinent devant lui ; reconnaissent son autorité et sa puissance : son véritable couronnement c'est aujourd'hui qu'il a lieu, enfin. Il prend la mesure de ses vassaux, trop faibles, trop fous, trop tristes pour s'opposer à lui. Mais elle… Elle, personne ne l'a forcée à venir. Elle est venue lui

dire par sa présence qu'il n'était rien pour elle, et il reçoit son message. Cela se voit, cela se sent lorsqu'il la regarde.

Le capitaine, un officier… Qui sont-ils ? Je ne connais rien de leurs vies. Sankta Rauker et son père. Ils ne savent plus très bien à quoi correspond toute cette mascarade, mais ils y ont leur place, ils le sentent. Lui semble m'avoir oublié. Je suis saoul, bon sang.

Le Kzaar Asraan, le fier tyran draaken. Gesticulant, parlant sans cesse… Sa peau rouge, comme une tache de feu qui s'agite dans mon champ de vision. Gloire au souverain de Walrœk. J'aurais tant aimé trouver la force de te tuer, Asraan. Je n'ai pas oublié, ta sais ? Je n'ai pas oublié.

(Livia)

Le capitaine et l'officier s'ennuient. Ils observent les autres convives d'un air détaché, comme s'ils étaient habitués de longue date à ce genre de cérémonial.

Peut-être le sont-ils vraiment, d'ailleurs ? Je porte une nouvelle fois la main à ma coupe, et avale une gorgée de vin tiède. Je ne sais probablement plus ce que je fais, mais ça n'a pas grande importance. Tout le monde est ivre, ce soir. Non ?

Puis cette vieille, cette très vieille femme, la sorcière Moïra. Elle semble s'amuser beaucoup de tout ce qui se passe autour d'elle, même si, elle ne sourit jamais. Le grand draaken évite de la regarder. Je ne suis pas précisément au fait de tout ce qui se passe entre ces deux-là, et des enjeux diplomatiques qui sont mis en balance ce soir, mais il est clair qu'ils se détestent. Mère m'a toujours dit de me méfier des sorcières – Les adoratrices de Maan, sournoises et secrètes, tapies en Abagaï. Mais je ne sais pas…

Celle-ci est peut-être différente. Je crois que j'éprouve une certaine sympathie pour elle.

L'archiduc Khumen. Ce pauvre homme ! Seuls ses cygnes existent pour lui, je les ai vus tout à l'heure, réunis dans la cour, des bêtes magnifiques. Il sanglote doucement, et les autres le regardent d'un air gêné. Une partie de lui doit se demander ce qu'il fait ici.

Et ce Hjalmar Oonas ! Comme il doit regretter d'être venu ! Mais à y bien réfléchir, avait-il vraiment le choix ? Il y a quelque chose d'abject dans sa façon de se soumettre, et je sais que mère, elle, ne pliera jamais, tant qu'il restera un peu de vie en elle. Et moi, quelle reine, serai-je ?

(Janes)

La vieille reine Djaniss. Ses manières de couleuvre. On ne réveille pas l'eau qui dort.

Et puis toi, toi enfin, dont les paupières clignent lentement dans ce brouillard, toi que j'aimerais tant serrer dons mes bras, toi qui me regardes en cet instant, peux-tu lire dans mes yeux l'amour que je te porte ? Le mystère, je suis foudroyé, cela n'arrive pas, ou alors seulement dons les rêves. Je ne sais pas, Livia, je ne sais pas ce qui nous attend, mais il est impossible que tu ne ressentes rien. Tes lèvres sont entrouvertes, comme si tu étais sur le point de me dire quelque chose, quelque chose qui pourrait décider du reste de nos vies, maintenant.

Ah, dieux, tout se mélange à présent. Je voudrais te tuer, Asraan, je voudrais tant te tuer, ce serait facile : ils n'auraient pas le temps de m'en empêcher cette fois, je mourrais avec toi bien sûr, mais j'aurais au moins ce plaisir, celui de sentir le sang remonter

dans ta gorge et jaillir de ta bouche, comme un dernier souffle aux parfums de mort, seulement… Seulement, il y a elle, et pour la première fois depuis que je suis ici, pour la première fois depuis cette nuit maudite où j'ai vu mourir ces gens, disparaître mon frère, pour la première fois je me dis que peut-être, je n'ai pas tout perdu, peut-être, la vie continue, lorsque je la regarde, douce, attentive, et ces promesses qui se débattent dans le feu pâle de ses yeux gris, Livia, je voudrais…

(Livia)

Le baron de Gotgatan, enfin. Comme il s'agite ! Comme, son armure cliquette !

Et puis toi, mon bel ange, toi et ton sourire timide, tu n'as pas ta place ici, et comme j'aimerais que tu te lèves soudain, et que tu m'emportes, loin, loin de cette folie et de ces faux-semblants, rien que nous deux, virevoltant sur la glace, serrés l'un contre l'autre. Si seulement je pouvais être sûre que tu ressens ce que je ressens, si seulement je pouvais savoir que tu m'aimes, si seulement je pouvais te dire ! J'en meurs d'envie, sais-tu ? Mais je suis perdue, mon pauvre Janes, et peut-être tout cela n'est-il que le fruit de mon imagination qui tangue. Et puis CELA est-il possible ? Dans quelques années, je régnerai, et le domaine d'Elsnör sera à moi, tout entier. L'amour n'a pas sa place dans la vie d'une reine, mère me l'a assez répété. Je ne veux pas le croire, je ne veux pas céder, c'est si… Dieux, vous m'avez volé ma jeunesse, et mes souvenirs se sont évanouis, emportés par le vent, alors je vous en prie : si votre volonté s'exerce encore sur les choses de ce monde, d'une manière ou d'une autre, faites que ma vie s'éclaire, faites qu'il se passe quelque

chose, que nous nous levions enfin et que nous disparaissions tous les deux. M'emmèneras-tu dans cette forêt, Janes ? Courrons-nous ensemble à l'ombre des grands mélèzes bleutés ? Dis-le-moi, dis-moi que nous le ferons. Je t'en conjure...

CARNAVAL DE NEIGE

La cour principale du château de Walrœk était noire de monde. Soldats, gardes royaux, domestiques, cuisiniers, tous étaient sortis à présent, et sous la voûte nocturne, des feux de joie s’allumaient çà et là, tandis qu’une foule bruyante se pressait entre les murs de la forteresse. Cracheurs de feu et sculpteurs de glace rivalisaient d’audace sous les regards admiratifs de spectateurs déjà ivres ; on se bousculait, on s’injuriait, on tombait dans les bras les uns des autres ; des danses s’improvisaient, des concours aussi. Les rôtisseurs faisaient tourner leurs broches, et le fumet de leurs volailles ruisselantes emplissait l’atmosphère.

La nuit était glaciale, mais les fêtards n’en avaient cure. L’alcool coulait à flots. Le Grand Toqué lui-même courait nu dans la neige en braillant, et chacune de ses apparitions déchaînait des torrents d’enthousiasme. Affalés sur les escaliers de la tour Noire, des gardes débraillés trinquaient à la santé du Kzaar en éclatant de rire. On s’arrachait les gâteaux onctueux, nappés de crème tiède, confectionnés par les pâtissiers. Des barriques de vin chaud, épicé, circulaient entre les rangs confus des noceurs, qui s’écartaient avec des exclamations d’allégresse. Cette nuit, tout était permis.

Certains avaient fait venir leur épouse, et profitaient des quelques heures de répit qui leur étaient accordées pour rattraper le temps perdu. Dans le secret d’alcôves pierreuses, à l’ombre des gargouilles, dans le silence de chambres désertes ou des salles de banquet laissées à l’abandon, des formes entrelacées exhalaient de courts nuages de vapeur brûlante et fermaient les yeux en se serrant de toutes leurs forces.

Des soldats, aussi, avaient fait amener des femmes des villages voisins, pour les faire boire, et s'émerveiller de leurs courbes laiteuses. Partout, des mains avides, engourdies, s'enhardissaient pour délacer des corsages, écarter des étoffes, déchirer des tissus, et des lèvres gercées se posaient sur des peaux pâles, des doigts délicats fouillaient des chevelures en bataille, crispés d'extase, des jambes se repliaient, des bras s'arc-boutaient, des hommes et des femmes geignaient leur plaisir arraché au temps, dérobé aux convenances.

Cette nuit, tout était possible.

Il fallait jouer des coudes pour se frayer un chemin au travers de la foule et admirer les habiles sculpteurs de glace. D'un coup de burin, ces artisans aux mains gantées faisaient jaillir des étincelles de givre et donnaient vie à de gros blocs translucides, lesquels, progressivement, se transformaient en femmes, en animaux mythiques, châteaux aux tours escarpées ou silhouettes rêveuses.

Le carnaval de neige ! C'était le moment d'échanger des vœux ou des promesses, de grimper en courant sur le premier mur d'enceinte, de regarder la nuit et le grand fleuve prisonnier des glaces, de lever les yeux au ciel pour savoir si les dieux existaient encore, de penser à la vie, de penser que la vie durerait toujours.

Pendant ce temps…

Les lueurs vacillantes des torches d'apparat se reflétaient sur les hauts murs du labyrinthe. Des rois et des princes s'aventuraient à l'intérieur, montés sur leurs échasses. On ne pouvait pas les voir, mais on pouvait les imaginer, avançant à tâtons, tremblant de froid, saisis par l'étrange solennité de l'instant.

En se retournant, ils embrassaient du regard tout le château de Walrœk, avec ses murs d'enceinte et ses tours

d'angle, son énorme donjon, ses dépendances et ses bâtiments, le ventre du dragon, la tour bénie, les griffes jumelles, les tours de brique et de silex…

Et puis entre ces murs, la stupéfiante marée humaine, les formes courtes et mouvantes se pressant sans cesse, pareilles aux veines sinueuses d'un fleuve.

Sur les fontaines de pierre blanche, les jets d'eau pétrifiés faisaient comme des arceaux au-dessus des disques argentés de la surface. Des soldats brandissaient leurs chopes de bière mousseuse vers la nuit indifférente. Des boules de neige tassées filaient dans l'air nocturne et retombaient au hasard. D'amples draps blancs se dépliaient sur la foule. Au-dessous, personne ne savait ce qui se passait vraiment. Les yeux révulsés, des oniromanciens aux longues robes de lin gris se laissaient bousculer sans réagir. Ils *voyaient*, sans aucun doute, mais nul ne prêtait attention à leurs prédictions.

Cette nuit, tout était magique.

Janes était monté sur le chemin de ronde du premier rempart. De nouveaux flocons serrés recouvraient en silence les traces de pas encore fraîches qui l'avaient précédé. Le jeune soldat avait laissé ses amis Pyk et Sigrid à leur fête. Fessée la joie soudaine des retrouvailles, il s'était rendu compte qu'il ne pensait plus qu'à elle.

Elle, elle, elle.

La foudre s'était abattue sur Janes Oelsen.

La lune, le givre, les montagnes, la forêt, tout cela n'avait plus la moindre importance, si *elle* n'y était pas rattachée d'une manière ou d'une autre. Tout ce qui était beau dans sa vie s'illuminait grâce à elle.

Livia ! À quoi bon se soucier de vengeance ou de guerre ? Chaque sourire de femme qu'il croisait criait son nom. Chaque parcelle veloutée de neige, chaque cristal de glace

irisée portait son reflet. L'agitation de la foule lui était indifférente. Oubliés, les parfums lourds de la fête, ses surprises et ses joies. Oubliés, ses amis dévoués, les corps lourds et tièdes des jeunes filles tourbillonnant, les compliments et les ovations de ses camarades soldats… C'était de solitude à présent qu'il avait besoin. De solitude et de calme.

Accoudé à la rambarde de pierre, pensif, le jeune soldat laissait derrière lui la brillance et les fastes et regardait sans le voir le grand labyrinthe de glace dont les hautes parois scintillaient sur le fleuve. Quelques flocons de neige s'accrochaient à ses cils ou venaient mourir sur ses joues brûlantes, larmes amères tombées du ciel. Elle devait se trouver quelque part entre ces murs. Comme elle lui manquait, déjà !

Au moment où, à la fin du repas, le Kzaar Asraan s'était levé pour demander à ses hôtes de se préparer pour le carnaval, Janes s'était cramponné aux rebords de la table et avait cru mourir. Quoi, c'était passé si vite ? Il fallait… Il fallait qu'il lui parle, maintenant !

Les convives avaient repoussé leurs chaises. Lentement, ils s'étaient dirigés vers la sortie, laissant aux serviteurs empressés le soin de nettoyer les lieux et de ranger derrière eux. Livia était accompagnée de sa mère. Cela allait être difficile mais s'il ne le faisait pas, alors sa vie n'aurait plus aucun sens, et il regretterait cette minute jusqu'au restant de ses jours.

À la faveur de la cohue, il était parvenu à lui attraper le bras. Elle s'était retournée, l'avait regardé, d'un regard doux et plein de tristesse.

« Il faut que je vous revoie, lui avait-il soufflé.

— Je… Où ?

— N'importe où, je vous en prie… Maintenant ?

— C’est impossible, avait-elle murmuré tandis qu’il s’avançait à son côté, regardant discrètement autour d’eux. Nous avons cette cérémonie et ensuite, je… Oh, dieux, ce n’est pas pensable.

— Je dois vous parler.

— Je sais.

— Janes ? »

Le jeune soldat s’était retourné.

Sankta Rauker le regardait en souriant.

« Tu ne participes pas au carnaval, n’est-ce pas ? »

Il n’avait pas répondu.

« Réservé à la noblesse, hein ? C’est bien dommage. Nous aurions pu nous rencontrer. Mais ne te fais pas de souci, avait-il murmuré en prenant Livia par le bras. Je veillerai sur la princesse, si c’est ça qui te préoccupe. C’est très chevaleresque de ta part de t’être inquiété pour elle, mais te voilà délivré de tes obligations. Mademoiselle…»

À contrecœur, la future reine s’était laissé conduire vers la sortie. Djaniss, elle, était soutenue par deux serviteurs dévoués, et ne semblait pas se rendre compte du drame qui se jouait à ses côtés.

« Bien, avait annoncé le draaken. Vos Altesses n’ont que le temps de revêtir leurs masques et leurs costumes. Nous nous retrouverons dès que vous serez prêts sous l’arcade principale. »

Les convives avaient secoué la tête, et le cortège s’était remis en marche. Janes était resté immobile. Elle s’était retournée avant de disparaître, il en était certain. Elle s’était retournée et elle l’avait regardé, et dans ses yeux…

Ah, penser qu’elle était seule à présent dans ce grand labyrinthe de glace, seule avec Sankta Rauker ! Cela lui

était insupportable. Les dieux seuls savaient ce qui se passerait s'il restait là à attendre. Il n'avait plus le choix. Il devait la rejoindre.

Lentement, il se retourna.

À ses pieds, la fête battait son plein. La cour était toujours noire de monde et enserrait le donjon du draaken comme un étau grouillant de vie. Ces gens s'amusaient. C'était sans doute la seule façon d'oublier. Pour sa part, Janes en était incapable. Même les frasques du Grand Toqué ne lui arrachaient plus le moindre sourire. Pyk et Sigrid avaient tenté de le réconforter, en vain. Le jeune soldat se décida à descendre. Ce qu'il allait faire, il n'en savait rien encore, mais l'immobilité était pire que la mort.

— Janes ?

Il redressa la tête. Quelqu'un montait à sa rencontre. C'était Amoth.

— Janes, mon garçon, je suis content de te trouver là, grimaça le vieillard en se frottant les mains pour essayer de se réchauffer. Pyk m'a raconté que tu avais des ennuis. Rien de grave, j'espère ?

— Non, Amoth. Tu es gentil, mais je vais bien.

— J'en suis heureux, sourit l'autre en levant les yeux au ciel. Belle nuit, hein ? Pourquoi ne viens-tu pas te joindre à nous ? Le bataillon te réclame !

— C'est, euh… Je vous rejoindrai plus tard, mentit Janes en essayant de prendre un air gai. J'ai… quelque chose à faire avant.

Il s'apprêtait à reprendre sa descente lorsque le vieux légumier lui saisit le bras.

— Janes ! Encore ces idées de vengeance ? Oublie tout ça, mon garçon. Je te l'ai déjà dit…

Son crâne chauve luisait sous la lune. Il semblait inquiet.

— Tu fais fausse route, Amoth. Je te jure qu’il ne s’agit pas de ça…

— Mais de quoi, alors ? grimaça le vieil homme.

— Bah, soupira Janes tandis que l’autre se décidait enfin à lâcher son bras, je crois que personne ne pourrait comprendre. Je vais revenir, Amoth. Dis aux autres de ne pas se faire de souci.

Il dévala les marches de l’escalier de pierre et se fondit dans la foule. Le labyrinthe ! Il devait retrouver Livia, quels que soient les risques. C’était une chance unique.

Il se dirigea en courant vers la tour Tempête, bousculant plusieurs fêtards au passage. Une femme lui cria quelque chose, mais il ne l’entendit pas. Il était déjà ailleurs.

Longeant les appartements des invités, il ralentit l’allure et rasa discrètement le mur d’enceinte. Le pont-levis était baissé. Deux des trois gardes chargés de sa surveillance étaient profondément endormis. Le troisième se redressa en sursaut et empoigna sa hallebarde.

— Qui va là !

— Laisse-moi passer, soldat. J’ai un message à porter au draaken.

— Hein ? fit l’autre en se grattant une oreille. On ne m’a rien dit de tel…

— Je sais, reprit Janes. J’étais avec Son Altesse dans la tour Tempête, tout à l’heure, tu n’es donc pas au courant ?

— Non, reprit le garde en se dirigeant vers l’un de ses comparses. Mais Nansen doit savoir, lui. Dis donc, Nansen, réveille-toi un peu…

Janes hésita un instant puis s’engagea en courant sur le pont.

— Hé ! fit le soldat en se retournant d'un coup. Hé, tu ne peux pas partir comme ça !

Mais sur les pas du fuyard, l'obscurité s'était déjà refermée.

Devant l’entrée du labyrinthe, quelques silhouettes immenses attendaient le signal du départ. Toutes portaient de longs manteaux de laine souple qui tombaient sur la glace en amples replis. La plupart étaient hautes d’au moins dix pieds, certaines plus encore, et dominaient la surface argentée de leur solennelle grandeur. Immobiles, elles se faisaient face en silence, comme les pions d’un échiquier géant. Les bruits de la fête, derrière les murs du château, ne leur parvenaient plus que très assourdis, comme étaient blafardes les lumières de Walrœk. De temps à autre, un profond et lointain craquement les faisait tressaillir. Peut-être s’imaginaient-elles disparaissant dans les eaux glacées du fleuve, avalées par sa noirceur, qui pouvait savoir ?

La première des créatures avait une tête de cygne, une tête énorme, disproportionnée. Son bec orange moucheté de noir restait fermé, et elle promenait ses grands yeux fixes sur ses congénères avec un air de résignation comique.

La deuxième était un renard : son long museau couvert de poils roux semblait humer l’air de la nuit – curiosité sans doute, ou peut-être inquiétude.

Le troisième animal était un ours. Sa grosse tête velue et ses petits yeux noirs suggéraient une indolence trompeuse. Chaque pas qu’il faisait produisait un grincement métallique. Lui tournait la tête de tous côtés, comme s’il se sentait en danger.

La quatrième créature était une chouette. Son visage avait la forme d’un cœur, et sa belle robe cendrée, perlée de taches grisâtres, l’enveloppait de mystère. Elle demeurait un peu à l’écart, discrète et solitaire.

Deux autres animaux se tenaient sans bouger devant l’arcade de glace : un loup aux babines retroussées et un dragon à la peau écailleuse. Tous deux portaient de longs

manteaux sombres. Comme le voulait la tradition, leurs costumes étaient fort raffinés. Mais personne en définitive n'était dupe.

— Très bien, dit le dragon. Nous allons rentrer un par un dans le labyrinthe, en laissant passer un peu de temps entre chaque concurrent. Le jeu, bien sûr, est d'atteindre l'autre rive, de trouver le trésor et de revenir de ce côté-ci.

— Quel est le trésor ? demanda l'ours.

— Une épée, répondit le loup. Une épée à nulle autre pareille…

Derrière son masque, le dragon ne put s'empêcher de sourire. L'épée magique, l'épée si lourde qu'il était seul à pouvoir soulever. Il imaginait déjà les malheureux concurrents tentant de la traîner. Eux qui n'avaient pas sa force…

— Le vainqueur pourra-t-il la garder ? demanda le renard.

— Non, reprit le dragon en se tournant vers lui. Cette arme appartient au château de Walrœk. Mais le gagnant recevra son poids en or…

— Combien sommes-nous ? fit le renard en regardant autour de lui. Un, deux…

— Cinq concurrents, annonça le dragon. La reine mère Djaniss ne participe pas à l'épreuve, ni la sorcière Moïra.

— Avons-nous le droit de nous parler ? demanda l'ours.

— Naturellement. Mais vous n'y êtes pas obligés, pas plus que vous n'êtes tenus de révéler votre véritable identité. Les masques font partie du jeu, rappelez-vous ! Tout est permis…

— Tout est permis, reprit le cygne avec un petit rire idiot qui s'acheva en quinte de toux. Ahem, excusez-moi.

Le dragon haussa les épaules. Sa stature était de loin la plus imposante de toutes, mais les murs de glace qui formaient l'immense labyrinthe le surplombaient encore aisément. C'était là une construction gigantesque, telle qu'aucun d'entre eux n'en avait jamais vu.

— Viendrez-vous avec nous, messire dragon ? demanda le cygne comme pour se faire pardonner.

— Je vous suivrai, répondit l'animal, comme le veut la tradition. Mais je partirai le dernier, et il va sans dire que je ne participerai pas au jeu. Bien. S'il n'y a plus de questions, nous allons pouvoir commencer. Qui veut partir en premier ?

— Moi, déclara le loup en s'avançant sous l'arcade. Je réclame cet honneur, Votre Altesse.

— Comme tu voudras, fit le dragon.

— Attendez ! dit l'ours en s'avançant à son tour. J'ai encore une question.

— Je vous écoute.

— Que se passerait-il si nous ne trouvions pas la sortie ? demanda-t-il d'une voix blanche. Si nous nous perdions ?

Les autres le regardaient sans mot dire.

— Oh. Ne vous tourmentez pas, messire l'ours. On finit toujours par retrouver la sortie. Messire loup ?

Le loup franchit l'arcade d'un pas rapide, son manteau flottant autour de lui tel un ourlet de brume. Les parois de glace étaient creusées, à intervalles réguliers, d'alcôves scintillantes dans le creux desquelles étaient nichées de petites lampes à huile. L'ombre du loup grossissait sur le mur lorsqu'il passait devant elles, puis s'allongeait démesurément lorsqu'il s'en éloignait, jusqu'à se réduire à un fil. Les autres le regardèrent disparaître à la faveur d'un coude transversal. La scène était parfaitement irréelle.

L’ours voulut s’avancer à son tour, mais le dragon lui fit signe d’attendre un peu.

Quelques minutes plus tard, tous les concurrents avaient été absorbés par le labyrinthe, et le dragon resté seul contempla un moment le passage solitaire. Une brillance de givre piquetée de points d’or, sur laquelle se reflétaient les lueurs tremblotantes des lampes, chapeautait l’arche avec grâce.

Le dragon tourna la tête vers les immenses montagnes qu’on devinait au loin, puis reprit lentement le chemin de son château.

Janes le regarda avancer sur la glace, maladroit parfois avec ses grandes échasses saillant sous l’étoffe. Le draaken revint jusqu’à la rive puis mit pied à terre et délaça soigneusement son masque. Prenant ses échasses sous le bras, il les dissimula en hâte sous un sapin aux branches lourdes de neige. Puis il se débarrassa de son costume, le roula en boule et le cacha lui aussi. Après quoi, apparemment satisfait, il prit la direction du mur ouest qui longeait la forêt.

Janes resta un instant couché dans la pénombre. Lorsqu’il fut certain que le draaken avait disparu, il se releva et courut jusqu’à l’endroit où le déguisement avait été dissimulé. Il jeta un coup d’œil derrière son épaule, puis enfila le long manteau.

Le masque de dragon était un peu trop grand pour lui, et encore imprégné de l’odeur du monstre qui l’avait porté. Il l’enfila pourtant, l’ajustant à ses yeux. Il n’entendait plus que sa propre respiration. Le reste était silence. Le moment était venu d’essayer les échasses.

Il avait déjà pratiqué cet exercice avec son père autrefois, pour aller pêcher dans les étangs pris par les glaces. Tout cela était loin à présent mais il s’en souvenait encore. Il se

dressa maladroitement, comme un spectre sortant du tombeau, et risqua quelques pas sur la neige. Le bout des échasses était cranté, et se terminait par quatre petites griffes arquées. Il fit quelques pas. Les échasses s'enfonçaient dans la glace avec un léger craquement. Ce n'était pas encore parfait, mais les anciennes sensations reviendraient rapidement.

Le jeune soldat se faufila jusqu'au bord du fleuve.

Janes atteignit rapidement l'entrée du grand labyrinthe. La neige continuait de tomber sur le fleuve gelé, mais quelques marques restées au sol indiquaient que les autres concurrents s'étaient trouvés là peu de temps auparavant.

Le jeune soldat s'engagea sous l'arche.

Ses yeux s'écarquillèrent.

Les parois de glace paraissaient grandir à chaque pas qu'il faisait.

La première allée avançait tout droit sur une centaine de pieds, puis débouchait sur un autre couloir.

Janes prit à gauche.

Partout, de petites lueurs orange brillaient dans les anfractuosités. Le froid était très vif.

Bientôt, un nouveau chemin se présenta. Janes réalisa qu'il serait très vite perdu, mais que lui importait ? Il suivait des traces, elles le mèneraient bien à quelqu'un.

Au-dessus, la nuit noire et tranquille, frangée de nuages laiteux. Puis ces hauts murs aux reflets changeants, brillant comme le métal le plus pur, tantôt bleutés, tantôt blancs, tantôt rougeâtres lorsque les feux des lampes se reflétaient sur eux, ces murs durs et lisses, froids comme la pierre. Quel travail ! Il pensa aux mains qui avaient dû les dresser, les polir, les couper… Combien d'ouvriers épuisés à la tâche ?

Le labyrinthe, désormais, était une enfilade de salles plus ou moins vastes, de passages et d'arches soudaines, qui vous forçaient à courber la tête. Par endroits, les murs étaient si lisses qu'on aurait dit des miroirs. Le bruit que faisaient les échasses en s'enfonçant dans la glace était le seul que le jeune soldat entendait. Le reste appartenait au silence.

Ailleurs, quelque part, Janes savait que d'autres fantômes arpentaient la glace comme des hérons pensifs, à la recherche d'eux-mêmes.

Les traces qu'il suivait devenaient de plus en plus nettes. La neige n'avait pas encore eu le temps de les effacer. Son prédécesseur avait ralenti l'allure.

Janes avançait à grandes enjambées, son manteau trop long traînant sur la glace comme un sillage de suie.

Soudain, il le vit.

Au détour d'un énième tournant, un homme à tête d'ours gisait adossé à un mur, ses deux jambes repliées sous lui. Il se tourna avec effort vers le nouveau venu et essaya de lever le bras, sans succès. Ses échasses étaient posées un peu plus loin. La glace, tout autour, était tachée de sang.

Janes descendit de ses échasses et s'approcha prudemment. Une large auréole poisseuse se dessinait sur la cape brune du blessé.

Le jeune soldat s'agenouilla, et fit mine de lui retirer son masque. L'ours se recroquevilla en secouant la tête.

— Vous voulez voir mon visage, Votre Altesse… Quelle suprême ironie ! La mise en scène, jusqu'à cet instant, était parfaite. Mais je crois… (il toussa avec peine)… je crois que nous pourrions nous en tenir à ce dernier acte…

Le dragon secoua la tête.

— Je ne suis pas le draaken, dit-il en enlevant son masque. Je suis Janes Oelsen.

— Hein ? fit l'autre en se redressant sur son séant. Où est-il, alors ?

— Rentré au château, répondit Janes. Que vous est-il arrivé ? Laissez-moi enlever votre masque…

— Non, répliqua l'ours vivement, surtout pas ! Fuyez, malheureux, fuyez pendant qu'il en est encore temps ! Le loup est dans la bergerie, et il n'épargne personne…

— Baron Huit de Gotgatan, murmura Janes en posant la main sur son épaule.

Les yeux de l'animal se tournèrent vers lui.

— C'était un piège, poursuivit le baron après une nouvelle quinte de toux. L'un de ses hommes, celui qui porte le masque de loup… C'est lui qui m'a fait cela, indiqua-t-il en désignant son épaule sanglante. Il est armé d'un dard…

— Mais pourquoi ?

— Il portait un parchemin, continua le baron. Il voulait me forcer à signer un acte… Comme les autres, je devais faire du roi Asraan mon unique héritier, s'il venait à m'arriver quelque chose. Mon successeur…

Il inspira avec difficulté.

— Je ne me suis pas laissé faire.

— L'homme à tête de loup…

— Le fils du connétable, reprit le baron. Mais ça n'a plus grande importance, à présent. Les derniers bastions libres du royaume de Walrœk tomberont bientôt entre leurs serres. Je…

Il s'arrêta, vaincu par une quinte de toux plus violente que les autres.

— Baron Huit ? *Baron ?*

— Fuyez, mon jeune ami, reprit l'ours en posant une patte sur son bras. Vous ne pourrez rien changer. Et pour l'amour de moi, ne me retirez pas ce masque lorsque ce sera fini…

— Ne bougez pas, fit Janes. Je vais vous soigner.

— N… non, répliqua l'homme en se laissant glisser contre le mur de glace. Inutile, c'est déjà trop tard. Je vous l'avais bien dit, non ? … La Mort et ses grands yeux… Mais elle ne m'aura pas, vous savez ? Je suis bien comme ça. À l'abri, dans mon armure. Elle me laissera tranquille, je crois…

— Baron Huit ! s'exclama Janes en voyant sa tête retomber doucement sur le côté. Il faut… Où est la jeune princesse ?

L'ours fut agité d'un violent tressaillement. Dans un suprême effort, il indiqua le ciel d'une main tremblante. Puis son bras retomba, et il cessa de bouger.

Janes resta un instant à côté de lui, puis leva les yeux au ciel. Le clair de lune nimbait son visage d'une lueur blafarde. Qu'avait voulu dire le baron ?

Le jeune soldat se releva et remonta en toute hâte sur ses échasses. Il fallait prévenir les autres, et le plus vite possible. Avant que l'homme au masque de loup ne les trouve. Les uns après les autres, il les traquerait sans relâche, jusqu'à ce qu'il les débusque. Chacun d'entre eux aurait le choix : la soumission totale, ou la mort. La fin des lignées de Walrœk. Plus de vassaux, plus de barons ni de ducs. Des serviteurs, rien de plus. Des serviteurs par la force.

Janes reprit sa route. Il avait remis son masque et avançait aussi vite que ses échasses le lui permettaient. Il lui fallait maintenant rester constamment sur ses gardes. Le plus impitoyable des tueurs régnait dans les coulisses du labyrinthe de glace.

La neige tombait, tombait de plus en plus fort, mais il ne la sentait pas. Du reste, cela n’avait aucune importance. Il devait la retrouver, elle – avant que le loup ne la piège. La pensée qu’il pourrait lui arriver quelque chose lui était insupportable.

Hjalmar Oonas et le baron Khumen étaient sains et saufs. Il les avait découverts tous deux, au hasard de ses errances.

Oonas portait le masque du renard. Il disait n’avoir croisé personne avant lui, et lorsque Janes lui avait expliqué ce qui était arrivé au baron Huit de Gotgatan, il avait tout d’abord refusé de le croire. Les deux hommes avaient discuté quelques instants, puis le jeune garçon était reparti. Il n’aurait su dire si Oonas avait déjà rencontré le loup ou non, s’il mentait ou s’il disait la vérité.

Il cherchait toujours le trésor, racontait-il. Il était là pour ça, n’est-ce pas ?

L’archiduc Khumen, lui, avait quitté ses échasses et son masque. Il marchait lentement en frôlant les murs, les cheveux en bataille. Comme un enfant découvre le monde, il regardait tout autour de lui avec de grands yeux émerveillés.

Janes avait surgi au détour d’un chemin. Le prince des cygnes n’avait guère paru effrayé en le voyant. Le jeune soldat était descendu de ses échasses.

— Messire Khumen…

L’autre l’avait regardé un court instant.

— Le dragon… avait-il murmuré.

— Non, avait fait Janes en retirant son masque d’écailles. Non, je ne suis pas le dragon. Je suis Janes Oelsen, vous vous souvenez ? J’étais avec vous ce soir, à table.

— Ce soir… avait répété l'autre avec une moue songeuse. Ce soir, tous les soirs du monde… Auriez-vous vu mes cygnes ?

— Messire Khumen, avait repris Janes en lui barrant le passage, il faut quitter cet endroit au plus vite. C'est un piège. Le Kzaar vous a attiré ici pour vous forcer à lui livrer vos terres.

— Mes terres ? C'est ridicule, avait fait l'archiduc en le poussant doucement. Les terres n'appartiennent à personne, sinon aux oiseaux dans le ciel, aux insectes qui rampent dans les profondeurs, aux poissons nageant dans l'eau claire, et…

— Oui, je sais tout cela, l'avait interrompu Janes. Mais vous êtes en danger de mort, ici. Le baron Huit a déjà été tué et si vous n'y prenez garde, vous subirez le même sort.

— Baron Huit ? Je ne me souviens pas, avait réfléchi l'archiduc. Tué ? C'est bien triste. Huit fois huit, combien ça fait ?

— Écoutez, avait dit le jeune soldat en le secouant par les épaules. Vos cygnes vous réclament, vous m'entendez ? Vos, cygnes, dehors !

— Mes amours ? Mes petits amours pelucheux ? Grands dieux !

— Dehors, avait répété Janes. À *l'extérieur* du labyrinthe. Trouvez la sortie, rappelez vos gens, vos cygnes, tout ce que vous voulez, et puis partez, vous comprenez ? Fuyez ce château ! Il n'y a rien pour vous ici.

— Le château, oui… avait balbutié Khumen. La sortie… Où est la sortie ?

— Je n'en sais rien, avait admis le jeune soldat. Mais plus tôt vous partirez, mieux cela vaudra. Ne vous arrêtez pas, ne

vous arrêtez sous aucun prétexte… Ne vous retournez pas ou bien alors…

— Alors ?

— Ils feront du mal à vos cygnes, avait lâché Janes le regard sombre.

— Mes petits amours ! Protégez-nous, dieux tout-puissants…

Il s'était mis à courir sans plus se soucier de Janes. Le jeune soldat l'avait regardé disparaître.

À présent, il continuait à avancer. La neige s'amoncelait dans les replis de son masque et sur son long manteau gris. Au sol, toute trace avait disparu. Les murs de glace avaient perdu leurs reflets brillants et les flammèches tremblotaient. Le labyrinthe n'était plus qu'un interminable dédale sombre et hostile.

Combien de temps Janes erra-t-il entre ses parois, arpentant le sol couvert de neige tel un frêle échassier bravant la tempête ? Il n'aurait su le dire. Mais lorsqu'il aperçut la grande arcade de givre, on n'y voyait plus à dix pieds, et il crut tout d'abord qu'il était revenu à son point de départ.

Il se trompait.

Il s'en rendit compte lorsqu'il s'approcha de la rive et que les premiers arbres émergèrent de l'obscurité.

Il était arrivé de l'autre côté.

Il était sorti du labyrinthe.

Le jeune soldat descendit de ses échasses et les laissa à terre. Puis il escalada le talus en s'accrochant à la racine d'un vieil orme. Son long manteau couleur cendre évoquait maintenant une traîne. Il s'avança vers les sous-bois.

Jamais de toute sa vie il ne s’était trouvé de ce côté-là du fleuve.

Il s’arrêta un instant pour regarder derrière lui. Le château de Walrœk n’était plus qu’une lueur brumeuse, perdue dans le lointain. Le labyrinthe de glace disparaissait dans les vapeurs.

Tournant la tête, Janes tressaillit.

Une forme indistincte, qu’il n’avait pas remarquée tout d’abord, se tenait en lisière de forêt. Elle semblait l’observer.

Le jeune soldat s’avança.

La silhouette fit quelques pas à son tour.

C’était la chouette. Elle aussi avait quitté ses échasses, et elle portait à la main une longue épée d’or.

À la vue de cette arme, le cœur de Janes se serra.

C’était l’épée de Nartchreck.

Son épée.

— J’ai trouvé le trésor, Votre Altesse, fit la chouette.

Cette voix ! Elle aussi, il l’aurait reconnue entre toutes.

— La récompense m’est promise, poursuivit la jeune femme. Je suppose que vous ne vous attendiez pas à ce que ce soit *moi* qui la remporte. Moi, la jeune princesse inoffensive… Moi, la douce ingénue… Une simple marionnette entre vos pattes griffues, n’est-ce pas ?

Le jeune soldat ôta son masque.

— Janes, dit-elle.

Il marcha vers elle, et s’arrêta tout près. Elle délaça son masque à son tour et le laissa tomber dans la neige.

— Vous êtes venu, reprit-elle.

— Pour vous, fit-il en lui prenant les mains. Pour vous sortir de ce traquenard.

Sa beauté le transperçait. Tout vacillait autour de lui.

— Un traquenard ? répéta-t-elle. Qu'est-ce que vous racontez ?

— Écoutez, il faut… Vous devez fuir Walrœk.

La princesse frissonna.

— Qui êtes-vous, Janes ? Qui êtes-vous réellement ? Je n'ai cessé de vous regarder pendant tout le repas, je n'ai cessé de penser à vous, il y avait quelque chose dans vos yeux qui me disait que… Oh, je dois être folle…

— Non ! s'exclama le jeune soldat, non ! Moi aussi, j'ai senti cette chose, je…

— Taisez-vous, fit-elle en posant un doigt sur ses lèvres.

Ils étaient prisonniers d'un petit tourbillon de neige. Elle enleva lentement son doigt, approcha ses lèvres et, les yeux fermés, l'embrassa sur la bouche.

— Folie, fit-elle en se reculant pour mieux le regarder. Vous n'êtes qu'un roturier. Un soldat courageux, mais un soldat quand même, et je suis la future reine d'Elsnör. Pourtant…

Elle se tenait devant lui, frêle et rayonnante, son grand manteau blanc voletant comme une traîne de givre.

Elle l'embrassa de nouveau, plus passionnément cette fois. Il passa ses bras autour de sa taille et la serra contre lui. Il la sentait chaude, frémissante, pleine d'abandon et de douceur. Le froid avait fendillé ses lèvres, mais le fruit de sa bouche était tiède et exquis.

— D'où vient, chuchota-t-elle en lui mordillant les lèvres avec ardeur, d'où vient que j'ai l'impression de te connaître depuis toujours ?

— J’ai ressenti cela aussi, répondit Janes en lui rendant ses baisers tandis que ses mains gantées se posaient sur ses joues. Livia…

— Janes, je… Je n’ai jamais ressenti cela, pour personne… C’est comme une brûlure.

Le monde avait cessé d’exister. Sa langue virevoltante entrait dans sa bouche comme un oiseau de fraîcheur. Chaque fois, elle fermait les yeux et les rouvrait ensuite, les paupières perlées de neige fondue.

Elle se serra contre lui.

Ils restèrent un long moment ainsi, deux cœurs battant dans la même poitrine, sans se soucier du temps qui passait, ni de la tempête qui soufflait autour d’eux, puis ses doigts à lui s’ouvrirent, et il relâcha lentement son étreinte.

Doucement, presque sans le vouloir, il avait baissé les yeux au sol.

Son épée ! Recouverte de neige, la grande lame dorée gisait à terre. Ainsi, il ne s’était pas trompé : elle n’avait jamais quitté le château.

— Comment es-tu parvenue à la soulever ? demanda le jeune soldat en se baissant pour la ramasser.

— Eh bien ! Tu y arrives donc, toi aussi !

— Je croyais être le seul, fit-il.

Il leva la lame vers les ténèbres.

Une véritable tempête de neige se levait sur le fleuve.

— Janes, fit Livia en revenant se serrer contre lui. Que s’est-il passé dans le labyrinthe ?

— L’homme au masque de loup est armé, expliqua le jeune soldat. Il poursuit les concurrents les uns après les autres. Une fois qu’il les retrouve, il les force à signer un

parchemin – un document qui fait du Kzaar Asraan leur unique héritier…

— C’est monstrueux, dit la jeune princesse. Et s’ils refusent ?

— C’est ce qu’a fait le baron Huit de Gotgatan. Ils l’ont tué.

Ils regardèrent tous deux le labyrinthe. On n’entendait plus que le bruit du vent qui soufflait sur la glace, les tourbillons de neige soulevés, fouettant la surface polie de leurs colères soudaines. Prises de panique, les branches des sapins s’agitaient au-dessus de leur tête.

— Qu’allons-nous faire ?

— Il faut que tu retournes au château, répondit Janes. Que tu retrouves ta mère, et que vous quittiez cet endroit. Au plus vite.

Elle posa ses deux mains sur ses joues.

— Et nous ?

Il l’embrassa de nouveau. Elle ferma les yeux, s’abandonna. Il la repoussa doucement.

— Je vais… Je viendrai te retrouver… Plus tard.

Elle secoua la tête, les cheveux déliés dans le vent.

— Non ! cria-t-elle en se reculant. Non ! Quelque chose va l’empêcher, je… Je le sens !

— Qu’est-ce que tu dis ? fit-il en tendant le bras vers elle. Je ne t’entends pas avec ce vent !

Le froid devenait si intense qu’ils éprouvaient maintenant des difficultés à remuer les lèvres.

Il fallait qu’ils quittent cet endroit au plus vite.

Cheveux au vent, la jeune princesse, fit quelques pas en arrière, son manteau flottant autour d’elle. Une ombre surgit dans son dos.

Janes hurla quelque chose. Il courut vers elle.

Il était trop tard.

L'homme au masque de loup qui s'était approché sans bruit se matérialisa soudain derrière elle et passa un bras par-dessus son épaule. Un long dard effilé brillait dans sa main gantée. Il l'appuya contre sa gorge et poussa sa prisonnière en avant.

Janes était pétrifié. Épée en main, il regarda l'étrange duo. Le loup s'arrêta devant lui, maintenant la princesse sous la menace de sa lame.

— Lâche ton arme. Ou je la tue.

Sankta Rauker ! Janes laissa tomber son épée à terre.

— Recule.

Il obéit sans discuter. Rauker et la princesse s'avancèrent. Le loup posa son pied sur l'épée sans quitter son adversaire des yeux.

— Tu n'as pas pu résister, hein ? Le jeu te faisait envie ! Eh bien, est-ce qu'il te plaît toujours ?

— Laisse-la partir, Sankta. Ça ne la concerne pas.

— Oh, bien au contraire, grinça le loup en la serrant contre lui. Ça la concerne au plus haut chef. Je vous ai observés tous les deux en sortant du labyrinthe. J'ai vu qu'elle ne t'était pas indifférente. Cela va rendre les choses un peu plus intéressantes que prévu…

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— La princesse va m'épouser, Janes. Après tout, je suis l'héritier logique de Walrœk, et elle est la future reine d'Elsnör. Le moment est venu d'unir nos deux destinées. Mais toi, Oelsen, toi, tu restes une épine dans mon pied. Depuis ce fameux soir.

— Désolé, fit le jeune soldat en écartant les bras.

— Ne bouge pas ! hurla Rauker en appuyant la lame sur le cou de sa captive. Ne bouge pas, ou je te jure que je l'égorgé !

Il n'avait pas quitté son masque, et jetait des regards autour de lui comme un prisonnier en cavale.

— Très bien, répondit Janes. Ne t'énerve pas. Que veux-tu que je fasse ?

— Janes, ne l'écoute pas ! cria Livia en essayant de se dégager.

— La ferme ! cingla Rauker en lui serrant les mains derrière le dos. Un mot de plus et je t'égorge. Toi, Janes, je te connais suffisamment pour savoir que tu n'abandonneras jamais. Alors nous allons passer un marché, d'accord ? Il vas t'accuser du meurtre du baron Huit de Gotgatan. Tu vas t'accuser de son meurtre, sinon c'est elle qui mourra. Est-ce bien clair ?

Une rafale de vent souleva un peu de neige. Sankta Rauker rajusta son masque d'une main nerveuse, et raffermit la pression de sa lame sur la gorge de la princesse. Livia avait fermé les yeux.

— Très clair, répondit Janes en levant les mains. Je ferai ce que tu demandes. Si tu la relâches.

— C'est moi qui pose les conditions ! cria Sankta Rauker.

— Tu ne pourras pas tout avoir, fit Janes en s'avançant. Elle ou moi. Il faudra que tu choisisses.

— Recule ! hurla le loup en le regardant approcher. Recule, ou je la tue. Je te jure que je le fais.

— Si tu la tues, je te tuerai ensuite. Tu le sais parfaitement.

La situation paraissait sans issue. Le loup ne quittait pas son adversaire des yeux. D'un brusque coup de poing, il

frappa Livia à la nuque. La jeune princesse s’affala dans la neige.

— C’est ce que nous allons voir, fit Rauker en enjambant son corps.

— Je ne veux pas te tuer.

— Ne sois pas ridicule, cracha son ennemi en défaisant son masque.

Il le fixa un instant puis, vif comme l’éclair, bondit sur lui, son dard en main. Janes n’esquissa pas le moindre geste pour l’éviter. Il sentit la lame s’enfoncer dans son abdomen et fouiller ses entrailles. La douleur dépassait les mots. Le visage de Rauker se trouvait tout contre le sien – déformé par un rictus de haine.

— Crève, hurla-t-il en le regardant droit dans les yeux.

Rauker ressortit la lame de son ventre, et frappa une nouvelle fois.

— Crèèève !

Malgré la souffrance, Janes savait qu’il n’allait pas mourir.

Comme dans un songe, il leva les mains vers le visage de son adversaire, et les referma autour de son cou. Les yeux écarquillés, Sankta Rauker retira son dard, et le renfonça, encore et encore.

Il ne comprenait plus. Les doigts de son ennemi se resserraient comme un étau, et il refusait de tomber.

Le loup lâcha son arme. Frénétiquement, il essaya de se dégager. Mais le souffle lui manquait, l’air n’arrivait plus. Un voile noirâtre palpitait devant ses yeux.

Et Janes serrait de plus en plus fort.

Sankta Rauker se débattit de toutes ses forces. Il n’avait plus qu’une seule idée en tête : vivre, et cette idée effaçait tout le reste. Sa volonté n’y suffisait plus. Les yeux de Janes

Oelsen étaient devenus fous, ils flamboyaient, ils fouillaient son âme. De l'air, par pitié ! Et cette vieille douleur à l'épaule, plus vive que jamais…

Le froid s'emparait de son être. Le loup grimaça un sourire lorsqu'il sentit le monde s'effondrer autour de lui. Le rideau n'en finissait plus de tomber. Et cette fatigue, cette fatigue irréelle !

L'hiver était là.

Sankta Rauker ferma les yeux.

Lorsque Janes se réveilla, la première chose qu'il vit fut le regard de la princesse, plein d'inquiétude et de douceur. Elle était penchée sur lui. Si belle…

Le jeune soldat essaya de se redresser, mais il ne sentait plus ses jambes, et la blessure à son abdomen le faisait horriblement souffrir.

— Tu es en vie… souffla Livia avec un sourire, larmes gelées sur ses joues. Dieux, c'est un miracle.

— Rauker ?

— Il est mort fit la princesse en se retournant vers le cadavre tout proche, déjà à moitié recouvert de neige. Tu l'as tué, Janes. Oh, ne bouge pas. Surtout pas. Tu es blessé. Je vais aller chercher des secours.

— Et qu'est-ce que tu leur diras ? grimaça douloureusement le jeune soldat. Que je l'ai tué parce qu'il voulait t'épouser de force ? Personne ne nous croira. La jeune princesse et son amant roturier.

— Chut… murmura la princesse. Nous sommes tous les deux, non ? Tout va bien.

Janes fit un nouvel effort pour se relever et parvint à se rasseoir. La princesse avait ramené l'épée d'or tout près de lui. Elle le regardait avec anxiété.

— Je t'aime, dit-il simplement.

— Je t'aime, répéta la princesse en se blottissant contre lui. Je t'aime, je t'aime, je t'aime, gémit-elle en couvrant son visage de baisers, oh, Janes, ne pars pas, je t'en supplie ! Oh, pourquoi est-ce que je sens ces choses ?

— Quelles choses ?

— Que tout va finir.

La tempête de neige s’en était allée.

Janes saisit son épée et entreprit de se remettre debout, en prenant appui sur l’épaule de la princesse. Ses jambes étaient devenues insensibles, mais il tenait encore dessus, tant qu’elle restait près de lui. Il la garda un long moment serrée et l’embrassa tendrement sur le front.

— Ça va aller. Ça va aller.

Il faisait de plus en plus froid. Nimbé d’une étrange lueur, le labyrinthe semblait plus désert que jamais. Plus loin, le château se dressait, comme un mirage noyé de brume…

— Livia ?

La princesse avait les yeux levés au ciel. Il suivit son regard. Une sorte de traîneau argenté, tiré par une procession d’oiseaux neigeux, passait dans la nuit. Un immense filet aux mailles d’or flottait dans son sillage.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Quoi ? répondit Livia en se blottissant contre lui. Tu le vois, Janes ?

— Je le vois, oui…

— C’est incroyable, murmura la jeune femme éblouie. J’ai toujours cru être la seule au monde, et…

— J’ai toujours cru être le seul au monde à pouvoir soulever cette épée, dit Janes en faisant tourner sa lame.

— Regarde, chuchota Livia. Il passe devant la lune.

Le traîneau traversait les cieux enténébrés. Il était haut, si haut ! Le long filet d’or ondoyait, caresse faite à la nuit.

— C’est la Dame des Songes, lui susurra la jeune princesse à l’oreille. Elle capture nos rêves dans son filet, pour en peupler son monde à elle. Je la connais depuis toujours. C’est merveilleux, non ?

Il neige et il neige
Sur des ponts silencieux,
Des ponts que les autres ignorent.

Sa voix s'élevait dans la pénombre.

— Cette chanson, fit le jeune soldat. Où l'as-tu apprise ? Je l'ai déjà entendue quelque part.

Le cœur frémissant, elle lui offrit ses lèvres.

— Je n'ai aucun souvenir de mon enfance, Janes. Je ne sais même pas qui sont mes parents. Cette chanson, c'est la seule chose dont je me souvienne. Oh, Janes ! Ils me disent que je suis née pour régner, mais comment peuvent-ils en être sûrs ? Personne ne peut comprendre…

— Je te comprends, moi.

Il la serra plus fort. Le traîneau s'était évanoui au loin.

Un bruit soudain les tira de leurs rêveries.

Cela venait du lac.

Ils reculèrent de quelques pas.

Janes prit la main de Livia dans la sienne.

— Ils arrivent, ils ont retrouvé notre trace. Quelqu'un a dû découvrir le corps du baron Huit, et donner l'alerte.

— Janes !

Il se retourna vers la forêt de sapins.

— S'ils nous trouvent ici tous les deux, c'est la fin.

— Janes, sanglota la jeune femme, je ne veux pas te quitter, ne me laisse pas, tu m'entends ? Ne me laisse pas !

Elle s'accrochait à lui.

Il prit ses doigts dans les siens et la força doucement à lâcher prise.

— Tu vas rester ici, évanouie sur le sol. Tu vas leur dire que tu ne sais pas ce qui s’est passé, tu vas leur dire que tu n’as rien vu. Tu seras hors de cause.

— Et toi ?

— Ne t’inquiète pas. Ils ne peuvent pas savoir que je suis là. Et le temps qu’ils se rendent compte de ma disparition, je serai loin, crois-moi.

— Loin ?

— C’est notre seule chance. Je vais me faire oublier un moment et toi, toi, tu vas reprendre ta vie d’avant. Je sais où te trouver, sourit-il en l’embrassant. Va, maintenant, fit-il en reculant d’un pas. Va, ma princesse ! Je t’aime…

— Janes… sanglota la jeune femme en essayant de le retenir, je vais mourir si tu me laisses, je suis si seule et toi, tu… tu…

Il la serra très fort contre lui.

— Des ponts que les autres ignorent, dit-il en l’embrassant une dernière fois. Je reviendrai, je te le jure.

— Mais quand ? geignit-elle en le regardant s’éloigner, quand ?

Derrière elle, les hommes du Kzaar venaient de mettre pied à terre. Dans un instant, ils la découvriraient. Elle se laissa tomber dans la neige et s’allongea en écartant les bras, comme il le lui avait demandé. Lui resta un moment à l’observer, la couronne de ses cheveux d’or épandue sur ses bras. Elle avait gardé les yeux ouverts. Leurs regards se croisèrent.

Des ponts que les autres ignorent.

La mort dans l’âme, il lui adressa un signe d’adieu et disparut dans les ténèbres.

L’éclair doré de son épée scintilla un instant à son côté puis s’évanouit à son tour.

— La voilà, Votre Altesse !

— Vivante ?

— Difficile à dire. En tout cas, elle ne bouge pas ! Dépêchez-vous, vous autres !

Les hommes du draaken étaient là. Leurs torches jetaient de vagues lueurs sur l’ombre massive des sapins. Une silhouette lugubre, coiffée d’un grand chapeau noir, se tenait un peu à l’écart.

— Tout le portrait de sa mère, soupira le mystérieux personnage en s’avançant vers elle.

Cette *voix* ! La princesse connaissait cette voix. Doucement, elle ferma les yeux. À toute allure, un abîme de tristesse s’élargissait en elle.

— Ce n’est qu’un rêve, chuchota-t-elle en remuant faiblement les lèvres.

Ce n’est qu’un rêve.

À suivre.

Annexe 1

UNE LETTRE DE TANIA

Mon très cher Janes,

Si tu lis ces lignes un jour, c'est qu'il nous est arrivé malheur, à ton père et à moi. La vie est pleine d'imprévus, hélas, et qui peut savoir de quoi demain sera fait ? Ma lettre ne sera pas très longue, Janes. Sverog et moi voulons simplement te dire une chose ; c'est une chose que nous nous sommes promis de t'expliquer depuis que tu es tout petit, mais que nous n'avons jamais trouvé le courage de t'avouer. Comme ce parchemin est aujourd'hui entre tes mains, c'est que nous avons disparu avant d'y être parvenus. À présent que nous n'avons plus à affronter ton regard, tes questions ou tes reproches, nous pouvons bien te la dire, mon enfant. Voilà donc : nous ne sommes pas tes véritables parents.

Depuis le premier jour où tu nous as été apporté, nous t'avons chéri comme notre fils, à l'égal de Keÿdor. Nous n'avons jamais fait la moindre différence entre lui et toi. Pourtant, mon enfant, ce n'est pas moi qui t'ai donné naissance. Nous t'avons reçu par une nuit d'orage, une froide nuit d'automne, pleine de vent et de pluie. C'était quelques mois après la grande éclipse, qui nous avait privés de jours durant presque un mois entier. Le long sommeil noir… Deux femmes t'ont apporté, emmailloté

dans des langes. Nous ne les connaissions pas, et nous n'avons jamais su pourquoi elles nous avaient choisis. Mais c'était ainsi, Janes. Sverog et moi désirions un enfant depuis bien longtemps, et nous ne parvenions pas à en avoir. Nous t'avons reçu comme un cadeau des dieux.

Tu étais si petit ! Tu pleurais quand elles t'ont amené, et puis nous t'avons posé près du feu, sur une chaude peau de bête, et tu as souri. J'ai compris, alors, que nous ne pourrions jamais vivre sans toi. Les deux femmes se sont agenouillées à tes côtés. Elles se sont mises à marmonner des paroles incompréhensibles, et un éclair est tombé devant la maison, sur ce chêne que tu connais si bien, le vieil arbre foudroyé. Nous avions un peu peur, mais les deux femmes ne semblaient pas te vouloir du mal. Elles nous ont demandé de ne jamais évoquer cette nuit-là, de faire comme si tu étais notre enfant, de rayer leur venue de notre esprit, pour toujours.

À présent, je pense que ça n'a plus réellement d'importance. Sans doute ces deux femmes sont-elles mortes, par les dieux ! Elles ne nous ont jamais dit leur nom. L'une d'elle était vraiment très vieille, Sverog disait qu'elle ressemblait à une sorcière, et elle avait la manie de surgir là où on ne l'attendait pas. Plusieurs fois cette nuit-là, elle m'a fait sursauter. Je me suis même demandé si ce n'était pas elle qui avait fait tomber la foudre. Elle était si mystérieuse ! L'autre semblait plus jeune, mais il était difficile de lui donner un âge. Elle avait perdu tous ses cheveux, et sa peau était très pâle. Je me suis dit qu'elle devait être malade. Toutes deux étaient vêtues de noir, mais la vieille était habillée comme une souillon ; l'autre portait une tunique qui lui descendait jusqu'aux pieds. Je ne sais pas pourquoi je te

raconte tout ça : sans doute parce que ces deux femmes sont les seules à connaître le secret de ta naissance.

Nous n'avons jamais su qui étaient tes véritables parents, mon petit, et je crois bien maintenant que cela restera un secret.

Peut-être est-ce mieux ainsi.

Plusieurs fois, Sverog a voulu te dire la vérité. Moi, j'avais tellement peur de te perdre !

Je t'en prie, Janes, essaie de ne pas nous juger. Je t'ai toujours considéré comme la chair de ma chair. Nous avons suivi les conseils des deux femmes. Nous avons oublié que nous n'étions pas tes vrais parents. Tu as toujours été notre petit, et tu le resteras quoiqu'il arrive. À présent, va, mon enfant : suis ton propre chemin, et ne te préoccupe pas de ce qu'en disent les autres.

Il est tard, la flamme de ma bougie commence à vaciller. Je te regarde dormir, à côté de ton frère, et mon visage se mouille de larmes. Ce ne sont pas des larmes de tristesse, Janes, ce sont des larmes de gratitude.

Chaque jour, je remercie les dieux de m'avoir donné la chance de te chérir. Lorsque tu liras ces lignes, ton père et moi auront quitté ce monde. Nos âmes feront-elles ensemble ce grand voyage jusqu'en Winterheim auquel elles rêvent parfois ? Arpenteront-elles ensemble les glaces éternelles du Royaume de l'hiver ?

Pense à nous, mon enfant, pense à nous comme je pense à toi ce soir. Et si tu as eu de l'amour pour moi, je t'en prie : essaie de nous pardonner. Je reste, plus que jamais,

ta maman.

ANNEXE 2

PRÉFACE AUX ROYAUMES DE MIDGARD (EXTRAITS)

Par Magnus Oktorp

(…) sis au nord du monde connu sur les contreforts d'Asgard est le royaume maudit des aulnes. Tu le représenteras, aimable lecteur, leurs racines spongieuses gonflées d'âmes nécrosées et l'agitation frénétique de leurs branches mauvaises. La cause en est premièrement que lesdites racines plongent vers les profondeurs des enfers pour y trouver nourriture et secondement que les âmes susnommées, en remontant vers la cîme, se mêlent aux sucs graisseux qui sont la vie de l'arbre, et lui prêtent mouvement (…) Au sud de cette inhospitalière contrée se trouve le royaume de Nordheim. Les racines de l'arbre Yggdrasil y affleurent en nombre, ce qui est cause de grande stupeur et de grandes allégations. Le savoir des dieux s'y grave en runes profondes, raison pour quoi seuls les scribes du collège aveugle sont à même de les déchiffrer. Le malheur veut que la dynastie des rois de Nordheim soit corrompue. Tu dois craindre, estimé lecteur, le sang noir qui coule dans leurs veines, et qui est signe de perfidie (…) Plus au sud encore, par- delà la forêt des songes où demeure la dame invisible qui peuple nos nuits de visions et brillantes fantasmagories s'étend le pays de Darkwald, qui est celui des bois touffus, des leshys et des ombres. L'homme ne s'aventure point en ces

contrées par crainte de s'y perdre. L'explication en est que les leshys sont créatures d'esprit malicieux puis que seules les sorcières d'Abagaï savent faire commerce avec eux, d'où résulte forte suspicion (…) Si les dieux nous prêtent vie, affable lecteur, nous arpenterons ensemble les Archipels de Brume, qui sont le pays des mille ponts, ponts effondrés bordés de temples en multitude, ponts d'or, de glace et d'argent scintillants au-dessus des fjords, pareils aux fils tenus d'une toile arachnéenne, à la différence que ces ponts-là parfois se rompent, et que les seigneurs en conçoivent grande amertume ce qui est cause de moult batailles sanglantes, cause aussi que lesdits seigneurs s'adonnent à la boisson plus que de raison, et jamais ne vivent vieux (…) Fasse ensuite que ta route croise celle du roi-poète Novaalis, qui est homme de grande sagesse et de grande beauté, ci-devant souverain du royaume de Lys, car le sien pays est contrée d'immense sapience, où les rêves et désirs prennent forme par la volonté des hommes. Parcours avec respect les pages du livre sacré, où ses chimères s'éveillent à la vie par la grâce du Songe, car elles sont les plaines et les vallées de son esprit, et son esprit est toute splendeur (…) Tu éviteras pareillement, sage lecteur, les sombres marécages d'Abagaï, en cause que ces marais exsudent la peur et le maléfice : ils sont le domaine des sorcières de Maan, lesquelles sorcières lisent à leur surface maints présages funestes (ce qui est chose interdite) et semblablement s'y baignent. De même, tu te tiendras à l'écart du pays de Dolor car il est lieu de solitude et d'affliction, tous maux néfastes que la sagesse attribue au chagrin du roi, ledit chagrin étant si extrême et si considérable que tous les habitants du royaume doivent sans exception y porter continuelle observance. Ainsi, si la folie t'égare en ce lieu, inclinerais-tu la tête en passant le portique soupirant et n'omettras point de faire acte de contrition

attendu que de la stricte et digne observance de ces préceptes dépendra ton salut (…) Je laisserai à d'autres plus savants que moi le soin de te décrire, méritant lecteur, les arpents escarpés des Crêtes de Sang qui sont le domaine des seigneurs draakens, Crêtes par quelles les feux infernaux, soufflés par les Dragons du royaume de l'hiver, provoquent tremblements et terribles secousses, et font pleuvoir sur les montagnes désertiques cendres et braises ardentes. De même en ira-t-il des Ombres-Monts et de la Désolation Blanche, qui est refuge des géants de glace, et à cause du gel qui emporta mon bras gauche il y a bien longtemps, d'où résulte l'écriture malhabile qui noircit ces pages et que tu voudras bien, indulgent lecteur, avant de t'envoler à ma suite par-delà les forêts bleutées, les collines et les lacs, avoir l'insigne bonté de pardonner.

ANNEXE 3

LES FAEDERS D'ASGARD

Faeder – le Temps. Père de tous les Faeders, le Temps est invisible, car toujours en mouvement. Armé d'un long bâton noir, il arpente seul le chemin tortueux qui mène à l'éternité. Son épouse Reah est la seule à se souvenir qu'il existe.

Reah – la Réalité. Reah est une vieille femme solitaire, aveugle, sourde et muette, qui ne cesse jamais de pleurer. Ses larmes, noires et épaisses, tombent jour après jour dans un énorme chaudron où sa fille, Wyrd, les recueille et les tisse.

Wultan – la Force. Fils du Temps et de Reah, il est, en l'absence de son père, le chef de tous les Faeders, et le maître d'Asgard. Tyrannique, violent et orgueilleux, il fait régner la terreur parmi ses sœurs, car il s'oppose à leur mainmise sur Midgard.

Maan – la Lune. Épouse de Wultan, mère de Donn'r et d'Hemd'l, Maan est une Faeder douce et sensible. Chaque nuit, elle monte dans l'une des tours de la forteresse et envoie ses pensées vers le ciel : ainsi paraît la lune. Maan est l'inspiratrice de toutes les sorcières de Midgard, qui ont sacrifié leur beauté formelle et à qui, en échange, elle a offert le don de double-vue.

Donn'r – la Guerre. Fils aîné de Wultan et de Maan, il est le préféré de son père. Comme lui, il est ombrageux et sujet

à de violentes colères. Il ne possède, en revanche, ni son intelligence, ni sa cruauté.

Hemd'l – le Messager. Fils cadet de Wultan et de Maan, il est jaloux de son frère Donn'r. Son but, à terme, est de devenir le nouveau maître d'Asgard. Il se manifeste parfois sous la forme d'un énorme loup blanc.

Tyr – la Justice. Réduit à l'impuissance par ses pairs, ce frère de Reah a été transformé en une statue de pierre par Wultan, que ses constants rappels à l'ordre avaient fini par exaspérer.

Wyrd – le Destin. Fille adoptive de Reah. Wyrd n'a pas de père connu. Agenouillée aux pieds de sa mère, elle recueille ses larmes sous la forme de trois longs fils noirs qu'elle tisse ensuite en une immense tapisserie – la toile de la destinée. Une partie de la toile est encore humectée de larmes, et reste illisible : c'est l'avenir proche. Le reste de la toile est le passé et les aiguilles dont se sert Wyrd pour tisser, le présent.

Fregh – la Magie. Divinité hermaphrodite, Fregh a donné la magie aux humains. Elle s'est retirée des affaires du monde bien avant l'Exeat, et gît à présent, paralysée, dans l'une des chambres les plus profondes de la citadelle d'Asgard.

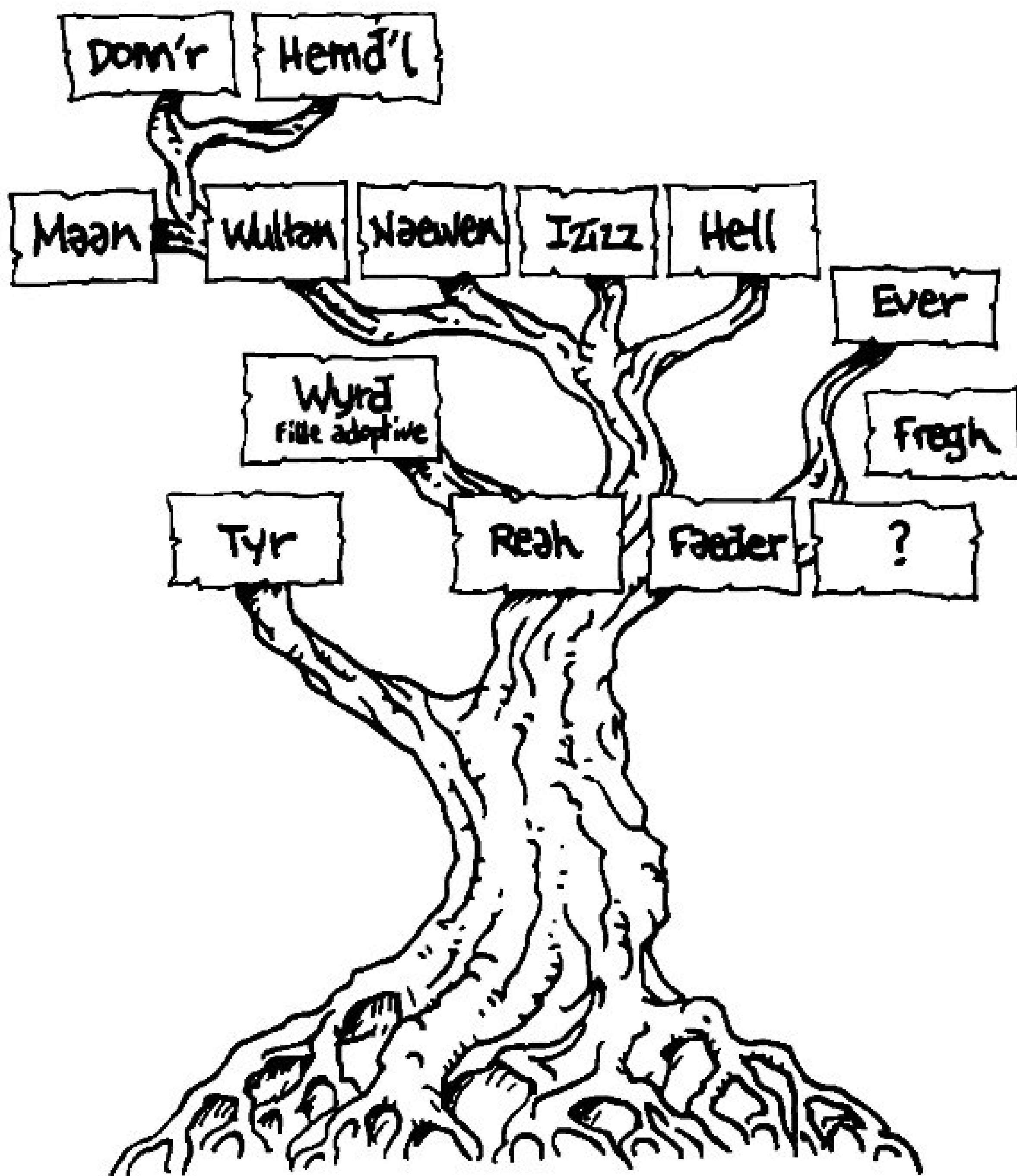
Hell – la Mort. Impératrice du royaume de Winterheim (les enfers), Hell est la première des trois Ténèbres. Avec ses deux sœurs, Izizz et Naewen, et sa demi-sœur Ever, elle veille sur les destinées de Midgard, en l'absence des autres Faeders, qui ont fait vœu de se retirer du monde.

Izizz – la Peur. Deuxième des trois Ténèbres, cette vieille femme en haillons surgit toujours où et quand on ne l'attend pas.

Naewen – la Nuit. La plus jeune des trois Ténèbres, la Nuit descend le fleuve des esprits dès le coucher du soleil.

Le jour ne revient que lorsque son grand manteau de ténèbres disparaît à l’horizon.

Ever – le Rêve. Installée dans son palais de glace, au cœur de Midgard, la Dame des Songes règne sur le pays des chimères, où s’envolent les esprits des hommes qui rêvent.



Fantasy

Le fils des Ténèbres

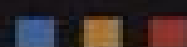
Winterheim - 1

IL Y A BIEN LONGTEMPS, LES FAEDERS ET LES DRAGONS ONT DÉCIDÉ DE NE PLUS S'IMMISCER DANS LES AFFAIRES DES MORTELS. RETIRÉS LOIN DE MIDGARD, ILS ONT CEPENDANT CONFIÉ À LA DAME DES SONGES ET À SES TROIS DEMI-SŒURS LES TÉNÈBRES LA TÂCHE DE VEILLER SUR LES HUMAINS.

AUJOURD'HUI, DANS LE ROYAUME DE WALRŒK, LE JEUNE FORESTIER JANES OELSEN, DONT LES PARENTS N'ONT JAMAIS PU COMPRENDRE LE CARACTÈRE RÊVEUR ET LA JUVÉNILE IMPÉTUOSITÉ, ENTRE EN POSSESSION D'UNE MYSTÉRIEUSE CARTE À LA SUITE D'UN PARI. ACCOMPAGNÉ DE SA FIDÈLE CHOUETTE FLOCON, IL VA PARTIR POUR LE CHÂTEAU MAUDIT DE NARTCHRECK OÙ, À EN CROIRE LES LÉGENDES, REPOSE UN FABULEUX TRÉSOR...

Fabrice Colin

est né en 1972. Infatigable explorateur des sentiers du merveilleux, il en propose une vision tour à tour drôle (À vos souhaits) *ou romantique* (Vestiges d'Arcadia), *pour les plus jeunes* (Les enfants de la Lune) *ou les adultes (son très personnel* Or not to be), *avec une exceptionnelle maestria narrative. Il célèbre ici les fascinantes noces de la mythologie nordique, du conte de fées et de la tragédie shakespearienne.*





Texte intégral
Illustration de couverture : Arnaud Cremet
J01402 ISBN 2-290-31800-0
IX 2002 Catégorie J